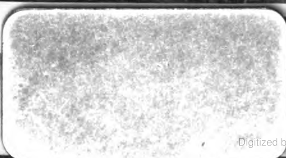










MÉMOIRES

INÉDITS

DE MADAME LA COMTESSE

De Genlis.

IMPRIMERIE DE P. J. DE MAT,
A BRUXELLES.

MÉMOIRES

INÉDITS

DE MADAME LA COMTESSE

De Genlis,

SUR LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE

ET

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE,

DEPUIS 1756 JUSQU'A NOS JOURS.

TOME SIXIÈME.



BRUXELLES,

P. J. DE MAT, A LA LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE,
GRANDE PLACE, N° 1188.

M. DCCC. XXV.



a de très-injustes préventions sur Louis XIII; ce prince était pieux, et par cette raison il a été très-calomnié par les philosophes, qui se sont bien gardés aussi de rendre justice à ce beau siècle, qui est peut-être celui de notre histoire où la civilisation a été, à tous égards, portée au plus haut degré de perfection : tous nos grands établissemens de charité datent de cette époque; la langue française y produisit ses premiers chefs-d'œuvre, on y vit la première représentation *du Cid;* la gloire de nos armes y fut très-brillante et surtout par les exploits de Louis XIII, monarque dont l'habileté à la guerre et le courage égalèrent la piété. Je crois aussi avoir fait, dans cet ouvrage, un portrait du cardinal de Richelieu d'une grande vérité et parfaitement approfondi. Ce roman eut un succès prodigieux : le débit de la première édition me prouva que les années n'ôtaient rien à ma réputation; l'ouvrage annoncé la surveille, le livre fut mis en vente à huit heures du matin, et à dix heures du soir il n'en resta pas un seul exemplaire; je n'eus même pas les miens, ils furent enlevés avec les autres.

Je vis beaucoup, dans cet hiver, madame de Chastenai, une des amies de ma jeunesse; personne charmante par la grâce de ses manières,

sa douceur, et l'agrément de son esprit; j'avais déjà vu souvent à l'Arsenal madame Victorine de Chastenai, sa fille, que je connaissais depuis son enfance, et qui est si distinguée par son mérite littéraire, et par la pureté de sa conduite. Ces deux personnes, que j'aimais véritablement, et qui m'intéresseront toujours, m'ont oubliée entièrement, depuis la seconde restauration. M. Pieyre m'amena, dans ce temps-là, un homme intéressant par lui-même, et qui l'était pour moi sous plusieurs rapports : c'était M. le comte Amédée de Rochefort[1], parent de M. de Genlis, et

[1] Son père, M. le comte de Rochefort, se maria quelque temps avant mon entrée au Palais-Royal; il épousa une charmante personne, mademoiselle de Provenchère : elle n'avait que quinze ou seize ans; elle était d'une beauté remarquable; elle venait de mourir lorsque je rentrai en France. Le comte de Rochefort vivait encore, il vint plusieurs fois chez moi. Je le retrouvai avec cet attendrissement qu'on éprouve toujours en revoyant ceux avec lesquels on a passé les plus belles années de sa vie. Nous ne nous lassions point de parler de Sillery, de nos fêtes, de nos conversations, des anecdotes piquantes contées par madame de Puisieux, la vieille comtesse d'Egmont, la princesse de Ligne, les maréchaux de Richelieu, d'Estrées, de Byron et de Balincourt, etc. J'ai cité ailleurs un mot charmant de madame de Puisieux : s'étant mariée à douze ans, elle en avait treize au sacre de Louis XV, qui, dès lors, fut très-frappé de son éblouissante beauté. Aussi, pendant très-long-temps, ne la voyait-il jamais, lorsqu'elle allait faire sa cour, sans s'écrier :

que je n'avais pas vu depuis sa première jeunesse où, étant à Belle-Chasse, je le fis entrer capitaine dans le régiment de M. le duc de Chartres; il était devenu, depuis ce temps, aussi distingué par la perfection de sa conduite, que par la rare instruction qu'il avait acquise; il avait passé tout le temps de la terreur en France, mais dans un vieux château, dont il ne sortit pas une seule fois; on l'y oublia, malgré sa naissance : il n'éprouva aucune espèce de persécution, et ce temps ne fut pas perdu pour lui; il était enfermé avec un savant ecclésiastique. Le jeune Rochefort, qui avait beaucoup d'esprit, et qui avait fait d'excellentes études, savait très-bien le latin, mais n'avait aucune connaissance du grec; il conjura son compagnon d'infortune et de solitude de lui enseigner cette langue, et l'ardeur de son application lui fit faire les progrès les plus surprenans et les plus rapides; il avait heureusement des livres, et se perfectionna dans l'italien et l'anglais; il acquit, dans cette profonde retraite, plus d'instruction en dix-

« Ah! madame de Puisieux, que vous étiez jolie à mon sacre!... » Enfin, madame de Puisieux, ennuyée de cette éternelle répétition, lui dit un jour, de premier mouvement; « Et vous, » sire, vous étiez beau, beau comme l'espérance, » et l'espérance n'était déjà plus réalisée.

(*Note de l'auteur.*)

huit mois, que dans le cours ordinaire de la vie on n'en acquiert communément en cinq ou six années d'études. Ainsi, tandis que la révolution ruinait sa fortune, il s'enrichissait d'une autre manière, et il acquérait les biens que le sort ne peut ravir : exemple de sagesse et de courage bien digne d'être cité dans un jeune homme qui n'avait alors que dix-sept ans. Le comte de Rocheford, son père, avait été mon ami : je l'avais beaucoup vu à Sillery dans ma jeunesse ; c'est le seul homme sans exception, à ma connaissance, qui ait entretenu un long commerce de lettres avec Voltaire, sans devenir impie ; il avait des sentimens religieux que rien n'altéra jamais : il fallait, pour cela, un grand caractère ; il a transmis ses excellens principes à son fils, qui s'est toujours fait gloire de les suivre. Enfin le comte de Rochefort le père fut celui qu'aima, avant sa profession, la religieuse dont j'ai tracé et brodé l'histoire dans *Adèle et Théodore*.

Au mariage de Casimir, MM. de Cabre et de Rochefort servirent de témoins. M. de Charbonnières [1] venait souvent, dans ce temps, me lire

[1] M. de Charbonnières est auteur d'un drame historique en deux actes, intitulé *la Journée d'Austerlitz*, ou *la Bataille des trois empereurs*; d'une traduction en vers des *Essais sur*

des vers de sa composition, entr'autres ceux d'un petit poème qui a pour titre *Traité du Sublime*. Quoique, dans l'antiquité, Longin ait fait aussi un *Traité du sublime*, ce sujet n'est pas heureux, car on ne peut donner de règles sur le *sublime*. Cependant il y a de beaux vers dans l'ouvrage de M. de Charbonnières, et des morceaux épisodiques fort intéressans; le portrait de Pascal est d'une grande beauté par sa précision et ses traits caractérisques, le voici :

Du sein de l'Éternel il sort, il prend sa course,
Embrasse l'univers et remonte à sa source.

On ne peut mieux exprimer la brièveté de la vie de ce grand homme et la diversité de ses talens. M. de Charbonnières me demanda de faire des notes à ce poème : j'y consentis, en lui représentant néanmoins que ces notes, annonçant de grandes liaisons entre nous, lui feraient des ennemis des miens, d'autant mieux qu'il montrait, dans

la critique de Pope, de Roscommon et de Buckingham; d'une comédie intitulée *l'Indécis;* d'un *Essai*, en vers, *sur le sublime*, et de quelques autres pièces de poésie, remarquables par la facilité et l'élégance de la versification. Il avait été secrétaire général de l'administration du Piémont, lorsque les Français occupaient le pays. Il était âgé de 55 ans, lorsqu'il mourut à Paris le 19 septembre 1819.

(*Note de l'éditeur.*)

ce petit ouvrage, des sentimens religieux qu'il avait en effet, mais qui déplurent excessivement à de certains littérateurs; il devait s'y attendre, il a depuis trouvé plus d'indulgence, en louant à l'excès Voltaire, mais sans abjurer ses principes; il en était incapable : néanmoins il y avait toujours de la faiblesse à louer autant Voltaire, dont au fond il abhorrait les principes et la plus grande partie des ouvrages. M. de Charbonnières avait une figure agréable et noble, et encore dans la force de l'âge; il était de la société la plus aimable. L'abbé Delille était fils naturel du frère du père de M. de Charbonnières, et par conséquent ce dernier était son neveu; M. de Charbonnières tenait de lui le goût de la poésie, et le talent de déclamer des vers avec une perfection rare. M. de Charbonnières était d'ailleurs rempli d'obligeance et d'excellentes qualités, et, malgré quelques orages toujours causés dans son commerce par un peu trop de susceptibilité, on pouvait compter sur son amitié; son âme était noble, généreuse : ce qui produit les amis fidèles.[1]

[1] Cet homme si intéressant par ses talens et ses vertus mourut subitement peu d'années après; il était dans la force de l'âge, mais son teint, plus fortement coloré que jamais, donnait à ses amis les plus tristes pressentimens; je le pressai plusieurs fois

J'éprouvai, dans la rue Sainte-Anne, une véritable joie, celle de voir mon cousin germain, le vice amiral Sercey, s'établir pour toujours avec sa famille à Paris; il n'y a jamais eu de conduite particulière et publique plus pure et plus parfaite que la sienne. Entré dans la marine dès son enfance, car M. de Chézac, son parent, qui en était commandant et chef d'escadre, l'admit garde-marine à douze ans; par son mérite, ses services et ses belles actions, il fit un chemin rapide, sans aucune espèce de faveur; embarqué dans toutes les navigations de long cours, à trente-deux ans il avait seize années de mer, et il était capitaine à cet âge. Pendant tout ce temps, il se contenta successivement de sa paie d'officier : il ne demanda rien à sa famille, pas même sa légitime; il n'entra en partage avec ses frères, qui vivaient alors, qu'à trente-quatre ou trente-cinq ans; il ne fit jamais une dette; il devint vice-amiral par le seul éclat de sa valeur

de se faire mettre des sangsues; il ne le voulut pas. Un matin, après avoir achevé sa toilette, il ordonna à son valet de chambre d'aller à la cuisine lui chercher son chocolat. Ce domestique revint au bout de quelques minutes, et trouva son malheureux maître étendu mort sur le plancher. Les secours furent aussitôt appelés et vainement prodigués, rien ne put le rappeler à la vie.

(*Note de l'auteur.*)

et de son habileté dans le commandement. Ennemi de tous les excès, royaliste sincère et loyal, il fut persécuté sous la république, et mis en prison. Il avait épousé en premières noces une créole de Saint-Domingue, qui, dans le temps de la révolution, était avec lui à Paris; ce fut par ses soins et son courage qu'il eut le bonheur d'être tiré de prison et d'échapper à la mort. Dans ce temps, M. de Sercey, commandant sur mer avec des forces très-inférieures, remporta une victoire complète et mémorable sur les Anglais; ce fameux combat, où il montra autant de talens que de bravoure, fut le seul heureux de cette guerre, et il acheva d'illustrer à jamais son nom dans la marine. Ne pouvant supporter tout ce qui se passait dans sa patrie, et ayant perdu sa femme, il alla à l'Ile-de-France, où il fit un grand mariage. La Convention envoya des commissaires pour révolutionner cette colonie: M. de Sercey conçut un coup hardi pour la sauver : il fit enlever et embarquer les commissaires, ce qui épargna des flots de sang. L'île fût déclarée par la Convention en état de rébellion; M. de Sercey contribua à la soutenir, pendant quatre ou cinq ans, par de sages conseils et par toute sa fortune, dont il donna généreusement les revenus, pour les plus pres-

sans besoins, durant ce temps; on n'a pu par la suite lui restituer qu'une partie de ces sommes; il n'a pas regretté ce qu'il a perdu : il en a été dédommagé par la gloire d'avoir été le libérateur de cette belle colonie. Fidèle à ses principes, il n'a point voulu servir sous Napoléon : il lui donna sa démission; l'empereur la garda six semaines pour lui laisser le temps de faire ses réflexions, mais M. de Sercey fut inébranlable. A la restauration, il trouva dans ses sentimens et son royalisme la récompense de ses vertus et de sa conduite. M. de Sercey a un fils de son premier mariage, qu'il a nommé Éole, et qui sert dans la marine; ce jeune homme a déjà prouvé, par son activité et son courage, qu'il soutiendra dignement le nom de son père[1]. M. de Sercey a du moins été heureux en femmes et en enfans : sa première femme était un ange, la seconde a les mêmes vertus; il a eu d'elle deux filles charmantes à tous égards, et deux fils, dont la première jeunesse annonce tout ce que peut désirer un père. J'ai toujours, depuis mon

[1] Ce qui est déjà fait; car, depuis le temps dont je parle, Éole, dans le cours d'une longue navigation, a fait une action très-brillante qui lui a valu un grade et qui a déjà illustré son nom.

(*Note de l'auteur.*)

enfance, tendrement aimé M. de Sercey, plus jeune que moi de cinq ans; je l'ai toute ma vie regardé comme un second frère.

Je vis aussi beaucoup plus souvent dans cet hiver M. de Sabran, et plus on le voit, plus on doit s'attacher à lui; il est impossible de réunir plus de qualités aimables aux qualités les plus solides; il y a dans son esprit un tour original qui lui donne, dans la conversation, des saillies heureuses que sa distraction habituelle rend plus piquantes et plus inattendues. Sa douceur dans la société n'a rien de fade, et elle sert à augmenter l'agrément des mots ingénieux que l'on peut citer de lui. Un jour que je lui disais qu'il était le seul homme véritablement distrait que je connusse, il me répondit : « *Qu'en savez-vous?* » Ce mot si obligeant rappelle, par sa précision, la finesse de celui du maréchal de Luxembourg, qui, sachant que le prince d'Orange l'appelait le petit bossu, dit : « Bossu! qu'en sait-il? » Fidèle au royalisme ainsi qu'à l'amitié, M. de Sabran s'est attaché de vrais amis, mais malgré son beau nom, les services de ses ancêtres, une conduite irréprochable, des talens et un mérite personnel universellement reconnu, malgré les persécutions qu'il a éprouvées pour ses opinions, sous le règne de Napoléon,

on n'a rien fait pour lui depuis la restauration.

Les années qui s'écoulent produisent peu de plaisirs réels, et beaucoup de pertes douloureuses! Depuis l'année dont je viens de parler, j'ai vu mourir quatre personnes plus jeunes que moi et que je regretterai toujours : madame du Brosseron, M. de Treneuil, M. de Charbonnières et M. de Choiseul!... Ce dernier avait constamment donné à la famille royale les preuves de l'attachement le plus noble, le plus vrai et le plus désintéressé. Tout le monde connaît le mérite rare de M. de Choiseul comme savant et comme écrivain, son goût pour les arts, et ses talens charmans dans ce genre. Personne n'a jamais été plus aimable que lui dans la société : il était le modèle des anciennes grâces françaises, et celui de la politesse et du bon ton de l'ancienne cour; il avait beaucoup voyagé, et toutes les choses intéressantes qu'il avait vues avaient dans sa bouche un intérêt de plus, par la manière dont il les racontait; enfin, il est le premier grand seigneur de son temps qui ait prouvé que l'on peut à la fois montrer beaucoup d'habileté comme négociateur, et se distinguer avec éclat dans la carrière des sciences et des arts; il est aussi le premier qui ait donné à un voyage

le titre de *pittoresque*. Il a fait beaucoup de mauvais imitateurs dans ce genre, personne ne l'y a surpassé.

Cependant nous approchions du temps où l'on allait voir une grande révolution; Napoléon la prépara lui-même par sa folle expédition de Russie. Avant d'arriver là, je veux achever le tableau des moeurs sociales, mais comparativement avec celles de l'ancien régime. Je parlerai d'abord sur une des choses qui m'intéresse le plus, l'éducation publique et l'éducation particulière: depuis cinquante ans, elles ont été soumises à une infinité de systèmes opposés les uns aux autres. D'abord on éleva *à la Jean-Jacques*; point de maîtres, point de leçons, les enfans de la première jeunesse furent *livrés à la nature*; et comme la nature n'apprend pas l'orthographe et encore moins le latin, on vit paraître tout à coup dans le monde des jeunes gens de l'ignorance la plus suprenante. Alors on se jeta dans une autre extrémité; on surchargea les enfans d'instruction et d'études; on voulut en faire des prodiges, surtout dans les sciences. La géométrie, la physique, la chimie étaient à la mode. L'étude de l'histoire et de la morale fut toujours très-négligée; mais on suivait les cours de MM. Charles, Mitouard et Sigaud-de-

Lafond; on montait à cheval à l'anglaise; on se déclarait gluckiste ou piccinniste, on pouvait parler des expériences sur l'air fixe, etc.: cela s'appelait être bien élevé. A la révolution, on se précipita dans la politique, tous les jeunes gens devinrent des hommes d'état. Depuis 1791 jusqu'en 1796, toute éducation fut suspendue; l'enfance respira; on la laissa grandir sans l'inquiéter. Enfin on se rappela qu'il devait exister une foule d'adolescens auxquels on n'avait pas eu le temps d'apprendre à lire et à écrire. On nomma des professeurs qui n'eurent qu'un désir, celui de rendre leurs disciples aussi éloquens que les orateurs modernes de nos tribunes. On fit faire aux écoliers des multitudes d'amplifications, et les plus ridicules obtinrent constamment tous les prix. Ces brillans élèves, sortis des écoles, se livrèrent à la littérature; ils y portèrent le néologisme, l'emphase et le philosophisme qui leur avaient procuré tant de succès dans leurs classes. Paris fut inondé de brochures politiques, de romans *philosophiques*, de drames pathétiques, et de mélodrames dans lesquels une épouse adultère ou une *fille-mère* jouait toujours le beau rôle....

Combien aujourd'hui l'on doit excuser les gens de trente à quarante ans qui n'ont pas le sens com-

mun! Combien on doit admirer ceux de cet âge qui ont de bons principes et des idées justes!...

Cependant on fit dans l'éducation publique une utile réforme. On changea les professeurs; on mit à la tête des écoles un chef qui, par ses principes et ses talens, était digne de les relever; mais la *conscription* vint détruire de si douces espérances. Le fer tranchant de Bellone coupa le fil heureusement renoué de la morale et des études; la jeunesse n'eut plus le choix d'un état; son goût ne fut plus consulté; ses dispositions ne furent plus un sujet de joie pour les familles; une mère gémissait en voyant grandir son fils.... Le plus beau développement de l'esprit d'un enfant adoré ne pouvait qu'affliger son père, qui répétait tristement: Ces talens qu'il annonce, il ne pourra les cultiver!.... La guerre établissait une odieuse égalité entre tous les jeunes gens; elle étouffait le génie des sciences et des arts, ou le rendait inutile... Pendant ce temps on refaisait un Code, et l'autorité paternelle y fut oubliée.

On a dit et écrit, dans ces derniers temps, qu'il est ridicule de vouloir amuser les enfans en les instruisant, et que cette manière ne vaut rien. Néanmoins, est-il bien certain qu'il soit absolument nécessaire de s'ennuyer pour s'instruire, et que la

fatigue et l'ennui soient les seules bases de la science? on répond: *Qu'on ne sait bien que ce qu'on a appris avec peine.* Dans ce cas, les écoliers sans mémoire et sans intelligence seront par la suite les seuls littérateurs véritablement instruits; car ceux qui ont une grande mémoire, de l'imagination et de l'esprit, apprennent sans aucune peine les beaux vers, et *retiennent aussi sans peine* les passages remarquables des moralistes et des orateurs célèbres, et les grands faits historiques. Les personnes qui ont instruit des enfans savent qu'au contraire ils ne retiennent bien que ce qu'ils ont appris avec application, c'est-à-dire avec plaisir. L'autorité peut obtenir d'un enfant qu'il se tienne tranquille sur une chaise, et qu'il attache ses yeux sur un livre; mais l'attention ne se commande point; c'est la curosité qui la donne, c'est le goût qui la fixe. Vouloir que les enfans ne soient pas assujétis à des études réglées, et que l'instruction ne leur soit jamais donnée que sous des formes amusantes et frivoles, est sans doute un mauvais système; mais c'en est un très-bon d'ôter de leurs études toutes les épines inutiles et toute la peine qui n'est pas absolument indispensable. Enfin, le soin de les instruire encore dans leurs jeux mêmes et de rendre leurs récréations profitables, est si

utile, que l'on ne conçoit pas qu'on puisse s'en moquer ou seulement le négliger.

On prétend que les études étaient infiniment meilleures, il y a soixante ans, parce qu'elles étaient franchement ce qu'elles doivent être, c'est-à-dire, très-pénibles, et que par conséquent il n'y avait point alors d'*abrégés*, et d'ouvrages d'agrément sur des matières graves et sérieuses. On oublie que Bossuet fit des abrégés; que Fénélon composa pour son élève des dialogues et un beau poème politique; que madame de Maintenon écrivit de charmantes conversations pour Saint-Cyr; qu'elle fit faire, par l'abbé Ragois, pour l'éducation du duc du Maine, des abrégés d'histoire et de gréographie; que Fontenelle fit sur l'astronomie de jolis dialogues pleins de galanterie; que l'abbé Terrasson plaça toutes ses savantes recherches sur les anciens Égyptiens dans un roman très-intéressant; que Pluche tâcha de donner une forme très-amusante à l'étude de l'histoire naturelle dans son *Spectacle de la Nature*; que Lamothe fit pour la jeunesse de très-bons sommaires historiques en vers; que les meilleurs instituteurs de ce temps, et peut-être de tous les temps, que les jésuites s'attachèrent surtout à rendre l'étude agréable; qu'ils firent, pour leurs élèves, des

tragédies, des comédies et des ballets moraux.

L'éducation des jeunes personnes a éprouvé aussi un nombre infini de vicissitudes. On n'a songé pendant long-temps qu'à leur donner les talens de la danse, de la musique et de la peinture, sans s'occuper le moins du monde de la culture de leur esprit. Après avoir employé douze ans à leur apprendre à se parer avec élégance, à danser avec grâce, à chanter et à jouer des instrumens de la manière la plus brillante, on les mariait par ambition ou par pures convenances, et on les mettait dans le monde en leur disant gravement : Allez, soyez simples, sans prétention ; n'ayez que des goûts solides et raisonnables ; ne séduisez personne, ce serait un crime ; et surtout soyez toujours insensibles aux louanges que vous recevrez sur votre figure et sur vos talens. On conçoit l'effet que peut produire cette belle exhortation sur une personne de seize ans, qui n'a jamais pu penser, dans les intervalles de ses occupations, qu'au bonheur et à la *gloire* d'obtenir de grands succès à un bal ou dans un concert. On passa de ce genre d'éducation à un autre extrémité. On voulut, pendant quelque temps, ne faire des jeunes personnes que de *bonnes ménagères*, comme si l'ignorance et la grossièreté de-

vaient être les gages de la sagesse; et comme s'il était impossible, avec une intelligence cultivée, de bien conduire une maison. On décida que les femmes ne doivent ni lire, ni écrire, ni cultiver les beaux-arts.

Cependant ne serait-il pas fâcheux que mesdames de Grollier et Le Brun, que mademoiselle Lescot n'eussent jamais peint; que madame de Mongeroux n'eût jamais joué du piano, et que quelques autres n'eussent jamais écrit? En éducation surtout, il ne faut point de système absolu; on doit seconder les dispositions données par la nature et non prétendre les forcer. L'éducation ne donne beaucoup qu'à ceux qui sont nés riches; elle corrige jusqu'à un certain point; elle guide, elle développe, elle perfectionne; elle n'a jamais rien créé. Le jardinier le plus habile ne peut que doubler une belle fleur (celle-là seule vaut les soins d'une culture recherchée), il n'est pas en son pouvoir de produire un seul brin d'herbe; il faut que la nature ait donné la semence. Si votre élève manque de mémoire, d'intelligence et d'application, vous n'en ferez jamais un savant; s'il n'est pas doué d'une certaine organisation, soyez certain qu'il ne sera jamais un littérateur ou un artiste distingué. Si l'ambition de l'instituteur pour

son élève est trop forte ou mal placée, l'éducation, quelque soignée qu'elle puisse être, est manquée : on rebutera toujours celui auquel on demandera plus qu'il ne peut accorder.

Lorsqu'on eut fait en France tous les essais dont on vient de parler, les institutrices eurent ensuite la manie des sciences, les cuisinières mêmes voulurent faire de leurs filles des grammairiennes. Enfin, après tant d'erreurs, le seul goût constant depuis trente-cinq ans, celui de la nouveauté, fera peut-être entrer dans la bonne route : puisse-t-on s'y fixer! car l'éducation aura toujours la plus puissante influence sur les mœurs, et par conséquent sur le bonheur public[1], puisqu'elle

[1] On demandait dans l'antiquité à quelle marque un étranger arrivant dans une ville reconnaîtrait qu'on néglige l'éducation; Platon répondit : Si l'on y a grand besoin de médecins et de juges. Il faut convenir que, depuis dix ans, en France, l'éducation publique des femmes a été en général très-supérieure à celle des hommes. L'école de madame Campan était justement célèbre, et l'on pourrait en compter plusieurs autres très-dignes aussi d'éloges; on pourrait même en citer dans ce moment, entre autres l'école de madame Boucot (rue du Roule). La sagesse, le mérite et les talens de cette institutrice méritent bien la confiance des mères éclairées, et l'approbation de toutes les personnes qui ont réfléchi sur l'éducation.

(*Note de l'auteur.*)

contribue à prévenir l'égoïsme qui lui sera toujours si fatal.

Dans le siècle de Louis XIV, et celui qui l'a précédé, on ne demandait point de l'*adoration* à sa fille et tous les petits soins de la passion; on n'était point jalouse de son attachement pour un mari, pour une belle-mère, pour des belles-sœurs, comme nous l'avons vu depuis et dans le moment actuel. On ne profanait point le plus pur de tous les sentimens, en y mêlant toute l'exigence et toutes les personnalités de l'amour. On pouvait aimer uniquement sa fille; mais on ne lui demandait jamais ce retour impossible, car la nature n'a placé l'extrême affection que du côté où les soins, les bienfaits et le dévoûment sont nécessaires. Si le cœur d'une mère n'est pas corrompu par l'exaltation de l'amour-propre, il n'en est point où l'on puisse trouver moins d'égoïsme. Une mère ne sait-elle pas qu'elle élève sa fille pour une autre famille, et qu'elle ne jouira personnellement, ni des vertus, ni du caractère qu'elle se plaît à former en se consacrant à l'éducation de cette enfant? Tout est sacrifice dans les jouissances maternelles, tout, jusqu'au bonheur qui forme l'époque la plus chère et la plus solennelle de la vie d'une mère, le mariage de sa fille. Il faudra

se séparer d'elle, ou du moins confier à un autre sa destinée!....

Les parens ne menaient point jadis dans la société des enfans de sept ou huit ans; on y menait même bien rarement une fille de quinze ou seize. Aujourd'hui on ne peut plus se séparer de ses enfans; on en est idolâtre, on en est esclave; ce qui n'empêche pas les veufs et les veuves de se remarier, et souvent de mettre une partie de leur bien à fonds perdu. Autrefois des parens allaient souvent s'enfermer pour trois ou quatre ans dans un vieux château délâbré, à cent lieues de Paris, afin d'y économiser la dot de leur fille, ou pour y amasser la somme nécessaire à l'établissement de leur fils. Aujourd'hui une mère tendre ne va passer que quelques mois dans ses terres, parce qu'on ne trouve point en province de bons maîtres de danse ou de piano. Autrefois, quand on bâtissait, on voulait bâtir pour deux ou trois cents ans; on meublait la maison avec des tapisseries qui devaient durer autant que l'édifice; on respectait ses plantations comme l'héritage de ses enfans; c'étaient des bois sacrés. Aujourd'hui on coupe ses futaies, et on laisse à ses enfans des dettes, des tentures de papier, et des maisons neuves qui s'écroulent! .....

Autrefois on écrivait à un ami[1] : « J'ai be-
» soin de deux mille écus ; si vous ne les avez
» pas, vendez, mettez en gage ; il me les faut sous
» vingt-quatre heures. »

Et l'ami, digne de recevoir ce billet, *vendait, mettait en gage*, et envoyait la somme le lendemain.

Du Guay-Trouin, en 1707, après une campagne glorieuse, refusa une pension qu'on voulait lui donner ; mais il la demanda et l'obtint pour Saint-Auban, son capitaine en second, qui avait eu une cuisse emportée dans la même campagne.

Tous ces procédés-là sont bien gothiques.

Agésilas, roi de Sparte, disait : « Je ne conçois
» pas que le roi de Perse soit plus grand que
» moi, s'il n'est pas plus vertueux. » Ne pourrait-on pas aussi douter de la supériorité de nos *lumières* tant vantées, si nos aïeux nous surpassaient en désintéressement, en grandeur d'âme et en bonté ?

Dans toutes les choses marquantes de la société, la conduite est tellement tracée par l'opinion,

[1] Ce fut Voiture qui écrivit ce billet.

(*Note de l'auteur.*)

que l'égoïste même ne peut en avoir une différente; mais c'est dans les petits détails de la vie qu'il est insupportable. Toute attention pour les autres, ne fût-ce qu'un égard d'humanité, n'est à ses yeux qu'un attentat à son indépendance. Gardez-vous de le charger du moindre soin, ou de lui donner une commission; n'oubliant rien de ce qui le touche personnellement, il ne se rappelle jamais ce qui n'intéresse que ses amis. Malheur à vous si vous êtes son voisin, à moins que vous ne vous couchiez et que vous ne vous leviez qu'à ses heures. Très-impérieux avec ses gens pour son propre service, il n'en exige rien pour les autres. Ses domestiques pourront vous réveiller tous les matins par un vacarme épouvantable, sans qu'il le trouve mauvais[1], et si lui-même

[1] Je ne parle ici qu'en général, il faut toujours, dans toute critique, admettre des exceptions, et je le dois particulièrement dans ce cas. Je n'oublierai jamais qu'étant à Basville, chez M. et Mme de Saulty, je n'appris qu'en partant, au bout de quatre mois et demi, que, dans l'appartement que j'occupais, mon alcôve n'était séparée d'un long corridor que par une simple cloison, et que tous les domestiques du château étaient obligés de passer successivement dans ce corridor, depuis la pointe du jour jusqu'à dix heures du matin, et je n'entendis même jamais le plus léger bruit qu'on peut faire en marchant avec précaution, parce que les ordres les plus sévères des maîtres de la maison les obligeaient à marcher pieds nus, sans proférer

avait l'habitude de donner du cor à la pointe du jour, vous n'en obtiendriez pas un retard de dix minutes. Mais, de tous les vices, l'égoïsme est celui qui porte le plus continuellement sa punition avec lui. Se rapportant tout, l'égoïste désire ardemment qu'on s'occupe de lui, et personne n'y pense. Quelque esprit qu'il puisse avoir, il goûte peu celui des autres, par l'empressement de faire briller le sien; car l'admiration ne lui paraît bien placée que lorsqu'il en est l'objet. Les soins, dans la société, n'étant qu'un échange, on ne lui en rend point; il est sans cesse blessé, irrité par des oublis et des négligences qu'on n'a qu'avec lui; toujours mécontent, il devient, avec l'âge, frondeur et misanthrope : et il parvient à la vieillesse sans avoir eu le bonheur de s'attacher à un ami véritable.

Dans les quinze dernières années qui précédèrent notre révolution, les démonstrations de l'amitié et les exagérations dans ce genre n'eurent plus de borne dans la société. On a peint avec détail cette espèce d'affectation dans *Adèle et Théodore*, et l'on n'y pourrait ici rien ajouter de plus;

un seul mot; et voilà ce que je découvris par hasard et en partant.

(*Note de l'éditeur.*)

mais on dira seulement que si le sentiment manquait en général de vérité, du moins il y avait de certains procédés nobles et généreux dont rien ne dispensait; on ne voyait jamais un homme supplanter un ami, ou même, sans l'avoir demandée, accepter sa dépouille, ou cesser de voir un ministre disgracié. Il y avait alors dans la société un tribunal formé par l'opinion, et ce tribunal flétrissait les actions basses et ne les pardonnait jamais. On n'a jamais vu dans la bonne compagnie des hommes d'assez mauvais ton pour y afficher, comme dans des contes de M. Marmontel, les sentimens les plus dépravés[1]; mais sur la fin du dix-huitième siècle, l'affectation de *sensibilité* que chaque jour semblait accroître, devint à certains égards si ridicule, que, malgré la grâce et l'élégance des personnes qui l'avaient mise à la mode, elle tomba tout à coup en discrédit; on s'en mo-

[1] L'auteur de ces Mémoires croit avoir démontré, dans le conte des *Deux Réputations*, la fausseté dangereuse et le ridicule des peintures du monde des contes de M. Marmontel. Nulle réclamation ne s'éleva contre cette critique; et, quelques années après, M. Marmontel, faisant une nouvelle édition de ses contes, retrancha de l'ancienne préface cette phrase : *Si ces contes n'ont pas le mérite de peindre fidèlement le monde, ils n'en ont aucun.*

(*Note de l'auteur.*)

qua avec esprit et gaîté, la raison se trouvait au fond d'accord avec la malice; et, dans ce cas, les épigrammes sont véritablement redoutables; la raison a toute son autorité, tout son poids, lorsqu'elle amuse la malignité. On vit se former dans la société *un parti de l'opposition*, qui, par sa gaîté, la légèreté de son ton, la finesse de ses plaisanteries, déconcertait sans cesse le sérieux de *la secte sentimentale*, et déjouait ses plus touchantes dissertations. Tandis que les uns affichaient en tout genre les sentimens les plus exagérés, les autres affichaient une insouciance que souvent ils n'avaient pas, et bientôt la vérité ne se trouva plus ni d'un côté ni de l'autre. A force de se moquer des fausses vertus, on finit par estimer moins les véritables, parce qu'on ne les discerna plus, et que l'habitude du sarcasme et de l'incrédulité s'étendit à tout indistinctement. Lorsqu'on a eu le malheur de mettre tout son amour-propre à n'être la dupe d'aucune affectation, on perd l'heureuse faculté d'admirer, et l'on ne passe alors que trop facilement de la censure à la satire, et de la médisance habituelle à la calomnie. Ainsi, dans le monde, l'esprit observateur n'est pas sans danger; il aiguise sans doute la finesse de l'esprit; mais il peut gâter le caractère, si le cœur n'est pas es-

sentiellement sensible et bon. On était frappé dans le monde des contrastes les plus étonnans; on entendait les discussions les plus étranges, et, dans la même société, les entretiens les plus singuliers et les plus opposés entre eux. Des femmes d'une conduite au moins imprudente dissertaient gravement sur toutes les affections de l'âme et sur les devoirs de la vie. Livrées à l'ambition, à la plus extrême dissipation, elles vantaient avec enthousiasme le charme de la retraite, de la lecture, et la puissance de l'amitié; elles peignaient l'amour sous les traits les plus romanesques, et ne le concevaient que *platonique*. D'un autre côté, et souvent dans le même salon, on ne parlait qu'avec une ironie piquante de l'amitié, de l'amour, et l'on se glorifiait de ne croire qu'à la vanité. En effet, l'amour-propre seul formait presque toujours le fond de ces liaisons; on voulait surtout qu'elles fussent brillantes; on croyait que le langage d'une pruderie sentimentale dispensait du mystère, et que d'ailleurs l'éclat des conquêtes effaçait la honte des égaremens.

Il y avait dans toutes les têtes (du moins à bien peu d'exceptions près) une fermentation d'orgueil, de prétentions, de désirs ardens d'obtenir des succès, de quelque genre qu'ils fussent, qui, jointe

à la confusion des idées morales, au dénûment des principes, dénouait peu à peu tous les liens de la société, et desséchait l'âme en exaltant l'imagination. On ne marchait point avec effronterie vers le vice, on ne levait point avec audace le masque de la vertu; au contraire, on parlait toujours d'elle, sinon avec le charme de la vérité, du moins avec les expressions de l'enthousiasme. On n'était pas tout-à-fait hypocrite; on mettait plus de soin à s'abuser soi-même qu'à tromper les autres; on se pervertissait en croyant raffiner, épurer tous les sentimens; l'artifice n'était pas toujours avec la fausseté, mais la déraison était partout. Au milieu de ce désordre intellectuel et moral et d'un égoïsme universel, l'amour fut dénaturé comme tous les autres sentimens. Dans la conversation, on finit par le représenter comme une passion véhémente jusqu'à la démence, jusqu'à la rage, et, dans la réalité, il n'eut en général qu'une influence d'intrigues sur la dernière moitié du dix-huitième siècle.

Je vais essayer d'égayer ce triste tableau par le détail des amusemens de nos jours; ils furent brillans et nobles dans la plus grande partie du siècle dernier. Il régnait alors une grande magnificence dans les maisons des princes, et même dans

celle des particuliers riches; on y donnait des fêtes, on y jouait la comédie, on y jouissait d'une parfaite liberté. Il y avait à Paris une grande quantité de maisons ouvertes. Dans les sociétés particulières on faisait de la musique, on jouait des proverbes; ce qui était plus ingénieux et plus spirituel que de jouer des *charades*. Tout à coup les prétentions à l'esprit mirent les sciences à la mode; on fit pendant les hivers des cours de chimie, de physique, d'histoire naturelle; on n'apprit rien, mais on retint quelques mots scientifiques; les femmes prirent une teinte de pédanterie; elles devinrent moins aimables, et se préparèrent ainsi à disserter un jour sur la politique.

Les femmes pourraient, aussi bien que les hommes, s'appliquer avec succès aux sciences, en renonçant à une partie des amusemens frivoles qui occupent presque toutes leurs journées. Mais, quand elles voudront n'avoir que l'apparence de l'instruction, elles ne tromperont personne à cet égard, et elles perdront tous les agrémens de leur sexe; car le ridicule le plus frappant de la pédanterie est réservé à cette prétention mal fondée.

Une mode que nous avons toujours vue en France dans le grand monde, et qui vraisembla-

blement ne passera jamais, est celle de se plaindre, et d'affecter la lassitude de la dissipation et des plaisirs bruyans. A croire les gens du monde, on doit être persuadé qu'ils n'aspirent qu'à la retraite, et qu'une vie simple, champêtre et solitaire, est l'unique objet de leurs désirs. Les femmes surtout son inépuisables en gémissemens et en phrases sentimentales et philosophiques, sur le bonheur de l'indépendance et de la tranquillité sédentaire. A les entendre, elles ne sont que des esclaves infortunées, forcées d'agir en tout malgré leur volonté secrète et contre leur inclination. D'après ces discours, il faut penser qu'elles seraient infiniment plus heureuses dans une chaumière, ou dans la grotte paisible d'un désert. Vont-elles au spectacle, elles en sont excédées, elles trouvent la Comédie Française insipide, l'Opéra ennuyeux, Brunet et Potier pitoyables; elles n'avoueront jamais qu'ils les ont fait rire. Cependant elles ont des loges, ou elles en empruntent sans cesse. Sont-elles invitées à un grand dîner : quelles lamentations sur la nécessité de se parer, et sur l'ennui mortel de la représentation! et elles passent journellement trois ou quatre heures à leur toilette, et se ruinent en schalls, en habits et en chiffons. Reviennent-elles du bal

ou d'une fête : qu'elle tristesse! quel abattement ! quelles déclamations sur la cohue, la foule, les lumières, le chaud! quel dénigrement de la fête et de tout ce qui s'y est passé! Néanmoins elles avaient demandé avec ardeur des billets, et, dans les mêmes occasions, elles intrigueront toujours pour en avoir. Font-elles des visites : quelle désolation sur cet usage et sur la *perte de temps* qu'il cause! et tous les matins elles sortent régulièrement et ne rentrent qu'à l'heure du dîner. Enfin, donnent-elles des assemblées et reçoivent-elles beaucoup de monde: quelles plaintes amères de la fatigue! quelles courbatures, quelles migraines sont les suites inévitables de l'obligation cruelle de faire les honneurs de sa maison !... Tout ce mécontentement se manifeste dès la première jeunesse; on a entendu dire toutes ces choses et on les répète; elles font partie des phrases d'usage que l'on a apprises durant son éducation. Toute jeune personne bien élevée les sait par cœur, ou garde cette habitude; et aujourd'hui l'âge mûr les fortifie encore. Quand on a des filles de quinze à seize ans, c'est pour elles qu'on va dans le monde et qu'on se trouve à toutes les fêtes, qu'on suit tous les bals. *C'est pour elles* qu'on se pare à peu près comme *elles; c'est pour elles* qu'on leur fait

mener un genre de vie qui ôte toute possibilité d'acquérir de vrais talens et une solide instruction. Il y a vingt-cinq ans que les jeunes personnes à marier ne paraissaient jamais dans le monde; elles n'allaient, durant le carnaval seulement, qu'à des bals d'enfans, qui commençaient à six heures et finissaient à dix. Comment toutes les mères, qui ont des goûts si sédentaires, ne reprennent-elles pas cette ancienne coutume, si bonne dans toute éducation, et si salutaire pour la santé?

D'où viennent ce dénigrement et ce ton de misanthropie presque universels parmi les femmes de tout âge? On ne se rend point intéressante par des plaintes affectées, par des peines imaginaires, par une inconséquence frappante à tous les yeux; et rien n'est plus ennuyeux qu'une complainte éternelle sur l'ennui. Les jeunes femmes pensent-elles qu'elles excusent, par ce langage, une excessive dissipation et une totale oisiveté? Elles se trompent; elles auraient droit à l'indulgence, si la nouveauté, l'amusement en étaient la cause : on pourrait se dire qu'avec un peu de temps elles s'en lasseraient et changeraient de manière de vivre. Mais qu'espérer d'une personne de dix-huit ans, blasée, misanthrope, degoûtée de tous

les plaisirs brillans de la société, qu'on rencontre et qu'on voit partout? Tout ce que nous oserons dire à cet égard, c'est qu'on est doublement condamnable d'employer l'artifice lorsqu'on peut, sans danger et sans scandale, montrer de la bonne foi.

Les jeunes personnes jadis, et mêmes celles qui étaient dans le monde depuis plusieurs années, allaient très-rarement aux spectacles, parce qu'alors il fallait louer une loge entière, car on ne voulait pas risquer de se trouver assise en public à côté d'une courtisane. Les femmes, dans ce temps, étaient beaucoup plus sédentaires; dans leur jeunesse, elles ne sortaient qu'avec leurs *chaperons*, et c'était surtout pour remplir des devoirs. Dans l'âge mûr, si elles étaient aimables, elles rassemblaient chez elles une société choisie, qui ne s'y réunissait que pour le seul plaisir de la conversation. Elles attiraient du monde sans aucuns frais, et n'étaient pas obligées de promettre de la musique et *des charades*. Aujourd'hui, ce qu'on appelle *une soirée*, est un spectacle. On y trouve de tout, excepté de l'aisance, de la confiance, de la gaîté, de la conversation, et l'esprit de société.

En général, aujourd'hui, les jeunes femmes

attachent beaucoup trop d'importance à la parure, *à la mode*; elles sont infiniment trop avides d'*invitations* et de spectacles; elles ne se plaisent point assez chez elles; de tels goûts ne promettent pour l'âge mûr, ni des femmes aimables et sensées, ni d'excellentes mères de famille. Cependant, il n'y a point pour une femme d'éloge, non-seulement complet, mais réel, si l'on n'y joint celui d'aimer de préférence à toutes les dissipations du monde l'intérieur de sa maison. Aussi les anciens pensaient-ils qu'il ne manquait rien à l'éloge d'une femme vertueuse, qui se trouve dans cette belle épitaphe :

Casta vixit,
Lanam fecit,
Domum servavit [1].

Cette épitaphe antique peint et peindra toujours une femme parfaite. Enfin, les intérêts de la santé et de la beauté s'accordent parfaitement sur ce point avec la morale.

A cette époque on retrouva la manie sentimentale dont je me suis moquée dans une de mes pièces du *Théâtre d'Éducation* [2]. On outra même

[1] « Elle vécut chaste, elle aima le travail et sa maison. »

(*Note de l'auteur.*)

[2] *Les Dangers du Monde.*

cette manie sous l'empire, car on y vit des femmes porter des perruques, des ceintures, des bracelets, des bagues et des cheveux de leurs amans. Nos grands-pères et nos grand'smères étaient bien loin de cette touchante prodigalité de cheveux. Cependant on lit sur ce sujet, dans les *Mémoires de d'Aubigné*, un trait qui mérite d'être rapporté. Durant les guerres du temps de Henri IV, d'Aubigné, dans une bataille, combattait corps à corps contre le capitaine Dubourg. Au plus fort de l'action, d'Aubigné s'aperçut qu'une arquebusade avait mis le feu à un bracelet des cheveux de sa maîtresse, qu'il portait à son bras; aussitôt, sans songer à l'avantage qu'il donnait à son adversaire, il ne s'occupa que du soin d'éteindre le feu et de sauver ce précieux bracelet, qui lui était plus cher que la liberté et la vie. Le capitaine Dubourg, touché de ce sentiment, le respecta; il suspendit ses coups, baissa la pointe de son épée, et se mit à tracer sur le sable un globe surmonté d'une croix.

Les prétentions à l'esprit et au génie sont aussi devenues beaucoup plus communes qu'autrefois, et les plaisirs de l'esprit beaucoup plus rares [1]. On

[1] Dans le véritable siècle du génie, celui de Louis XIV, on n'employait presque jamais le mot *génie* pour louer un ou-

jouait jadis des proverbes, ce qui demandait de l'esprit, car ces proverbes étaient de petites comédies impromptu; on avait quitté cet amusement pour les charades, qui n'exigent assurément aucuns frais d'esprit. On faisait régulièrement des lettres tout haut à la campagne; on n'en faisait plus; on avait retranché de la société jusqu'à la conversation; on dissertait ou soutenait des thèses, mais on ne causait plus: enfin, les *comédies de société* étaient universellement à la mode; elles n'y étaient plus du tout.

Ces parures de cheveux *d'amour* contrastent d'une manière bien bizare avec les souvenirs qui nous restent du temps de la plus grande décence qui eût existé en France, à la cour et à la ville, depuis la troisième race. Cet âge d'or de la civilisation fut le règne de Louis XIII; aussi, jamais le peuple français n'a été plus religieux. Que d'admirables fondations dans ce temps! l'Hôtel-Dieu, les Enfans-Trouvés, les Sœurs de la Cha-

vrage ou son auteur. Aussi voit-on, dans tous les mémoires de ce temps, que Louis XIV, qui connaissait si bien la valeur des phrases et des mots, ne louait jamais les chefs-d'œuvre de Racine qu'en répétant: « Il faut convenir que Racine a bien » de l'esprit. » Les éloges, alors n'étaient jamais emphatiques. C'est ainsi qu'ils sont honorables et flatteurs.

(*Note de l'auteur.*)

rité. Toutes ces fondations furent l'ouvrage d'un homme, de Vincent de Paul, dont l'ardente charité s'étendit jusque sur des criminels, parce qu'ils étaient souffrans, les galériens, dont il voulut être l'aumônier, afin d'adoucir leur sort, de les soigner et de les convertir. Nul particulier n'a eu une telle influence sur le bonheur d'un aussi grand nombre d'individus; l'imagination se confond en pensant au bien immense qu'il a fait par ses prédications, son dévoûment, ses quêtes, par les secours envoyés aux victimes de la guerre, et par ses missions chez les infidèles pour le rachat des captifs chrétiens. Mais aussi, comme ce héros du christianisme fut secondé par l'esprit public de son siècle! Qui n'admirerait pas cet esprit public, qui rapprochait, qui ralliait tous les ordres de l'état, et qui les unissait par une seule pensée, celle de faire tous les sacrifices pour soulager les infortunés; cet esprit public, qui décidait toutes les femmes de la cour, jeunes et vieilles, à vendre leurs diamans et leur argenterie pour en donner le produit aux hôpitaux, et à consacrer, pendant plusieurs années, deux jours de la semaine au service des malades; cet esprit public, qui envoyait des jeunes filles et des religieux affronter la fatigue et la mort: les unes dans les

hôpitaux de l'armée pour panser des soldats blessés et attaqués de maladies contagieuses; les autres, animés de l'espoir de délivrer leurs frères, et traversant les mers pour aller chez les peuples barbares;... enfin cet esprit public, qui déterminait un nombre infini d'hommes de toutes les classes à livrer leur fortune entière pour ces pieux usages [1] : et quelles mœurs accompagnaient de telles actions! quelle paix! quelle union! quel respect filial! quelle décence dans les familles de toutes les classes! Tels furent les fruits de l'esprit public de ce temps si profondément religieux. Quels ont été et quels sont encore les fruits de l'esprit public devenu *philosophique?*

La décence à la cour ne commença à s'affaiblir qu'après la régence d'Anne d'Autriche. Les femmes se *décolletèrent* davantage; mais les veuves conservèrent toute la rigueur de leur costume, et les autres femmes, tous les usages de bienséance établis sous le règne précédent. Toutes les dames avaient, ou des demoiselles de compa-

[1] Entre autres, le commandeur de Sillery, qui abandonna cent mille livres de rente; M. de Rougemont, qui en donna soixante; et beaucoup d'autres, et récemment le dernier duc de Richelieu.

(*Note de l'auteur.*)

gnie, ou des *brodeuses* qui travaillaient toujours auprès d'elles. L'esprit de cet usage était de se mettre à l'abri de toute calomnie, en ne recevant jamais tête à tête un homme, quel que fût son âge. Aussi voyons-nous madame de Maintenon, dans ses lettres à madame de Caylus, âgée de trente-six ans, lui recommander de ne point abandonner cette prudente coutume, quoiqu'elle fût mère d'un jeune homme déjà dans le monde. Ce fut aussi une idée de décence qui fit établir pour les femmes l'usage de ne sortir en voiture qu'avec deux domestiques au moins, et le soir, avec un flambeau. On voulait des témoins et *de la lumière*, cet usage s'est conservé jusqu'à la révolution.

Dans le siècle de Louis XIII et dans celui de Louis XIV, toutes les femmes qui se faisaient peindre ne donnaient de séances que pour leurs têtes; le peintre prenait des modèles pour la gorge et la taille. Cette délicatesse de décence a fini à la mort de Louis XIV. A la chute du trône, toute espèce de décence fut abolie: les femmes s'habillèrent en *Vénus de Médicis*; les hommes les tutoyèrent, ce qui était fort naturel. Dans ces costumes transparens, on vit rarement des *Grecques*, mais on ne vit plus de Françaises;

toutes les grâces qui les avaient caractérisées jusque là les abandonnèrent avec la pudeur.

J'ai dit ailleurs, il y a long-temps, qu'il fallait au peuple des croyances mystérieuses, et que, lorsqu'il rejette la religion, il devient toujours superstitieux. Voilà de quoi ne se doutaient guère les philosophes qui ont tant déclamé contre la superstition ; ce sont eux qui l'ont établie et renouvelée.

Nous l'allons montrer tout à l'heure: « Quand j'arrivai à Versailles j'eus, peu de temps après, l'occasion d'acquérir la certitude qu'une sorcière, digne du siècle de Catherine de Médicis, y fabriquait des bustes de cire pour les amans jaloux qui voulaient faire mourir leurs rivaux, en perçant ces figures avec des stylets et des poignards. Je fis alors ma *première* dénonciation, j'instruisis le préfet de Versailles de ce fait, dont il vérifia l'exactitude, et la sorcière fut bannie. En retournant à Paris j'y trouvai une magicienne en grande réputation, elle avait prédit de hautes destinées à l'impératrice *régnante*, qui la protégeait ouvertement. On entendait crier, dans les rues, l'explication des songes; Paris était rempli de devins, de sorcières, de tireuses de cartes, d'illuminés, de prophètes, de jeunes filles qui

faisaient des miracles; qui, les yeux fermés, lisaient de l'estomach; qui faisaient des conjurations sur des cheveux, qui dansaient et prédisaient en dormant. Toutes ces choses se débitaient gravement; des savans même les protégeaient!....Ne vaudrait-il pas mieux croire à l'Évangile, en réglant sa vie sur cette salutaire et divine croyance? »

Le projet de l'expédition de Russie déplaisait à tout le monde, et même aux militaires qui, depuis, ont montré tant de valeur dans cette malheureuse campagne. On disait généralement que Napoléon, certain d'anéantir la Russie, était décidé à passer de là en Asie, pour aller conquérir la Chine; on en donnait pour une des preuves une *commande* immense de bésicles qui fut effectivement faite, et qu'il emporta pour son armée, qui, disait-on, devait s'en servir pour se conserver la vue en traversant des déserts sablonneux; une provision de fourrures eût été beaucoup plus utile dans la fuite de son armée dispersée.

On ne concevait pas que Napoléon, parvenu alors à un tel degré de puissance et de gloire, pût concevoir ces projets si gigantesques. Sa cour rappelait, aux gens mêmes qui l'aimaient le moins, les plus beaux vers du premier acte de *Bérénice*. En effet les courtisans, en sortant de

ses grandes audiences publiques, pouvaient se dire mutuellement :

> Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur?
> . . . .
> Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,
> Cette foule de rois, ces consuls, ce sénat,
> . . . .
> Cette pourpre, cet or, qui rehaussait sa gloire,
> Et les lauriers encor, témoins de sa victoire;
> Tous ces yeux qu'on voyait venir de toutes parts
> Confondre sur lui seul leurs avides regards....

Toutes ces démonstrations et toute cette pompe orientale se trouvaient à la cour de Titus : mais il est vrai qu'on n'a jamais vu qu'à celle de Napoléon cette bigarrure d'étiquette qui offrait à chaque étranger quelques usages de son pays; car on avait poussé l'esprit des conquêtes jusqu'à l'envahissement des coutumes et des cérémonies royales : enfin le ton d'une partie des grands personnages de cette cour présentait le contraste le plus étrange avec son éblouissante magnificence.

Pendant les trois mois qui précédèrent le départ de Napoléon et de l'armée, mon petit-fils Anatole de Lavoëstine venait souvent passer des matinées entières avec moi; je ne l'ennuyais pas, et j'ai toujours trouvé un charme inexprimable

à causer avec lui, et même à le regarder; car sa charmante figure se compose des traits et de la physionomie de sa mère et de son grand-père, M. de Genlis, dont il a la belle taille; il tient d'eux aussi la grâce de son esprit et la gaîté de son caractère; je ne connais pas d'âme plus noble et plus sensible qne la sienne; il n'a jamais démenti, par aucun procédé, et par l'ensemble et les détails de sa conduite, la franchise et la loyauté qui le distinguent particulièrement. Dans un de ses momens de gaîté, il imagina, sans m'en avoir prévenue, de m'amener, le mardi gras, une nombreuse mascarade composée de personnes que je ne connaissais que de nom, et parmi lesquelles se trouvait madame la duchesse de Bassano; toute cette société, ayant à sa tête Anatole, fondit tout à coup dans ma chambre, à onze heures du soir : j'étais déshabillée et en bonnet de nuit, mais écrivant; personne ne se démasqua, à l'exception d'Anatole, qui me répondit qu'il n'y avait point *de voleurs* dans la compagnie, car j'avais eu réellement peur en entendant le vacarme inattendu de cette mascarade, lorsqu'elle entra chez moi. Tous les masques m'entourèrent pour me faire promettre de leur donner toute la soirée de la huitaine, en prenant

l'engagement de revenir tous à visage découvert; j'y consentis : ensuite ils s'en allèrent sans avoir voulu se démasquer; et, de très-bonne foi, je n'appris que le lendemain les noms de tous ces personnages, qui revinrent au jour indiqué, avec un homme de plus, M. le duc de Bassano. La soirée fut très-agréable : Casimir, par sa harpe et dans les proverbes, en fit le principal agrément; on fit de la musique, on joua des proverbes. On parla beaucoup dans la société de cette espèce de petite fête, qui fut en effet très-brillante.

Ma correspondance avec l'empereur continuait toujours, et je l'avais fait servir à obliger beaucoup de personnes, dont plusieurs l'ont oublié depuis. Ne sollicitant absolument rien pour moi, j'étais fort encouragée à parler pour les autres, ou à proposer ce que je croyais utile ou raisonnable. J'avais eu dans ce genre, à l'Arsenal, un succès qui me fit un grand plaisir : le préfet de Paris (M. Frochot) nomma, dans tous les quartiers, *des dames d'inspection* des écoles primaires et de toutes les autres maisons d'éducation; *je fus nommée dame d'inspection de mon arrondissement,* conjointement avec madame Robert (car on nommait toujours deux dames d'*inspection*

par arrondissement). Comme la place était honoraire et sans appointemens, je crus devoir l'accepter, ce qui m'a pris un temps considérable ; mais je ne l'ai pas regretté, parce qu'il a été utilement employé. J'allai donc visiter toutes les écoles, et je découvris une très-grande quantité d'abus pernicieux ; je composai là dessus un petit mémoire dans lequel je détaillais ces abus, et les moyens d'y remédier ; j'envoyai ce mémoire [1] à l'empereur, qui en fut si content et si frappé, qu'il me fit dire par M. de Lavalette qu'il en était extrêmement satisfait, et qu'il me chargeait d'en faire un beaucoup plus long et beaucoup plus détaillé, contenant le plan d'une école gratuite pour le peuple ; M. de Lavalette ajouta que l'empereur m'offrirait sûrement la direction de cet établissement, et je l'aurais acceptée avec joie : c'était la seule place qui pût me convenir. Je fis le mémoire qui m'était commandé, et, pour le mieux faire, j'employai quinze jours, depuis huit heures du matin jusqu'à deux heures après midi, à visiter de nouveau les écoles, grandes et petites, et les gardeuses d'enfans, non-seulement de mon quartier, mais de tous ceux de Paris ; et

[1] **Cet écrit se trouve tout entier à la fin des Mémoires.**

(*Note de l'auteur.*)

comme je n'avais pas le droit d'interroger dans ces derniers, je m'y présentais sous le prétexte d'avoir des enfans à y placer. Je gardai une copie des mémoires que j'envoyai à l'empereur, et j'eus la satisfaction, après avoir donné ce mémoire, de voir sur-le-champ, dans tous les papiers publics, les décrets de l'empereur, réprimant les abus que j'avais signalés, et donnant, pour les réprimer, les ordres que j'avais proposés, surtout relativement *aux gardeuses d'enfans*. Ce succès m'enhardit à faire à l'empereur une autre proposition qui fut aussi bien accueillie : je savais que ses passions lui avaient fait adopter, dans sa vie privée, tous les principes philosophiques, ce qui ne m'empêcha pas de lui parler sans cesse, dans ma correspondance, contre la philosophie moderne.

J'ai déjà dit que j'avais pour collègue, dans mon *inspection*, madame Robert, ce qui nous obligea à faire ensemble beaucoup de courses ; madame Robert est une personne aussi aimable qu'elle est intéressante, on trouve dans sa vie plusieurs singularités qui méritent d'être rapportées. Elle a eu plusieurs enfans, accouchant alternativement d'un sourd et muet, et d'un enfant ayant tous ses organes : j'ai beaucoup vu l'aînée, ma-

demoiselle Robert, qui avait alors quatorze ou quinze ans; elle était d'une fraîcheur éblouissante, et belle comme le jour; elle joignait à cette fraîcheur si remarquable une intelligence surprenante, dont on avait profité pour lui donner beaucoup de talens; elle avait toute l'adresse que peut avoir une femme: elle peignait très-agréablement, elle jouait même du piano; je l'ai vue prendre sa leçon, et déchiffrer passablement; voici comment. Son maître était assis derrière elle, les bras étendus, afin de poser légèrement ses mains sur celles de l'écolière; alors il indiquait les notes en touchant à mesure les doigts qui doivent faire résonner les touches. L'invention est ingénieuse, mais le résultat ne vaut pas la peine et l'application qu'elle exige; car, qu'est-ce que la mesure, *sans oreille?* Mademoiselle Robert se faisait entendre par signes parfaitement, même par ceux qui ne connaissent pas le langage des doigts, qu'on apprenait si bien chez l'abbé de l'Épée et son digne successeur, l'abbé Sicard; madame Robert avait pris beaucoup de leçons chez lui, afin de pouvoir s'entretenir avec sa fille, et la tendresse maternelle la rendit bientôt aussi savante qu'on peut l'être dans ce genre. La physionomie de mademoiselle Robert était si

expressive, elle avait des yeux si pénétrans, que sans aucuns signes elle pouvait facilement entendre et comprendre. Madame Robert conduisit un soir sa fille à un grand bal donné par la ville de Paris à l'empereur. Mademoiselle Robert fut placée sur la banquette des danseuses; l'empereur, frappé de sa belle figure, s'arrêta devant-elle, et lui dit beaucoup de choses obligeantes, que mademoiselle Robert comprit parfaitement; elle fit plusieurs signes modestes de reconnaissance avec une expression si naïve et si vraie, que l'empereur crut entendre ses réponses. Il s'éloigna d'elle sans se douter qu'elle fût muette.

Ce fut à ce même bal que madame Cardon fit à Napoléon une réponse si spirituelle et si touchante. Napoléon, en général, n'aimait pas que l'on eût une grande fortune indépendante de ses dons. Napoléon n'avait jamais vu madame Cardon, son nom même lui était inconnu; on lui dit que son mari possédait de grandes richesses; alors il s'avança vers elle avec une nuance d'humeur, et lui dit brusquement : «Vous êtes madame Cardon?» Une profonde révérence répondit à cette question. L'empereur reprenant la parole : Vous êtes très-riche? » — « Oui, sire, j'ai dix enfans. » L'empereur sentit toute la finesse et tout le charme de

cette réponse; son regard se radoucit, mais il se hâta de s'éloigner.

Dans les derniers temps du règne de l'empereur, je lui proposai de faire des éditions séparées, magnifiquement imprimées, et avec de belles gravures, des ouvrages prétendus philosophiques qui avaient le plus de réputation. Je conseillais de charger un certain nombre de gens de lettres de supprimer de ces ouvrages tout ce qui s'y trouvait contre la religion et les mœurs, et de joindre au reste quelques notes critiques placées au bas du texte. J'offris de livrer pour cette entreprise une grande quantité d'extraits et de réflexions, que la Providence a voulu que je ne perdisse pas avec tous mes autres manuscrits que j'avais confiés à ma fille. L'empereur approuva tellement cette idée, qu'il envoya sur-le-champ chercher M. Pierre Didot, pour lui demander combien coûterait cette entreprise, et pour le charger d'en faire avec détails l'évaluation: c'était peu de temps avant la campagne de Russie, qui anéantit ce projet. Voilà ce que Napoléon voulait faire!

J'étais toujours dans la rue Sainte-Anne, lorsque la funeste campagne de Russie s'ouvrit; tout le monde blâmait cette guerre lointaine. Les bons politiques en prévirent les sinistres conséquences,

et les gens les moins habiles eurent le pressentiment de ses malheurs; je fus de ce nombre et je reçus avec un profond attendrissement les adieux de mon petit-fils et ceux de M. Kosakoski. Napoléon revint de cette fatale entreprise, humilié, abattu, aigri. Depuis cette catastrophe il ne fut plus le même; dans un homme si entreprenant et si audacieux, le profond abattement devait produire une entière désorganisation; en cessant d'être le dominateur des événemens, il en devint le jouet et la victime; irrité contre la Providence, il s'abandonna au hasard; son orgueil, craignant d'envisager de nouveaux malheurs, repoussa toute prévoyance, et ne pouvant plus, dans sa pensée, disposer de l'avenir, en y plaçant de brillantes chimères, il ne voulut même plus essayer d'y lire, et il ne chercha de consolations que dans l'aveuglement. Je ne rendrai point compte des événemens politiques, je dirai seulement, pour ce qui me regarde, que, pendant près d'un an, je me suis trouvée dans des embarras pécuniaires dont je me suis ressentie très-long-temps; dans le tumulte des affaires, ma pension de l'empereur, que je devais perdre à jamais, ne fut point payée pendant les six derniers mois qui précédèrent sa chute; je vécus, durant tout ce temps, d'une pen-

sion que recevait Casimir de son beau-père. Le commerce de la librairie était tout-à-fait tombé : on n'imprimait que des brochures et des pamphlets politiques; ainsi, je n'avais plus la moindre ressource de ce côté, et mes enfans étaient absens. Cependant cette situation ne fut pas pour moi aussi douloureuse qu'on pourrait le croire: j'aimais à être nourrie par Casimir; il montra, dans cette occasion, toute la délicatesse et toute la sensibilité de son âme. Sa situation était particulière dans tous ces événemens : il était né en Prusse, et il avait adopté de cœur la France pour seconde patrie; il avait naturellement un grand goût pour l'état militaire et il ne pouvait combattre ni les Prussiens, ni les Français, armés les uns contre les autres; cependant, voulant absolument voir une bataille, il prit un parti singulier: il alla à celle qui termina la révolution, et qui se donna aux portes de Paris; il passa la barrière, alla sur le champ de bataille, uniquement pour relever et enlever les blessés, et pour les transporter hors du lieu du combat, et il y passa neuf heures. Casimir me dit, en revenant de cette terrible journée, que, « pour savoir combien un regard peut être doux et touchant, il faut avoir rencontré celui d'un blessé que l'on relève et que l'on transporte hors

de la mêlée ! » Voilà de ces choses que l'imagination ne représente point : il faut les avoir vues ; mais ce sont aussi des observations qu'un bon cœur seul peut faire.

La terreur dans Paris était inexprimable : on craignait universellement les pillages les plus affreux ; on pouvait s'attendre, depuis dix-huit mois, qu'un tel règne finirait par une grande catastrophe ; mais personne ne pouvait prévoir que le chef audacieux et brillant de l'empire terminerait sa carrière politique par d'inconcevables irrésolutions. En réfléchissant à tous ces événemens ; on y voit partout la main de la Providence, et l'on trouve dans ce morceau d'histoire les plus hautes leçons qu'elle puisse donner. En Angleterre, l'orgueil, l'abus de la puissance, révoltèrent ses colonies opprimées; cependant, sans l'appui et le secours de la France, les Américains n'auraient jamais acquis l'indépendance ; mais la France était en pleine paix avec l'Angleterre ; néanmoins, contre toute politique et toute justice, elle fournit frauduleusement aux Américains de l'argent, des fusils, des approvisionnemens de guerre, des habits de troupes, et même des officiers ; les Américains réussirent : leur succès assura le triomphe de toutes les idées républi-

caines répandues depuis soixante ans par les philosophes modernes ; et Louis XVI, qui avait protégé ces idées en Amérique, en fut, en France, la déplorable victime ! Après les secousses les plus violentes et des crimes inouïs, la Providence conduit à l'échafaud tous les chefs de partis qui l'avaient fait dresser ; on était encore dans l'anarchie, sans gouvernement, sans morale, sans religion ; un jeune guerrier, déjà célèbre par d'éclatans exploits, et qui n'avait participé à aucun des crimes, fixe sur lui tous les regards et toutes les espérances !.... Bonaparte rallie autour de lui tous les partis, et, sans répandre une goutte de sang, sans aucune secousse violente, il monte sur le trône !.... Que fit-il alors ? Il rétablit la religion et le culte, et il protégea avec grandeur les arts, les lettres, et l'industre nationale ; mais toute l'Europe lui déclara la guerre : il la fit alors, parce qu'on l'y forçait, et ses succès à cette époque furent miraculeux ; il ne fut, dans ce temps, conquérant que de fait, et non par des projets et des desseins prémédités ; aussi montra-t-il de grands sentimens de générosité dans les capitales livrées, par le sort, à ses armes. Après la bataille d'Iéna, il pouvait anéantir entièrement la monarchie prussienne : il ne le fit pas ; cette époque fut la

plus belle et la plus glorieuse de sa vie. Mais ensuite il abusa de tout, de la renommée, de la victoire, de la puissance, et de son génie actif et entreprenant. Le meurtre du duc d'Enghien fut le premier crime de son règne; il fallait un retour sincère à la religion, pour en obtenir le pardon de la Divinité, et rien ne pouvait l'effacer aux yeux des hommes. Au lieu d'expier et de réparer, il accumula fautes sur fautes. Il eut l'ingratitude de chercher à avilir le pape, et de le persécuter; cependant ce saint pontife n'était venu en France, et ne s'était décidé à sacrer Napoléon empereur que pour le seul intérêt de la religion: il avait la certitude, comme je l'ai déjà dit, que sans cette démarche la France serait devenue protestante, car Napoléon se serait certainement séparé de l'église. L'empereur était reconnu par toutes les puissances catholiques de l'Europe. Les ennemis de la papauté répètent sans cesse que les papes ne doivent, en aucune manière, se mêler de politique; ainsi ils doivent donc du moins approuver le pape d'avoir acquiescé à la décision de tous les souverains de l'Europe; en reconnaissant, comme eux, Napoléon comme empereur, il ne faisait rien de blâmable en venant le sacrer.

Napoléon, corrompu par l'orgueil, parut per-

dre successivement toute prévoyance et toute son habileté; la guerre déclarée à l'Espagne fut à la fois une injustice et une faute politique; la trahison par laquelle il la commença révolta contre lui tous ceux qui avaient dans le caractère quelques sentimens de droiture. Enfin la Providence renversa tout à coup cette puissance formidable qui avait tout vaincu et tout humilié. Mais Dieu, voulant que ce grand ouvrage ne pût être attribué qu'à lui seul, ne suscita point, pour abattre Napoléon, un guerrier fameux et dans la fleur de l'âge; ce fut, il est vrai, un prince auguste et vertueux, et réunissant à des droits incontestables l'esprit le plus étendu et le plus cultivé, mais qui était en même temps un vieillard infirme, dont seulement un petit nombre de Français fidèles avait conservé le souvenir; leur enthousiasme ayant pour base des principes immuables fut subitement partagé par les esprits superficiels que des illusions dangereuses plongeaient depuis si long-temps dans une espèce d'ivresse semblable à celle que cause le poison de l'opium, qui donne à la fois l'effervescence, le délire, le courage et l'aveuglement! La vérité se montrant dans son plus grand éclat fit évanouir tout à coup ces vains fantômes : les cris de *vive le roi! vivent les Bour-*

bons! s'échappèrent de tous les cœurs français, et le beau surnom de *Désiré* fut unanimement donné au souverain, sur lequel l'amour de l'ordre, de la paix, la morale et la religion fondaient de si justes espérances.

En effet, quand on songe qu'avec le secours de troupes battues et vaincues, Louis XVIII chassa du trône, avec une inconcevable rapidité, le premier capitaine de l'univers, qui avait subjugué toute l'Europe, il faut être bien aveugle pour ne pas voir dans toutes ces choses la main toute-puissante de la Providence!....

Recueillant mes souvenirs, comme ils se présentent à mon imagination, souvent j'écris ces Mémoires sans aucun ordre et sans suite méthodique, mais ils n'en plairont que mieux aux gens qui aiment le naturel et la vérité.

J'ai été témoin de l'entrée de Monsieur[1] à Paris; j'allai à pied sur le boulevart me mêler dans la foule qui l'attendait pour le voir passer; il était à cheval, il avait une bonne grâce charmante, un maintien parfait, et l'expression de physionomie la plus touchante; il y avait dans toute

[1] Aujourd'hui Charles X.

sa personne quelque chose de chevaleresque, de loyal qui rappelait Henri IV, et qui gagnait tous les cœurs. Ses discours et sa conduite s'accordaient parfaitement avec cette première impression qu'il donna de son caractère et de ses sentimens.

Madame de Choiseul, née princesse de Beaufremont, a fait, sur notre histoire moderne, plusieurs petits poèmes en vers, intitulés *les Époques*, mais qui sont tous également touchans; aucuns n'ont été publiés. Voici quelques fragmens de ceux qu'elle composa sur l'entrée de *Monsieur, comte d'Artois* :

. . . .
Un prince, toujours cher, se présente d'abord,
« C'est un Français de plus, » dit sa bonté touchante;
Il se montre, on accourt, une joie enivrante
Saisit et se répand sur son front radieux,
Tous semblent des amis! Un geste gracieux
Des serviteurs zélés vient payer la constance,
Il sait les découvrir! A sa noble présence
On pleure, on rit, on crie, on répète avec lui :
« Vive à jamais le roi qu'on nous rend aujourd'hui!
» D'un règne long, heureux, il confirme l'annonce;
» Rassuré, satisfait, on redit sa réponse :
« Pour lui nous marcherons, il pensera pour nous. »
. . . .

L'auteur fait ensuite l'éloge le mieux mérité

de *Madame*[1]. On gâterait ce beau morceau en n'en donnant qu'un fragment, je n'en citerai qu'un vers charmant. C'est au moment où Madame, remplie de trouble et d'émotion, entre à Notre-Dame. Le poète, après avoir décrit son attitude et l'expression de sa physionomie ; s'écrie :

« Ah! le ciel lui devait un semblable maintien. »

Ce petit poème se termine ainsi :

Les voilà rassemblés ces princes trop long-temps
Méconnus, écartés, livrés aux élémens ;
Leur symbole arboré sous mille formes brille,
L'enthousiasme renaît, suit l'illustre famille,
L'oriflamme rapporte avec les sept vainqueurs
Un bonheur aussi pur que sa noble couleur.

Napoléon, à cette époque, avait perdu tous ses partisans : la fin de son règne avait anéanti tout le prestige de ses exploits et de ses grandeurs passées; après les terreurs qu'on venait d'éprouver, on jouissait délicieusement du calme et de la surprise que causaient la modération et la conduite des alliés, dont les soldats, grâce à leurs chefs, se conduisirent, dans Paris, d'une manière véritablement admirable. C'est ce qu'on a trop ou-

[1] Aujourd'hui madame la Dauphine.

blié depuis. Les idées royalistes se rétablirent, comme par miracle, et presque universellement; quant à moi, qui les ai toujours eues, comme le prouvent tous mes ouvrages, je vis rentrer l'auguste famille des Bourbons avec une joie inexprimable; il m'était impossible de voir avec indifférence les descendans de Louis IX, de Louis XIV et de Henri le Grand.

Je fus témoin, dans ce temps, de la plus étrange injustice qui, sans être universelle, ne fut que trop répandue même parmi ceux qui pensaient bien. On a paru choqué, à l'arrivée de S. A. R. Madame, duchesse d'Angoulême, de ne pas voir sur son visage l'expression de la joie et même de la gaîté!... de la gaîté!... Est-il concevable que le peuple le plus spirituel, le plus sensible et le plus délicat sur de certaines convenances n'ait pas senti combien il était naturel que la princesse fût douloureusement affectée, en rentrant dans une ville qui lui retraçait de si funestes images, et que la vue du trône ait pu éteindre en elle le souvenir du temple, et l'horreur de l'aspect de la *Place de la Révolution?* Rien ne prouve mieux que ce fait l'incompréhensible légèreté française, qui, la privant de toute réflexion, la livre à l'impétuosité de ses premiers mouvemens, en effaçant

les souvenirs qui pourraient la réprimer.... Si Madame eût reparu seule pour la première fois (depuis tant de crimes), à Paris, ah! ce n'était point par des fêtes, par des démonstrations d'allégresse, par des cris de joie, qu'on aurait pu recevoir dignement l'auguste fille de l'infortuné Louis XVI; l'amour, alors inséparable de la tristeste, n'eût offert à ses regards qu'une touchante sympathie; un peuple profondément ému, s'avançant en silence, n'eût exprimé ses sentimens qu'en paraissant compatir à ceux de la piété filiale; les larmes de Madame eussent coulé, mais avec toute la douceur de la reconnaissance, et l'attendrissement universel eût été à la fois un hommage à la vertu, un triomphe pour la monarchie, et la plus solennelle expiation.

Lorsque le roi fut arrivé, il fit annoncer qu'il recevrait toutes les femmes qui jadis avaient été présentées: je n'avais jamais mis le pied à la cour de Napoléon; mais je crus devoir aller me présenter une fois à celle de notre roi légitime: j'allai en effet lui rendre mes hommages, et je n'y suis pas retournée depuis.

Cette révolution me procura le bonheur inexprimable de revoir mes élèves, Mademoiselle et M. le duc d'Orléans; l'un et l'autre me montré-

rent, dans ces premières entrevues, l'émotion, l'attendrissement, la joie que je ressentais moi-même. Hélas! il me manquait cependant dans cette réunion trois élèves chéris et bien dignes de l'être, M. le duc de Montpensier et son frère M. le comte de Beaujolais, tous deux morts dans l'exil, et enfin mon cher et malheureux neveu César Du Crest!...

Au bout d'un quart d'heure de cette entrevue si touchante pour moi, M. le duc d'Orléans nous quitta en nous annonçant qu'il allait chercher madame la duchesse d'Orléans; il vint presque aussitôt en la tenant par la main. Cette princesse s'avança, elle me fit l'honneur de m'embrasser, en me disant qu'elle désirait depuis long-temps me connaître, et elle ajouta, *car il y a deux choses que j'aime passionnément, vos élèves et vos ouvrages*. Il était assurément impossible d'exprimer avec plus de charme, d'esprit et de grâces, dans une seule phrase, des sentimens d'épouse, et de sœur, et de montrer plus de bonté pour moi.

Peu de jours après l'arrivée du roi, je repris le plan et tous les extraits de l'histoire de Henri IV, et je me mis à écrire, sans me distraire un moment de cette occupation. Je donnai à mesure cet

ouvrage à Maradan, qui l'imprima avec beaucoup de soin et de rapidité; mais il ne fut achevé que précisément au départ du roi pour Gand; j'eus le temps, avant cette époque, de lui en offrir un exemplaire que je suis parfaitement sûre qu'il a reçu. Je fis en grande partie cet ouvrage à Écouen, où Casimir, sa femme et moi, nous étions retirés. Je travaillai là sans relâche; et, au milieu de tous ces bouleversemens, malgré tant d'inquiétudes et d'émotions, ma santé fut toujours excellente. Je vis à Écouen madame Campan, qui y était encore: elle me prêta des mémoires qu'elle a faits à la cour, étant première femme de chambre de la reine. Ces mémoires, commencés longtemps avant la révolution, furent terminés à l'époque de l'emprisonnement de la famille royale; ils sont écrits avec beaucoup de naturel. Madame Campan y montre partout le plus grand attachement pour la malheureuse reine; elle l'y justifie complètement des indignes calomnies que l'on a répandues contre elle. Madame Campan a toujours montré des sentimens religieux et une charité qui ne s'est jamais démentie; son souvenir est en vénération à Écouen: les pauvres la bénissent; elle a toujours tout donné, elle est restée pauvre; voilà des faits qui anéantissent les li-

belles. Casimir se fit aussi chérir à Écouen par toutes les charités qu'il put faire et par les soins affectueux qu'il prodiguait aux pauvres malades; il a passé trois étés dans cette campagne. Ceux qu'il a soignés ne l'oublieront point; ils sont dans la plus obscure de toutes les classes; leurs éloges ne font point de bruit, mais ils valent cependant mille fois mieux que tous ceux que publie et répète la renommée.

L'annonce de l'arrivée de Bonaparte me jeta dans de nouvelles terreurs, et en inspira beaucoup à Paris; on s'attendait à des combats, à du sang versé, à des vengeances; il n'y eut rien de tout cela. En revenant en France, Bonaparte montra un courage qui fit perdre le souvenir de la déroute de Russie; il entrait sans aucune suite dans les villes; il se précipitait seul au milieu des multitudes de peuple assemblées pour le voir; et sa tête était à prix! Cette conduite hardie, ce succès incompréhensible, sans armée, sans soldats, et d'un autre côté l'imprévoyance des ministres, qui n'avaient pu l'empêcher de débarquer à Cannes, tout se réunit pour favoriser son audace, et d'autant plus qu'il annonça partout des sentimens pacifiques et généreux. Cependant mon *Histoire de Henri* IV était toute prête, toute bro-

chée, et n'était pas encore mise en vente; le moment était funeste pour la faire paraître; je n'avais pu l'écrire sous le règne de Napoléon, il ne l'aurait pas permis, et il s'agissait de la publier au moment de son retour. Mais comme Bonaparte proclamait la liberté de la presse, j'eus le courage de faire mettre en vente *l'Histoire de Henri-le-Grand*. Je puis assurer que je n'ai nullement eu le projet de faire des allusions dans cet ouvrage; mais il s'en trouvait de fait une infinité formées naturellement par l'histoire, et toutes offensantes pour Napoléon, et particulièrement dans le portrait de Philippe II.

On me proposa de mettre plusieurs cartons à cet ouvrage; je ne le voulus point, et je le fis paraître sur-le-champ, par conséquent sans y changer un seul mot. Je m'étais attendue à toutes les horreurs d'une réaction sanglante; tout était tranquille dans Paris; tout, dans la course pacifique et triomphale que venait de faire Napoléon, promettait des sentimens et des actions magnanimes. Dans ces premiers momens, il était difficile de se défendre d'éprouver quelque chose de l'enthousiasme universel qui éclatait dans Paris, surtout après avoir craint tous les maux que pouvait entraîner une révolution si prompte et si étonnante.

Il y a une sorte de magie dans les choses audacieuses et extraordinaires: quand elles n'outragent point l'humanité, elles subjuguent l'admiration. Les conquêtes et les victoires de l'empereur ne m'avaient point éblouie, parce qu'elles avaient coûté des torrens de sang; mais toutes les circonstances qui accompagnèrent son retour me séduisirent, et j'admirai, dans cette occasion, son caractère et son triomphe.

Je n'ai point regardé comme un usurpateur le grand guerrier, le héros que, sans secousses, sans violences, la nation plaça sur le trône, enfin qui nous retira de l'anarchie, qui rétablit la religion, qui fut sacré par le pape, reconnu par tous les souverains catholiques et même par toutes les puissances protestantes, à l'exception de l'Angleterre qui encore ne contesta que son titre, et qui l'avait reconnu, sous une autre dénomination, comme chef du gouvernement français, et dont on ratifia la souveraineté dans sa déchéance même, puisque l'on crut nécessaire de lui faire signer une abdication. Mais en admirant son retour et les sentimens qu'il montra, je ne me dissimulai point que, pour cette fois, il était véritablement un usurpateur, car il avait abdiqué et renoncé solennellement à toutes ses prétentions sur le

trône ; cette idée aurait dû me préserver de l'admiration : elle n'en eut pas le pouvoir, et c'est un tort que j'avoue.

Cependant je puis dire avec vérité que je n'en eus pas moins d'inquiétudes sur les périls que couraient le Roi et les princes, en quittant Paris. Il n'eût tenu qu'à Bonaparte de faire arrêter le Roi; les uns disaient qu'il le ferait, les autres prétendaient qu'au contraire il mettrait de l'orgueil à favoriser son voyage. Sous prétexte de recommencer ma correspondance avec lui, je lui écrivis sur-le-champ sur ce sujet, au moment de son arrivée, non d'une manière sentimentale qui n'aurait produit aucun effet, mais dans le sens qui pouvait flatter son amour-propre; je lui disais *que tout le monde pensait qu'il aurait la grandeur d'âme de protéger leur départ*, etc. Je ne me flatte pas que cette lettre seule ait décidé sa conduite, mais j'ose croire qu'elle contribua à l'affermir dans cette idée ; je lui disais dans cette même lettre *que tout le monde encore s'attendait à lui voir toute la clémence de Henri* IV. C'est la seule lettre de ma vie où j'aie employé la flatterie, mais le motif en était l'excuse. Ce qu'il y a de certain, c'est que trois jours après on vit étaler, par son ordre, dans toutes les boutiques, *le buste*

de Henri IV *en pendant du sien.* Contribuer à lui donner une telle prétention, dans un tel moment, était certainement une bonne action. Mon *histoire* de Henri IV fut, comme je l'ai dit, mise en vente la veille de son entrée à Paris. Je sus, à n'en pas douter, que cette publication déplut excessivement à Bonaparte, et cela devait être; il fit donner l'ordre aux journalistes ou d'en mal parler ou de se taire. Tous (à l'exception d'un seul) prirent ce parti, qui était le plus honnête pour moi et le plus noble pour eux.

Malgré la défaveur dont cet ouvrage était l'objet, la deuxième édition parut deux mois après. Du reste, Bonaparte ne me rendit point ma pension; je cessai totalement de lui écrire; mais il ne me fit point éprouver de persécutions. *Les cent jours* n'en furent pas moins pénibles pour moi, par le manque absolu d'argent, l'ennui des déménagemens et la perte de plusieurs sommes qui m'étaient dues. La pension de Casimir fut encore alors mon unique ressource; je fus dangereusement malade pendant six semaines. Les soins de Casimir et d'Alfred, et l'habileté de M. Carret (qui avait été chirurgien en chef du grand hôpital de Lyon, avant d'être maître des comptes), me sauvèrent la vie. Je ne puis trop

me louer aussi du soin affectueux et vraiment filial que me prodigua dans cette occasion la femme de Casimir, très-souffrante alors, car elle était au moment d'accoucher. Ma convalescence fut aussi rapide qu'aurait pu l'être celle d'une jeune personne, et j'ai toujours joui depuis d'une excellente santé, à l'exception du temps que j'ai passé dans la rue de Vaugirard. Ce qui contribua surtout à me donner cette maladie fut l'inquiétude que me causaient sans cesse la vie fatigante et pénible que menait Casimir, et les dangers de toute espèce auxquels on était continuellement exposé, à cette époque, dans la garde nationale. Il passait, tous les cinq jours, une nuit au corps-de-garde sans dormir une minute, afin de faire toutes les patrouilles nécessaires à la sûreté publique, d'aller apaiser des rixes dans les cabarets; il n'avait pas même de repos dans les jours destinés à en prendre, ne manquant jamais de se relever précipitamment, dès qu'il entendait le tambour d'appel, ce qui arrivait presque toutes les nuits; et personne plus que lui n'a rempli ces fatigans devoirs avec plus d'activité, de zèle et d'exactitude, tant qu'il y a eu du danger. Il lui arriva alors une petite aventure que je ne puis passer sous silence: il était,

lors de la seconde rentrée du Roi, de garde à la barrière Saint-Denis. Personne ne pouvait sortir de Paris: il se présenta un jeune homme à cheval, que Casimir jugea être un garde-du-corps, et qui lui demanda de le laisser passer. Casimir, qui était dans ce temps *caporal*, en donna l'ordre à la sentinelle. Le jeune homme à cheval revint sur ses pas, à trois reprises, pour obtenir encore la permission d'emmener avec lui un homme qui menait des chevaux, et un autre qui avait des armes, en lui confiant tout bas que le tout était pour Monsieur, comte d'Artois. Aussitôt Casimir alla chercher les deux hommes qui se tenaient à l'écart, et leur fit passer la barrière. Enfin le jeune homme à cheval revint sur ses pas, pour la dernière fois, pour demander à Casimir son nom; ce que celui-ci refusa, et comme le jeune homme insistait, Casimir craignant qu'on ne finît par remarquer cet entretien, se décida à le lui dire.

Ma maladie avait coûté beaucoup d'argent, pour notre situation, et nous fûmes réduits à des emprunts usuraires. Casimir, de son côté, avait été forcé à des dépenses extraordinaires; l'obligation de nourrir pendant long-temps une certaine quantité de soldats, les charités que la mi-

sère publique rendait indispensables, et enfin la cherté des vivres, devenue excessive, toutes ces choses et beaucoup d'autres mirent un grand désordre dans nos affaires.

Malgré tout ce que j'éprouvai dans ce temps, je fis le roman historique de *Jeanne de France*, femme de Louis XII; c'est le premier jusqu'ici, le seul roman où l'on ait représenté une héroïne disgraciée physiquement de la nature : on ne pouvait dissimuler que Jeanne n'était ni belle ni bien faite, et qu'elle était boiteuse.

Cependant j'ai trouvé le moyen, sans blesser l'histoire, de jeter de l'intérêt même sur sa figure, en lui supposant une grande blancheur, des mains charmantes, de beaux cheveux, une physionomie touchante. On a universellement loué dans cet ouvrage, comme une peinture neuve et originale, la léthargie de Jeanne; je crois que ce roman est du petit nombre de ceux que l'on peut mettre avec fruit entre les mains des jeunes personnes; je l'ai dédié à ma fille.

Nous fûmes encore obligés de faire de nouveaux frais pour déménager, afin de prendre un loyer moins cher; Casimir et sa femme allèrent s'établir à Écouen. Voulant depuis long-temps me retirer dans un couvent, j'allai avec Alfred

dans un appartement extérieur de la maison des Carmélites de la rue de Vaugirard. Le roi était rentré. C'est là que travaillant sans cesse, je fis paraître les *Mémoires de Dangeau*; j'ai déjà dit que l'empereur n'avait pas voulu qu'ils fussent imprimés : il les avait acceptés pour sa bibliothèque particulière, et, en les lui donnant, je lui écrivis que je n'en gardais aucune espèce de copie; ce qui était vrai. J'ai dit encore que j'avais fait les extraits, en marquant sur le manuscrit les passages que je voulais extraire, et en les faisant copier à mesure. Il m'était aisé, avec ma facilité de travail, de refaire sans peine cet ouvrage en obtenant le manuscrit; j'imaginai, et avec raison, qu'il était resté aux Tuileries. Après la seconde restauration, je suppliai M. de Talleyrand de me le faire prêter, et je ne pus l'obtenir. Je confiai mon chagrin à cet égard à M. de Tréneuil, qui, quatre jours après, m'apporta tous les volumes; c'est une preuve d'amitié que je n'oublierai jamais.

Je fis copier sur-le-champ tout ce que j'avais marqué sur ce manuscrit, mais je fus obligée de refaire toutes les notes, n'ayant pas conservé une seule des anciennes. Les journalistes ne traitèrent pas trop mal cet ouvrage. M. Briffaut, quoique

je ne le visse plus alors, en parla avec bienveillance, et il loua beaucoup le *Précis de la vie de M. le régent,* que j'ai fait et ajouté à la fin du quatrième volume; il ajouta, en parlant de ce précis historique, que l'on n'avait pas assez remarqué avec quel soin, depuis la révolution, je m'étais attachée, dans plusieurs ouvrages, à faire valoir les princes de la dynastie légitime. Cette remarque était bienveillante, et elle me toucha; mais M. Briffaut, dans ce même article, fait la critique la plus étonnante : il dit qu'on ne peut me reprocher dans cet ouvrage qu'une *Note sur les lettres de cachet, qui n'est pas digne de moi.* Si le lecteur veut bien lire cette note dans l'ouvrage, il verra qu'elle est parfaitement digne de toute personne qui n'est ni servile ni partiale. Je donnai encore, dans la rue de Vaugirard, *les Battuécas,* et les nouvelles d'*Inès,* de *Zuma* et de *Zénéide, ou la Perfection idéale;* je travaillai aussi à un petit journal hebdomadaire intitulé *Journal de la jeunesse.*

J'ai oublié de parler de deux ouvrages que j'achevai rue des Lions; l'un qui a pour titre le *Journal imaginaire, ou la Feuille des gens du monde;* et l'autre intitulé, très-mal à propos, le *Dictionnaire des étiquettes;* car j'y parle de

mille autres choses. L'édition de cet ouvrage est entièrement épuisée; on s'apprête à en faire une nouvelle édition, qui ne contiendra que les étiquettes et les usages; c'est pourquoi j'ai pris quelques traits de l'ancienne, que j'ai placés dans ces Mémoires; et je vais citer ici une petite pièce de vers qui s'y trouve, et qui eut un grand succès dans sa nouveauté.

LE PALAIS DE L'AMOUR,

ALLÉGORIE.

L'AMOUR, toujours en l'air, n'avait point de palais :
Quel besoin en a-t-il, ne se fixant jamais ?...
Le dépit, il est vrai, souvent la jalousie,
Et quelquefois la perfidie,
Le font bannir, et brusquement;
Errant alors de rive en rive,
Il se console en voltigeant;
Et, dans sa course fugitive,
Escorté des jeux et des ris,
Il trouve aisément un logis.
Il est charmant quand il arrive!...
Enfin, chassé pour quelque malin tour,
Honteux, proscrit, il lui prit fantaisie
De se livrer à la misanthropie,
D'abandonner les humains et sa cour,
De cacher sa peine secrète
Dans une profonde retraite.

Là, je veux bâtir, dit l'Amour,
Et m'ensevelir.... tout un jour!
Je l'avoue, en dépit de mon humeur légère,
Il n'est pas trop convenable qu'un dieu
En aucun temps, en aucun lieu,
N'ait pas au moins un pied-à-terre.
Si j'appelais Vulcain pour ces nobles travaux,
Il viendrait avec son bagage,
Et son enclume et ses fourneaux :
On le sait, j'aime le tapage,
Mais non celui de ses pesans marteaux;
Et le bronze et le fer sont des matériaux
Qui ne sont point à mon usage.
Vulcain est lent et lourd, voilà deux grands défauts
Qui gâteraient tout mon ouvrage.
Minerve pourrait me servir;
Mais, quand j'ai tant de fois refusé d'obéir
A sa voix pleine de rudesse,
Consentirait-elle à venir?
La déesse de la sagesse
Me fuit et me gronde sans cesse;
Rien ne saurait nous réunir.
Je conviens qu'en l'art de bâtir
Minerve est experte et savante;
D'Athènes les remparts fameux,
Et la citadelle imposante,
Attestent à jamais son pouvoir merveilleux,
Et donnent à son nom une gloire éclatante;
Mais elle veut de la solidité
Et de la régularité,
Surtout qu'on ait un plan, car elle est si pédante!...
Moi, je veux agir à mon goût;
Je me passerai d'elle; en ceci comme en tout,

Ne puis-je pas compter sur l'Amitié fidèle?
J'ai tant de partisans et tant d'adorateurs
Légers, charmans, remplis de zèle,
Doués de talens enchanteurs!
Bacchus, Momus, Apollon, Terpischore,
Le doux Zéphyr et la brillante Flore :
Ces deux derniers, par leurs goûts et leurs mœurs,
Leurs emplois et leur élégance,
Méritent bien la préférence.
Accourez, mes amis, apportez-moi des fleurs;
Il dit : et, dans l'instant, sur un léger nuage,
Formé d'odorantes vapeurs,
Flore et Zéphyr atteignent le rivage,
Qui retentit encor des accens séducteurs
Du Dieu pétulant et volage
Qui bouleverse et gagne tous les cœurs.
Allons, dit-il, mettons-nous à l'ouvrage;
Travaillons ici tour à tour.
Au sein de la mer inconstante,
Vous le savez, Vénus reçut le jour,
Et c'est sur cette île flottante
Que j'établirai mon séjour.
Flore applaudit. — Posons d'abord, dit-elle,
Les fondemens de ce palais divin,
Et qui, construit par votre main,
N'aura ni rival ni modèle.
— Des fondemens! reprit l'Amour,
Eh! ce serait bâtir dans le genre gothique!
Il n'en faut point; je ne veux rien d'antique
Dans mon palais, ainsi que dans ma cour.
Élevons tous les trois un édifice unique,
Nous aurons bientôt fait : je suis expéditif.
D'abord ici rien de lourd, de massif,

Une architecture légère,
Point de ciment et point de pierre :
De la mousse, des fleurs, de verdoyans rameaux,
Disposés avec symétrie,
Formeront le plancher, le toit, les chapitaux ;
Pour colonnes, quatre roseaux :
Voilà mon plan. — L'idée en est jolie,
Dit la déesse du printemps,
Et nos travaux seront peu fatigans.
Voulez-vous cette fleur, si modeste, si belle,
Et qui, sans faste et sans odeur,
De la pourpre de Tyr efface la couleur ?
— Quoi ! cette fleur sempiternelle !
S'écrie en riant Cupidon ;
L'insipide et froide immortelle !
Gardez, gardez ce joli don,
Que votre main galamment me destine,
Cette fleur à prétention
Aux jardins de Paphos n'a jamais pris racine :
Laissons aussi le lis à la candeur,
Je ne veux pas chez moi de symbole imposteur ;
Je trompe assez en d'autres choses ;
Donnez-moi du myrte et des roses !
En un clin d'œil nous allons le finir,
Ce monument de nouvelle structure ;
Je n'y mettrai ni porte ni serrure,
Il faut pouvoir surtout librement en sortir :
En tout temps mon plus grand plaisir
Est de chercher quelque aventure,
De prendre mon essor, d'aller et de venir.
Ici, semons la violette ;
Sur les ronces artistement
Jetons le jasmin odorant :

Je ne sais bien cacher que l'épine indiscrète.
N'oublions pas la girouette;
Car il faut avouer que pour mon bâtiment,
C'est une pièce nécessaire.
Tenez, cette feuille légère,
Mise au sommet adroitement,
Fera justement notre affaire.
Le voilà donc construit ce palais ravissant!
Reposons-nous; et vous, aimable Flore,
Versez-y vos parfums; que Phébus le colore!
Qu'il rende plus brillant l'éclat de chaque fleur.
Que l'amoureux Zéphyr et les pleurs de l'Aurore
Y conservent toujours une douce fraîcheur!
A ces mots, Cupidon vole sur le rivage
Pour contempler de là son élégant ouvrage.
Tout à coup le ciel s'obscurcit,
Le vent siffle, l'onde mugit;
En un instant l'île flottante,
Se balançant sur la mer menaçante,
S'égare, succombe, périt.
L'Amour vit son palais, son chef-d'œuvre détruit
Par les flots, les vents et l'orage;
Et vous croyez qu'il s'affligea?
Tout au contraire il rit, il le recommença
Pour le livrer encor au danger d'un naufrage.

Le *Journal imaginaire* était une critique très-neuve de la littérature de cette époque; j'y supposais que ce journal était publié par semaines, et qu'au bout de l'année on en avait réuni les feuilles pour en former un volume. Tout en

effet était *imaginaire* dans ce prétendu journal; les critiques tombaient sur des ouvrages qui n'existaient point, les éloges et les disputes n'avaient pas plus de fondement. Les extraits de pièces dramatiques, de poèmes, de romans et d'histoire qu'on y donnait, n'étaient que des fictions ou des plans d'ouvrages, parmi lesquels les jeunes auteurs pouvaient trouver quelques idées neuves. Les citations ridicules, inventées comme le reste, n'étaient tirées d'aucun ouvrage. Enfin, tout dans ce volume était entièrement d'imagination : je pensais que cette supposition d'un journal publié précédemment, fournissait un cadre piquant et neuf, et donnait les moyens les plus naturels d'offrir une grande variété de tours et de peintures.

Voici la manière dont je rendais compte d'un prétendu roman.

URSULE ET JULIEN.[1]

« L'auteur annonce, dans une préface, qu'il n'y a point de grands événemens dans son roman, que tout y est *simple*, et que ceux qui veulent

[1] Deux volumes in-12.

dans ce genre d'ouvrages, du mouvement, des surprises et des émotions vives, ne doivent point le lire. Nous avouons que nous sommes du goût de ces gens-là, et qu'un ouvrage d'imagination sans *imagination*, ne nous intéresse guère. Nous pouvons cependant aimer beaucoup un roman dénué d'événemens, mais quand il est fondé sur une idé neuve, originale, bien développée. Celui-ci ne remplit aucune de ces conditions. Sous prétexte de nous offrir des *tableaux de famille*, on nous admet dans l'intérieur d'un ménage *rempli de tracasseries*, où tout se passe en conversations et en petites querelles, ce qui remplit deux volumes. Enfin Ursule, qui est une femme *angélique*, mariée à un jaloux bourru, prend une violente passion pour Julien, jeune homme impétueux et rempli de qualités héroïques. Pendant long-temps, Ursule croit n'avoir pour Julien qu'une tendre amitié, et Julien, de son côté, croit en adorant Ursule, *n'aimer* que la vertu. Cette erreur et cet enthousiasme pour la vertu conduisent si loin ces deux amans, qu'Ursule, ouvrant tout à coup les yeux, devient folle; et dans sa folie, elle ne dit que des mots *ingénieux et pathétiques*, qui font frémir et qui attendrissent, sinon les lecteurs, du moins tous les person-

nages du roman, jusqu'au mari bourru, qui s'extasie sur sa vertu, son amour et ses remords. Julien devient furieux; tout le monde le trouve sublime. Il veut se poignarder, on l'en empêche, mais il s'empoisonne. Ursule, pour lui faire ses derniers adieux et un sermon, recouvre subitement toute sa raison, et après avoir déclamé le discours le plus sentencieux sur le devoir des femmes et des jeunes gens, elle meurt de douleur, *en pressant sur son cœur la main défaillante du malheureux Julien*, et en disant ces dernières paroles : « En faisant l'aveu de ma faiblesse et le » sacrifice de ma vie, j'ai satisfait à la vertu; » maintenant, affranchie par la mort de tous les » liens d'une existence abhorrée, je suis libre » enfin ! Sur le bord de la tombe entr'ouverte, » on a le droit de disposer de soi-même : la vie » n'est plus qu'un nuage prêt à s'évanouir dans » les champs de l'éternité, et qu'une ombre » vaine qui ne peut se réfléchir sur la pierre » des sépulcres. La flamme dévorante du flam- » beau de l'amour se purifie en se mêlant au » feu livide et sombre des torches funéraires. O » Julien, un seul instant ranime-toi; tu peux » encore, en quelques minutes, effacer toute » l'horreur d'une vie déplorable! Pourquoi cet

» être fugitif, le bonheur, ne se trouverait-il
» pas pour nous dans ce moment solennel? Nos
» deux cœurs palpitent encore, ta main glacée
» presse la mienne, tes yeux sont fixés sur les
» miens, un voile éternel, tiré sur l'univers,
» nous en sépare à jamais!.... Oh! qu'elle est
» imposante et belle la solitude du tombeau!...
» J'y suis avec toi!... Ah! que nos derniers sou-
» pirs se confondent, nul pouvoir humain ne
» peut les contraindre; ils sont les derniers ser-
» mens d'une invincible passion sanctifiés par la
» mort! Le cercueil est devenu l'autel sublime
» qui les reçoit; l'ange de la mort y préside, une
» lampe funèbre est le flambeau sacré qui doit
» éclairer notre immortelle union. Ainsi, l'ago-
» nie qui précède la mort ne sera pour nous que
» la dernière extase de l'amour, et nos âmes
» réunies s'élanceront ensemble dans le sein de
» l'Être-Suprême!... »

« Malgré l'extravagance et le mauvais goût de cette longue tirade, nous avouons que nous en avons lu, dans plusieurs romans, de beaucoup plus ridicules encore. Mais nous n'en exhortons pas moins l'auteur à renoncer à ce genre d'écrire, et surtout au projet de rendre sublimes des folles et des énergumènes adultères. Il y a peut-être de

« esprit dans toutes ces phrases; mais il n'y a certainement ni talent, ni morale, ni sensibilité, ni vérité. Nous avons trouvé dans cet ouvrage plusieurs fautes de langage, entre autres, celle-ci : *telle que soit sa conduite*, il fallait quelle que soit sa conduite. *Ses procédés vis-à-vis de moi. Vis-à-vis* ne se dit qu'au propre, et ne se dit jamais au figuré. J'ai *rempli* mon but, on ne remplit point un but, on l'atteint. Ces fautes ne sont rien, mais le manque total de naturel, l'affectation du style, la fausseté des sentimens, et surtout la dépravation des principes, sont dans un écrivain des torts inexcusables. »

Il y avait aussi dans ce journal des énigmes, des charades et des logogriphes, et plusieurs pièces de vers. Voici une des énigmes qui eut le plus de succès.

ÉNIGME.

Avec le dieu toujours enfant,
J'ai plusieurs traits de ressemblance;
Doux et léger, flatteur et pénétrant,
Je dois mon charme et ma naissance
A l'objet le plus attrayant.
Comme l'Amour, je n'ai rien de solide :
Fugitif, invisible et quelquefois perfide,
Comme lui je produis souvent
Un dangereux enivrement :

Mon existence est passagère;
Rien ne peut me fixer, ma vie est un mystère;
Enfin, pour ressembler en tous points à l'Amour,
Quand je m'évanouis, hélas! c'est sans retour.

(Le mot de l'énigme est *le parfum d'une rose*.)

Au milieu de tous ces travaux, je trouvais encore le temps de donner à Alfred mes dernières leçons de harpe. N'ayant pas tout-à-fait dix-sept ans, il avait depuis dix-huit mois une ardeur belliqueuse, une envie d'entrer au service militaire, maladie contagieuse de tous les jeunes gens de cette époque, et qui nuisit beaucoup à la fin de son éducation; mais, avec son bon naturel et ses dispositions, c'était une chose facile à réparer. Il avait déjà un beau talent sur la harpe, une adresse si extraordinaire, qu'on pouvait la regarder comme un talent; il avait non-seulement développé, mais perfectionné son génie pour la mécanique; il se fit un tour à tourner des chaises; il se fit un réveille-matin; il se mit en état de démonter, de remonter et de raccommoder une harpe comme le meilleur luthier. Nous faisions de temps en temps des lectures tout haut; cependant je ne pouvais pas l'engager à cultiver son esprit autant que je l'aurais désiré. Il ne lisait avec

un grand plaisir que mes ouvrages; mais j'étais étonnée du compte qu'il m'en rendait, et de la manière fine et spirituelle dont il les jugeait. Voici un trait singulier de lui, qui peut en même temps donner l'idée de son esprit, de son intelligence et de son caractère. Un jour qu'il était dans ma chambre pendant que j'écrivais, il resta plus de trois quarts d'heure au coin du feu sans rien faire, chose très-extraordinaire pour lui. Étonnée de son inaction, je lui demandai à quoi il pensait; il me répondit, du ton le plus simple, qu'il faisait des vers *sur le coin du feu et le plaisir de tisonner*. Je me mis à rire, car il ne m'avait jamais parlé de poésies. Je le priai de me dire cette pièce de vers, imaginant qu'elle serait très-ridicule : il me débita seize ou dix-huit vers; et, à mon extrême surprise, ces vers étaient fort jolis et fort bien tournés; ils ne contenaient pas une seule faute de mesure, on n'y pouvait reprendre que deux ou trois hiatus. Je le priai de les écrire, ce qu'il ne put faire tout de suite, et ensuite les vers furent oubliés. J'en fus très-fâchée, et je le suis qu'il n'ait pas cultivé ce talent pour lequel il a certainement de très-grandes dispositions. Pendant plus d'un an que je suis restée dans la rue de Vaugirard, j'ai toujours été souffrante de maux

de nerfs très-douloureux, qui m'ôtaient absolument le sommeil. J'allai pendant ce temps à Maupertuis, chez Anatole de Montesquiou; j'y passai douze jours qui s'écoulèrent bien agréablement. Il n'y eut à ce petit voyage qu'Anatole, Paméla que j'y menai, Alfred et moi. L'amabilité, la douceur de caractère, les grâces de l'esprit d'Anatole, me charmèrent pendant tout ce petit voyage. Paméla s'était retirée à l'Abbaye-aux-Bois, parti décent et convenable que j'avais non-seulement approuvé, mais conseillé. J'étais sa voisine; elle venait me voir souvent dans la rue de Vaugirard: sa santé était dérangée. J'imaginai que l'air de la campagne lui ferait du bien, et je la menai chez M. de Montesquiou, qu'elle ne connaissait pas, mais qui la reçut avec sa grâce accoutumée.

En revenant de Maupertuis, je pensai me tuer; le soir de mon arrivée dans la rue de Vaugirard, ma malle était restée dans ma chambre, parce que je voulais la déballer moi-même au déclin du jour. Alfred se mit à jouer de la harpe, et, me plaisant à le faire jouer dans une totale obscurité, je ne demandai point de lumière, la nuit vint tout-à-fait, il jouait toujours. Je voulus aller à tâtons prendre quelque chose au fond de ma chambre; je rencontrai la malle; je fis par-dessus

une horrible culbute; je tombai de l'autre côté sur le visage, et sur le carreau recouvert d'un mince tapis. Dans cette chute, je m'écorchai la jambe droite depuis le genou jusqu'au pied, je me cassai deux dents et je me fis trois blessures au visage, sur le front, le nez et la joue droite; j'eus, au même moment, pour la première fois de ma vie, un grand saignement de nez. Alfred éperdu se précipite sur moi, me met dans un fauteuil, me dit d'attendre un moment, et sort avec précipitation; il revint un instant après, tenant d'une main une lumière, et de l'autre un gobelet, dans laquel il avait exprimé le jus d'un citron, qu'il me fit avaler. J'éprouvai un sentiment inexprimable en voyant sa pâleur extrême et l'effroi peint sur tous ses traits; sa figure était d'autant plus frappante, qu'il a naturellement de brillantes couleurs. Aussitôt que j'eus bu, il me laissa avec les autres personnes qui étaient avec moi; il sortit sur-le-champ de la maison pour aller me chercher un médecin. Une heure après il m'en amena un très-bon; c'était M. Moreau [1], qui me trouva

[1] M. Moreau, sous-bibliothécaire et professeur à l'École de Médecine de Paris, a publié, en 1804, les *OEuvres complètes de Vicq-d'Azir*, et, en 1806, une nouvelle édition de l'ouvrage de Lavater, sur *l'Art de connaître les hommes par la phy-*

le pouls fort bon, mais qui fut effrayé des blessures de mon visage; il m'ordonna de me faire mettre des sangsues. Je croyais bien que je serais défigurée, mais je ne l'ai point été. Cet accident a tout-à-fait changé ma physionomie; j'avais le nez légèrement retroussé, et, comme tous les nez de ce genre, il avait une petite bosse, et le bout du nez avait ces petites facettes que les peintres appelent des *méplats*. Je puis dire, à présent, que ce nez était fort délicat, fort joli; il a été très-célébré en vers et en prose, et je l'avais parfaitement conservé dans toute sa délicatesse. Il n'est, depuis cet accident, ni grossi ni le moins du monde de travers, mais la petite bosse est enfoncée, et les *méplats* ont disparu. Je fus, pendant quinze jours, si défigurée, que je ne me regardai point une seule fois dans un miroir, car je savais à quel point mon visage était effrayant, par l'impression que je remarquais sur la physionomie de toutes les personnes qui me

sionomie. Il est auteur de plusieurs traités de médecine. Les plus célèbres sont : *l'Histoire naturelle de la femme, suivie d'une Hygiène appliquée à son régime politique et moral aux différentes époques de la vie* : un *Essai sur la Gangrène humide des hôpitaux*, et un *Traité historique et pratique de la Vaccine*.

(*Note de l'éditeur.*)

voyaient. Après avoir étuvé mes blessures avec une petite composition que me donna M. Moreau, je n'y mis aucun appareil; je me contentai de les bassiner pendant huit jours continuellement avec de l'eau fraîche; elles ont parfaitement guéri, et je n'ai pas gardé une seule cicatrice.

Casimir était à Écouen; mais, instruit sur-le-champ par un exprès que lui envoya Alfred, il accourut aussitôt, et j'éprouvai encore une sensation impossible à décrire lorsqu'il entra dans ma chambre, et que je rencontrai son regard, dont je n'oublierai jamais l'expression; il resta plusieurs jours à Paris, et, entièrement rassuré sur moi, il me fit promettre d'aller le rejoindre incessamment à Écouen. Dans cette solitude de la rue de Vaugirard, j'eus l'honneur de recevoir souvent chez moi madame la duchesse de Bourbon: cette princesse, fort aimable par ses manières et son esprit, et surtout bien attachante, par sa charité sans bornes pour les pauvres; elle venait passer de soirées entières avec moi; c'était à la seconde restauration; on sait qu'à cette époque en 1815, la misère publique fut déplorable; une disette affreuse s'y joignit: la cherté du pain fut extrême, et ce pain était aussi mauvais au goût que malsain: les pauvres erraient par troupes dans

les rues, on ne pouvait sortir sans en être assailli: c'était un spectacle déchirant! Je donnais ce que je pouvais à ceux de ma paroisse, mais ces secours étaient bien insuffisans : j'imaginai de prendre à leur profit, deux écolières, auxquelles j'offrais d'enseigner en quatre mois à écrire des lettres avec pureté et élégance; j'ai inventé à cet égard une méthode sûre, simple et facile; comme il n'y a point de maîtres en ce genre, qui puissent inspirer de la confiance, j'étais bien sûre de trouver plus d'écolières que je n'en voulais, mais il fallait que quelqu'un se chargât de me les chercher. Parlant sans cesse avec madame la duchesse de Bourbon de la misère publique, je lui communiquai mon idée, qu'elle approuva fort, et sur-le-champ elle me proposa de donner ces leçons à deux jeunes personnes qu'elle avait vues naître, et dont elle avait élevé et marié la mère (madame Gros). La princesse souscrivit aux conditions que j'imposais, qui étaient de donner cinq louis par mois, pour chaque écolière, pour deux leçons par semaine, chaque leçon d'une heure, et le premier mois payé d'avance; il fut convenu que les jeunes personnes porteraient toujours elles-mêmes l'argent à M. Bourgeois, prieur des Carmes, qui se chargea d'en faire la distribu-

tion. Ces jeunes personnes me charmèrent par les grâces de leur figure, leur esprit, et leur aimable caractère; elles étaient aussi reconnaissantes de ces leçons que si je ne les eusse données qu'après les avoir connues, et uniquement par amitié pour elles; je fis connaissance avec madame Gros, dont le mérite et le caractère m'inspirèrent la plus sincère amitié; je n'ai point connu de femme dont la conversation fût plus agréable et plus attachante. Madame Gros a donné à madame la duchesse de Bourbon, durant ses malheurs, les preuves de l'attachement le plus désintéressé et le plus héroïque. Monsieur et madame Gros ont un fils unique digne, par ses vertus, d'appartenir à une famille aussi intéressante.

Je fis connaissance, dans ce même temps, avec deux personnes auxquelles je me suis fort attachée : madame la maréchale Moreau, et madame Récamier; je savais de l'une et de l'autre, depuis long-temps, les plus touchans traits de bonté; j'en vais conter un de madame Moreau, qui mériterait d'être plus connu. Dans le temps où j'étais encore à l'Arsenal, une dame du nom de la famille de Saint-Aulaire, mais qui n'est point celle dont M. le duc de Cazes a épousé la fille, m'écrivit pour me demander à me voir, et à m'amener

ses deux nièces. Sa lettre était fort aimable; j'y répondis comme je le devais, et cette dame vint avec ses deux nièces, dont elle me conta la tragique histoire que voici :

Ces jeunes personnes étaient nées à Saint-Domingue; dans le temps de la révolution et des massacres faits par les nègres, étant alors âgées de onze et douze ans, on les conduisit avec leur mère, dans une charette, sur une grande place publique; et là, pour *l'instruction de leur jeunesse*, on coupa la tête de leur mère et cette tête tomba sur les genoux de l'aînée : elles s'évanouirent! Une négresse compatissante les porta chez la négresse *impératrice*, qui non-seulement n'avait aucune part aux cruautés, mais qui les détestait; les biens des deux jeunes infortunées étaient confisqués; orphelines l'une et l'autre, elles ne possédaient plus rien sur la terre; l'*impératrice*, s'intéressa vivement à leur sort, les caressa, les traita à merveille, les garda près d'un an chez elle; ensuite, sachant qu'elles avaient une famille considérable en Europe, elle imagina de les envoyer aux États-Unis, dans l'Amérique septentrionale, pensant qu'il leur serait facile de passer de là en France. Elle leur fit faire à chacune un très-beau trousseau, y joignit de belles perles fines; tous ces pré-

sens pouvaient monter à peu près à la valeur de quinze ou dix-huit mille francs; cette bonne et bienfaisante souveraine barbare les fit embarquer, sous la garde d'un nègre et d'une négresse mariés ensemble, et qui avaient toute sa confiance; leur navigation fut heureuse : ils arrivèrent à Philadelphie, et là tout changea! Les gardiens des pauvres orphelines s'emparèrent des perles et des trousseaux, elles furent revêtues de haillons et réduites à l'état de servantes; n'ayant nul appui au monde, elles se résignèrent à leur sort. Elles supportèrent toutes les indignités possibles, les coups, les travaux forcés, et la mauvaise nourriture; elles souffrirent ainsi pendant plus de dix-huit mois; elles allaient une fois la semaine au marché pour y acheter des légumes et du poisson pour leurs oppresseurs. Elles firent connaissance avec une fruitière, qui, touchée de leur affreuse situation, leur promit d'intéresser en leur faveur une dame qui ne se plaisait qu'à faire du bien et à secourir les infortunés: cette dame était madame Moreau. En effet madame Moreau devint leur libératrice; elles les arracha des mains tyranniques qui les opprimaient, et ce ne fut pas sans peine; car il fallut essuyer et soutenir beaucoup de procédures judiciaires; madame Moreau

ne se rebuta point, et elle parvint à délivrer ces innocentes victimes; elle les retira chez elle, et elle écrivit en France à madame de Saint-Aulaire, leur tante, pour s'instruire de ses intentions à leur égard. Madame de Saint-Aulaire demanda qu'on les lui envoyât le plus tôt possible : ce qui fut fait. Il n'y avait pas long-temps qu'elles étaient arrivées lorsqu'on me les amena; elles avaient à peu près, à cette époque, quatorze ou quinze ans. Après m'avoir fait ce récit parfaitement vrai, et dans tous ces détails, madame de Saint-Aulaire me dit qu'elle ne me les avait amenées que pour me demander en grâce de faire imprimer sur cette histoire une nouvelle, avec les noms de ses nièces, parce que cela ne pourrait manquer de les faire marier avantageusement; je représentai à madame de Saint-Aulaire, le plus poliment qu'il me fut possible, que l'on ne marie point des jeunes personnes en faisant imprimer leur vie, quelque intéressante qu'elle puisse être surtout sous la forme d'un roman. Madame de Saint-Aulaire insista; de mon côté je persistai dans mon opinion; elle me quitta, et je ne l'ai pas revue depuis[1].

[1] Cependant cette idée bizarre réussit : madame de Saint-Aulaire n'y renonça point; à mon refus, elle fit écrire par un

Madame Moreau, à son retour en France, a reçu les remercîmes de madame de Saint-Aulaire. On pense bien que ce fut avec un grand plaisir que je cédai aux désirs de madame Moreau de venir me voir; je savais de madame Récamier des traits moins extraordinaires, mais tout aussi touchans; on a bientôt fait connaissance avec des personnes d'un tel caractère; je pris pour l'une et l'autre un tendre attachement, qui s'augmenta successivement par leur amitié et par beaucoup de services importans que l'une et l'autre m'ont rendus. Dans ce même temps, elles me donnèrent toutes les deux de nouvelles preuves de leur bonté : je connaissais une jeune personne de quinze ans, dont le père était dans une grande détresse; il s'adressa à moi pour placer sa fille qu'il avait élevée, et qui était véritablement un prodige pour son âge; elle savait parfaitement le latin et l'italien, et par

autre et imprimer cette histoire, qui ne fit aucun bruit dans le monde, parce qu'on n'en a fait qu'un petit récit historique très-simple, mais qui tomba entre les mains d'un jeune homme riche et bien né qui, d'après cette lecture, eut envie de voir les héroïnes de cette nouvelle; il devint amoureux de l'aînée, et il l'épousa. Madame Moreau contribua beaucoup à ce mariage, par ses soins et sa protection. Je n'ai appris ce détail qu'en rencontrant la jeune mariée chez madame Moreau.

(*Note de l'auteur.*)

conséquent l'orthographe française; elle avait une connaissance assez approfondie de l'histoire, de la géographie; elle faisait très-joliment des vers; elle était musicienne, elle jouait du piano, et savait dessiner; sa douceur, sa modestie, son air enfantin, son aimable figure et surtout son innocence et sa piété, me touchèrent sensiblement; j'intéressai en sa faveur madame Récamier, qui fournit aux premiers besoins de sa famille; et comme elle n'écrivait pas bien en prose, je lui donnai des leçons, trois fois la semaine, pendant trois mois : elle en profita parfaitement; lorsqu'elle n'eut plus besoin de mes leçons, nous ne songeâmes plus qu'à lui procurer une place. Madame Récamier paya d'abord sa pension dans un couvent; ensuite madame Moreau obtint pour elle une place très-avantageuse à l'école de Saint-Denis, quoiqu'elle fût loin encore de l'âge exigé pour la remplir; elle n'avait pas tout-à-fait seize ans. Madame Moreau lui fit faire un trousseau et se chargea de tous les frais nécessaires pour entrer dans cette respectable maison.

J'avais pour voisine, aux Carmélites, une dame très-célèbre par ses liaisons avec feu M. de Voltaire, c'était madame la marquise de Vilette, que M. de Voltaire avait mariée, et qu'il avait juste-

ment surnommée *Belle et Bonne*; à ma très-grande surprise, elle m'écrivit le billet du monde le plus obligeant pour demander à venir me voir; je pensai que notre conversation serait fort embarrassante, et sous prétexte de mon âge et de ma santé, je me refusai positivement au désir qu'elle voulait bien m'exprimer; elle ne se rebuta point: elle me récrivit encore plusieurs billets; je répondis la même chose; enfin, persistant toujours, elle m'envoya une invitation de dîner que je refusai, et notre commerce finit là. Mes occupations et ma santé étaient réellement cause en grande partie de ma sauvagerie. Je savais que madame de Vilette édifiait le quartier par sa charité, et que, quoique élève de Voltaire, elle remplissait parfaitement tous ses devoirs de religion, et qu'elle était très-pieuse; je savais en même temps qu'elle conservait toute la reconnaissance qu'elle devait à la mémoire de Voltaire, mais j'avoue que les témoignages ne m'en plaisaient pas: sa maison était remplie de bustes, de portraits de Voltaire, et d'*autels*, chargés d'inscriptions à sa gloire; aussi disais-je, en badinant, qu'elle ne voulait m'attirer chez elle que pour *m'immoler* sur l'autel de Voltaire; mais, au vrai, j'aurais fait une singulière figure dans ces appartemens-là.

Je dois réfuter ici les récits étonnans que lady Morgan[1], dans son singulier Voyage en France, a faits sur moi; ils ne sont point du tout injurieux, mais ils sont presque toujours inexacts. 1° Lady Morgan prétend que je lui ai écrit une lettre charmante pour l'engager à venir me voir; on sait que je n'ai jamais été *prévenante* dans ce genre, et je n'aurais pu l'être pour elle, car j'ignorais entièrement qu'elle fût à Paris; ce fut elle au contraire qui m'écrivit pour me demander, d'une manière aimable et pressante, de la recevoir dans ma retraite; je refussai : elle me récrivit un second billet pour renouveler la même demande, et j'y cédai; j'avais par hasard gardé ses billets que j'ai montrés à huit ou dix personnes, quand son ouvrage a paru. 2° Je ne lui ai pas dit un seul mot de mes élèves, dans les quatre ou cinq fois qu'elle est venue me voir; nous

[1] *La Jeune Irlandaise, Idador, l'Athénienne, le Missionnaire, O'Donnel, la France en* 1817, un *Voyage en Italie*, sont les ouvrages par lesquels miss Owen, fille d'un comédien du théâtre de Dublin, devenue lady Morgan, s'est fait connaître. Beaucoup de verve et peu de goût; beaucoup d'imagination et et peu d'esprit d'observation; un mélange de saillies et d'abandon; une pétulance qui va jusqu'à l'étourderie, sont les traits du talent plus bizarre qu'original de lady Morgan.

(*Note de l'éditeur.*)

n'avons uniquement parlé que de l'Angleterre, de l'Irlande, et de la littérature anglaise; et même elle me loua beaucoup sur la connaissance qu'elle me trouva à cet égard. 3° Toutes les personnes qui m'ont vue dans cet appartement n'ont pu s'empêcher de rire de la description qu'elle en fait, ainsi que de *l'élégance de ma couche;* cette élégante couche, dont l'éloge devait être imprimé pour le transmettre à la postérité, était un lit composé d'une paillasse et d'un matelas de crin, et dont le bois plaqué en acajou commun, n'avait ni dorures, ni ornemens d'aucun genre; enfin ce lit si *remarquable,* comme tous ceux que j'ai eus, depuis mon enfance, n'avait point de rideaux, ni aucune espèce de draperie, et il était recouvert d'une antique courte-pointe de soie bleue tout unie.

Lady Morgan n'est pas belle, mais il y a quelque chose d'agréable et d'animé dans sa personne; elle a beaucoup d'esprit, elle paraît avoir de la bonté; il est dommage que, pour se faire des partisans, elle ait la manie de se mêler de politique. Elle dit avec grâce que son extrême vivacité et sa démarche un peu sautillante parurent fort étranges dans les cercles de Paris, parce qu'elles contrastaient avec les manières françaises. Elle ajoute

que, de son côté, le calme extérieur des Français la surprit beaucoup : elle connut bientôt que le bon goût même prescrit cette espèce de maintien. En effet, la gesticulation, le ton bruyant, n'ont jamais été à la mode en France. Va-t-on à la promenade, c'est pour s'y asseoir, etc. Cette observation, dans les Mémoires de lady Morgan, est faite et détaillée avec beaucoup d'esprit et de vérité. Je suis charmée d'avoir fait connaissance avec une personne justement célèbre, à beaucoup d'égards. J'avoue d'ailleurs qu'elle me séduisit par une sorte de cordialité qui donne un prix infini à ses éloges. Un jour, en venant chez moi, elle me dit qu'elle avait dans sa voiture une personne intéressante qui désirait me voir : c'était madame Peterson, la première femme du prince Jérôme Bonaparte; lady Morgan me conjurant de la recevoir, j'y consentis : je vis une très-belle personne, douce, mélancolique et silencieuse, qui aurait mérité un meilleur sort.

Madame Récamier fut très-assidue dans les visites qu'elle me rendit dans ce temps : chaque jour m'attachait à elle davantage; elle est charmante à voir, et plus charmante encore à connaître. Malgré toutes les contrariétés et toutes les peines dont sa vie a été semée, il y a tant de dou-

ceur dans son caractère, tant de calme dans son âme et dans sa conscience, qu'elle a conservé presque toute la fraîcheur et tout le charme de figure de sa première jeunesse. La dissipation dans laquelle elle a vécu lui a ôté toute capacité d'application pour les occupations sérieuses, ce qui est d'autant plus fâcheux pour elle, qu'elle est née avec beaucoup d'esprit naturel. Blasée sur tous les vains amusemens, ennuyée de la frivolité, elle ne s'y livre plus que par l'habitude de la paresse, mais elle prouve que c'est l'état le plus fâcheux où l'on puisse être avec de l'esprit et de la raison; cependant son indolence ne l'empêche pas de donner de tendres soins à l'éducation de deux jeunes personnes qu'elle élève. Je trouvai un grand plaisir à la seconder un peu à cet égard; nous convînmes que je donnerais des sujets de lettres à ces jeunes personnes; que chacune m'écrirait deux fois la semaine, et que je leur renverrais leurs lettres corrigées : ce qui a eu lieu six mois. Toutes les deux avaient de l'esprit et d'excellens sentimens ; elles ont parfaitement profité de mes leçons.

Je passai dans ce couvent toute l'année que de certains libéraux ont nommée *le temps de la terreur*, quoiqu'il n'y ait eu que la punition d'un

très-petit nombre d'hommes qui avaient trahi leurs sermens; il y eut aussi quelques espionnages et quelques interrogatoires ridicules, par la faute de ceux qui, ayant la confiance de la cour, s'acquittèrent fort gauchement de ces espèces de commissions clandestines, qui, au reste, ne furent pas des persécutions, mais qui produisirent des espèces de tracasseries qui firent tort au respect dû au gouvernement; je vais citer un trait fort bizarre. On vint me dire, un matin, que quelqu'un demandait à me parler de la part de M. le prevôt de la Seine; fort étonnée qu'il eût quelque chose à me dire, je le fis entrer sur-le-champ; il me donna un billet, moitié imprimé et moitié écrit à la main, qui contenait la sommation de me rendre sans délai chez M. le prévôt : mon respect pour tout ce qui est imprimé au nom du gouvernement ne me permit aucune réflexion; le porteur de ce billet ajouta qu'il était venu en voiture, afin de m'emmener tout de suite; je passai une robe à la hâte, et je suivis cet inconnu, n'éprouvant encore que de la surprise et de la curiosité; je fus cependant un peu choquée de voir que cette voiture etait un fiacre, j'y montai; l'inconnu donna l'ordre d'aller à l'hôtel de M. le prévôt, et nous partîmes. Comme l'état de mes

affaires ne me permettait plus, depuis plusieurs mois, d'avoir un domestique, que je n'avais qu'une cuisinière, et qu'Alfred était sorti, je me trouvai toute seule, livrée à cet inconnu, dont j'examinai enfin la physionomie, qui, dans ce moment, me parut épouvantable; alors je fis des réflexions, et je me repentis vivement de m'être ainsi laissée conduire sur la foi d'un petit chiffon de papier; nous arrivâmes chez M. le prévôt, et l'aspect de la maison me rassura un peu, parce que cette maison était grande, et la porte soutenue par des colonnes; mais, en entrant, je vis que toute la cour était remplie de boutiques, ce qui me fit connaître que M. le prévôt n'occupait dans la maison qu'un simple appartement, et que par conséquent il ne pouvait être une espèce de ministre, comme je l'avais imaginé d'abord; nous descendons de voiture, nous montons un perron, nous nous arrêtons au rez-de-chaussée devant une petite porte; mon inconnu sonne brusquement: la porte s'entr'ouvre, une vilaine petite servante bien bossue paraît; j'entre machinalement (car ce fut avec beaucoup de répugnance), la porte se referme sur moi, et je me trouve dans une anti-chambre tête à tête avec la petite bossue, qui me conduisit dans un grand vilain salon très-mal meu-

blé, où elle me laissa toute seule. Comme mon imagination fait beaucoup de chemin en peu de temps, je me persuadai que j'étais dans un coupe-gorge; j'eus le temps de m'occuper de cette agréable idée, car j'attendis là plus d'un quart d'heure; enfin M. le prévôt me fit entrer dans son cabinet, où je vis que j'allais subir un interrogatoire; une espèce de secrétaire était assis devant un bureau: M. le prévôt m'annonça que cet homme allait écrire tout ce que je dirais, et il commença à me faire les questions les plus étranges. Il me pria d'abord de me rappeler toutes les tapisseries que j'avais vues jadis au Palais-Royal, et entre autres celle qui représentait un roi de France avec un *bonnet rouge*.. Cette question me parut si bête, que je fus un moment sans répondre; M. le prevôt, prenant mon silence pour l'embarras d'une personne coupable, me répéta, d'un ton solennel, *qu'il fallait dire toute la vérité;* alors l'envie de rire me gagna: il ne me fut plus possible de répondre que par des moqueries. Par exemple, je lui annonçai que j'allais lui conter l'histoire de *Daphnis et de Chloé*, et je l'assurai que je l'arrangerais de manière à former une fort jolie nouvelle, que son secrétaire écrirait avec plaisir, et qu'il pourrait même faire imprimer. M. le prevôt, fort

scandalisé, me répéta plusieurs fois, d'un air sévère, qu'il ne s'agissait pas de *divaguer;* je lui répondis que je ne divaguais point, parce que l'histoire dont je lui parlais formait une tapisserie que j'avais vue autrefois au Palais-Royal, mais qu'elle avait été faite sur les dessins de M. le régent, et que je n'avais jamais vu d'autres tapisseries au Palais-Royal. M. le prevôt me questionna beaucoup sur une garde-chasse de *Romainville*, appartenant à M. de Valence, et qui, me dit-il, avait tenu des propos fort séditieux. Je me moquai encore davantage de cette question; et M. le prevôt, fort mécontent de moi, me congédia. En me retirant, je l'exhortai à ne pas faire comparaître aussi légèrement à son tribunal des femmes de mon âge et de mon caractère. Les choses de ce genre ont été fort multipliées dans cette année. Ceci n'est pas de la terreur, mais c'est du ridicule.

Je restai quatorze ou quinze mois aux Carmélites; pendant mon séjour dans cette maison, j'allai faire une visite au parloir à la vertueuse supérieure de ce couvent, madame de Soyecourt; je l'avais vue jadis à Belle-chasse, où elle fut pensionnaire pendant quelque temps, avec l'intention de s'y faire religieuse: elle avait alors une

figure agréable, de la fortune, et vingt-trois ou vingt-quatre ans; malgré l'opposition de ses parens, et toutes les séductions du monde, elle persista constamment dans sa vocation. Nous n'étions séparées à Belle-Chasse, des Carmélites, que par un mur mitoyen; j'avais fait faire, de ce côté, dans le jardin de nos religieuses, une jolie montagne recouverte de gazon, pour exercer mademoiselle d'Orléans à monter et à descendre; exercice qui a été très-salutaire à sa santé; mademoiselle de Soyecourt allait souvent sur cette montagne, de laquelle on découvrait parfaitement l'intérieur du jardin des Carmélites; une jeune religieuse qui s'y promenait fit des signes d'amitié à mademoiselle de Soyecourt, et, par un langage muet, il s'établit entre elles une grande intimité; un jour la jeune carmélite tendit les bras à mademoiselle de Soyecourt, comme pour l'inviter à venir la rejoindre; mademoiselle de Soyecourt, touchée d'ailleurs de ce qu'elle entendait dire de la sainteté des carmélites, résolut de s'y faire religieuse; ce qu'elle exécuta, malgré toutes les oppositions de sa famille. Si je n'eusse pas fait cette partie de jardin, que nous appelions *newgrove* (nouveau bosquet), mademoiselle de Soyecourt n'aurait pas gravi la montagne qui dominait le jardin voisin,

elle n'aurait pas abandonné Belle-Chasse pour les Carmélites. A la révolution, on vit en France ce qui était arrivé jadis à Genève du temps de Calvin; les philosophes donnèrent à toutes les religieuses la permission de rentrer dans le monde; elles déclarèrent qu'elles voulaient rester dans le couvent, et on les en chassa, en les forçant, au nom de la liberté, de manquer à leurs vœux, et de vivre contre leur conscience et leur inclination; celles qui avaient des familles s'y réfugièrent; celles qui en manquaient, ou qui avaient perdu leurs biens par la confiscation, et leurs parens sur l'échafaud, vécurent du travail de leurs mains, ou en se mettant en servitude; beaucoup furent réduites à mendier, plusieurs furent guillotinées, et un grand nombre mourut de chagrin et de misère; ce fut en général le sort de toutes les septuagénaires et des octogénaires; la providence veilla sur mademoiselle de Soyecourt, et conserva sa vertueuse existence; mais toute sa famille périt sur l'échafaud. Quand les confiscations furent annulées, on lui rendit ses biens; et, quoique la fortune de sa maison eût été fort dilapidée, comme elle était fort riche, et qu'elle s'en trouva seule héritière, on lui rendit quatre-vingt mille livres de rentes: les couvens étant abolis, elle ne put

se remettre dans un cloître, mais elle en établit un sans grilles et sans clôture; elle rassembla ce qui existait encore de religieuses de son ordre, et s'établit avec elles dans une maison à Paris, où elles se chargèrent d'élever quelques jeunes filles. A la restauration, elle commença à rétablir son couvent; mais quand Bonaparte revint, elle se sauva de Paris, et elle alla se réfugier en province chez des sœurs de charité. Un matin, allant toute seule prier dans une chapelle, elle y trouva une petite fille de trois ans, jolie et bien vêtue, assise sur les marches de l'autel de la sainte Vierge, où elle s'était endormie; elle portait sur sa poitrine un papier, sur lequel ces mots étaient écrits: *Je la mets sous la garde de la sainte Vierge.* Mademoiselle de Soyecourt prit cette enfant (qui n'a jamais été réclamée), et elle la garda; elle l'élève avec beaucoup de soin; son intention n'est pas de l'engager à se faire religieuse; si elle a cette vocation, elle le sera; sinon, mademoiselle de Soyecourt la dotera et la mariera. Mademoiselle de Soyecourt, sachant combien j'aime les enfans, me l'envoya plusieurs fois; je lui donnais de jolis petits ouvrages faits par Alfred ou par moi: on lui avait fait faire un petit habit de religieuse, qu'on lui mettait quelquefois; elle

vint me voir sous cet habillement; je lui dis que cet habit lui allait fort bien, et qu'elle était une intéressante petite miniature de carmélite; aussitôt, retroussant sa robe de laine, elle me montra son petit fourreau blanc, en disant : *Regardez, j'ai là dessous mon habit du monde.* Son air éveillé, la vivacité de son accent, en prononçant ces paroles, me firent juger qu'elle ne se fera jamais religieuse.

Ce joli mot de cette enfant m'en rappelle un bien naïf de ma cousine madame d'Arcamballe, dans son enfance. Elle avait cinq ans; elle était le soir, en hiver, à huit heures et demie dans le salon de sa tante, où se trouvait beaucoup de monde; en voyant que sa gouvernante ne venait pas la chercher, madame de Belleveau, ne doutant pas qu'elle ne trouvât dans l'antichambre deux ou trois de ses domestiques, lui ordonna d'y aller, et de se faire conduire dans son appartement, qui était au second; l'enfant sortit aussitôt; mais, par un hasard singulier, elle ne trouva dans l'antichambre qu'un seul domestique étranger, qui était un nègre, et, comme elle n'en avait jamais vu, elle eut un premier mouvement d'effroi; cependant, voulant obéir à sa tante, elle s'avança vers ce nègre, et lui dit d'une voix tremblante :

Monsieur, si vous vouliez me promettre de ne pas me manger, je vous prierais de me mener à ma bonne....

Il est extraordinaire que dans un siècle aussi irréligieux que le nôtre, il y ait eu, jusque dans les rangs les plus élevés, des vocations si saintes et si éclatantes. Madame Louise, fille de Louis XV, au milieu de tant de grandeurs, avait eu, dès sa première jeunesse, le désir de se faire carmélite, et elle n'en obtint la permission qu'à l'âge de trente-cinq ans; elle pratiquait en secret à la cour, depuis quinze ans, toutes les austérités de l'état qu'elle voulait embrasser. Mademoiselle de Condé, et Madame Élisabeth, sœur de Louis XVI, toutes deux charmantes de figure, ont toujours été toutes deux, depuis leur enfance, de véritables anges. Madame Élisabeth ne put jamais obtenir la permission de se faire religieuse; le ciel la réservait à la gloire du martyre : elle a péri sur l'échafaud en 1793. Toutes les relations et tous les mémoires de ce temps s'accordent à dire qu'à l'instant où elle reçut le coup fatal, une odeur de rose se répandit sur toute la Place Louis XV[1].

[1] On voit dans la *Vie des Saints* que ce miracle d'une odeur suave, se répandant tout à coup, est arrivé plus d'une fois, au moment de la mort des saints personnages. (*Note de l'auteur.*)

J'ai eu l'honneur de faire ma cour plusieurs fois à mademoiselle de Condé, avant la révolution. Aussitôt qu'elle eut vingt-cinq ans, on lui forma sa maison, et tout le monde fut charmé de sa figure, de sa grâce et de son esprit; je pensais avec un plaisir extrême, en la contemplant, que mademoiselle de Mars, mon ancienne amie, avait contribué à son éducation; elle était remplie de talens, bonne musicienne, sachant la composition, jouant d'une grande force du piano, chantant agéablement, dessinant parfaitement, et faisant de jolis vers. Un soir, chez elle, on s'amusa à jouer à un jeu où il fallait remplir des bouts-rimés; on donna à mademoiselle de Condé les mots suivans, *fantaisie*, *amour*, *folie*, *vautour*, qu'elle remplit ainsi.

« N'avoir jamais d'amant, telle est ma. . . . . . fantaisie,
» Je crains trop les transports du dangereux. . . amour,
» Et j'évite ce dieu guidé par la. . . . . folie,
» Comme l'oiseau timide évite le. . . . . vautour. »

Je ne crois pas qu'il y ait de poète qui eût pu remplir ces bouts-rimés d'une manière plus agréable. Avec tant d'esprit, de talent, et de moyens de séduction, la méchanceté et l'envie n'ont jamais pu porter la moindre atteinte à sa réputation; c'est que l'on connaissait sa piété,

qui fut toujours celle d'un ange. A la révolution elle se sauva en Italie ; elle se fit religieuse à Turin; elle trouva dans ce couvent une petite orpheline, et elle se chargea de son éducation; lorsqu'elle fut obligée de fuir de Turin, elle emmena cette enfant, qui n'avait ni parens, ni ressources; cette jeune personne, qui a vingt ans, est aujourd'hui avec elle dans le couvent dont la princesse est abblesse [1], sous le nom de madame Louise de Condé; cette princesse lui a donné tous ses talens. Il y a quelques mois que, madame Louise demandant à son élève si elle voulait se marier, ou se faire religieuse, cette jeune personne a répondu qu'elle n'avait pas la vocation de s'engager par des vœux, mais que volontairement elle préférerait toujours une retraite où l'on ne s'occupait que de Dieu; mais qu'elle ne se marierait point parce que d'ailleurs elle voulait consacrer sa vie à sa bienfaitrice et ne jamais la quitter; ainsi, elle reste libre dans ce couvent; elle joue parfaitement du piano et elle a une très-belle voix; elle ne chante jamais de paroles profanes ; madame Louise a composé pour elle un gros volume

[1] Cette princesse vivait encore.

(*Note de l'auteur.*)

de cantiques, dont elle a fait la musique, ainsi que les paroles ; elle dessine la figure et ne fait que des sujets saints ; enfin tous ses talens ainsi que ceux de Mme Louise sont consacrés à la religion.

Nous voyons des hommes même donner ce grand exemple d'une piété sublime : *l'abbé de Janson*, avec quarante mille livres de rentes, à trente ans, s'est fait prêtre, et mène la vie d'un saint. M. *le duc de Rohan*, à peu près au même âge, avec une grande fortune, une belle figure, et le plus beau nom du monde, vient de faire la même chose. L'abbé de Janson a fait le voyage de *Jérusalem*, en vrai pélerin, et uniquement pour aller se prosterner sur le *Saint-Sépulcre*. Monsieur [1], monseigneur duc, et madame duchesse d'Angoulême offrent à la cour l'exemple et le modèle d'une charité sublime, et de la piété la plus sincère et la plus parfaite. Un grand nombre de personnes, qui vivent dans la solitude et dans l'obscurité, ont les mêmes sentimens ; espérons qu'en faveur de ces âmes fidèles, Dieu, dans sa miséricorde, daignera rétablir en France les mœurs et la morale, et par conséquent la paix et le bonheur.

[1] Maintenant Charles X.

J'aurais été fort contente de mon logement rue de Vaugirard si je n'y avais pas eu peur, mais les rues qui nous environnaient étaient désertes et dangereuses, surtout la rue d'Assas. Alfred, un soir, en rentrant à dix heures, y fut attaqué par deux hommes ; avec sa force et sa bravoure naturelle, il en renversa un, poussa l'autre derrière lui contre un mur, et, après cet exploit, vint à toutes jambes dans notre rue. Les deux hommes se rallièrent et le poursuivirent; ils allaient l'atteindre, mais Alfred était déjà à la grille de notre cour, et il avait sonné le portier, qui vint ouvrir et vit à la lueur du réverbère les deux hommes qui à son aspect rétrogradèrent aussitôt du côté de la rue d'Assas. Un homme qui logeait dans notre maison, mais dans un pavillon séparé qui donnait sur la rue, fut assailli par trois brigands qui, au milieu de la nuit, grimpèrent sur son balcon, enfoncèrent sa fenêtre, entrèrent dans sa chambre, l'assassinèrent et le volèrent. Il ne mourut pas de ses blessures. Ceci arriva trois mois avant mon installation dans la maison, et je voyais avec horreur cet homme se promener dans notre grande allée d'acacias avec un bras en écharpe et un large bandeau noir sur le front. Enfin, je

trouvais que nos murs de clôture n'étaient pas à beaucoup près assez élevés. Mon petit pavillon était situé sur la belle allée d'acacias dont je viens de parler et me formait, avec mon petit jardin, une promenade fort agréable. Au bout de cette allée se trouvait une chapelle très-célèbre par l'événement le plus tragique : dans les jours affreux de la révolution quatre-vingt-trois prêtres qui s'y étaient réfugiés y furent assassinés et mis à mort par les meurtriers soudoyés des jacobins; l'un d'eux résista long-temps à leurs coups, parce qu'il avait caché son bréviaire dans son sein. La rage des assassins fut telle, qu'ils parvinrent à percer ce bréviaire en plus de huit ou dix endroits, et qu'enfin ils atteignirent, à travers ce livre, le cœur du martyr qu'ils voulaient égorger, et auquel en effet ils ôtèrent la vie! Ce livre, par une infinité de hasards extraordinaires, est tombé entre les mains de madame de Soyecourt, qui le conserve comme une précieuse relique; ce bréviaire est tout percé de coups de poignard, et toutes les pages en sont ensanglantées! Qui pourrait y lire quelques prières sans attendrissement et sans la plus vive ferveur!.... Je suis entrée dans la chapelle où se passa cette scène effroyable; on y voit encore, sur les pierres

du plancher et sur les murs, des traces du sang des victimes. Il y a défense de les effacer. On célèbre tous les ans, dans la chapelle, un service en l'honneur de ces martyrs immolés par la démence sanguinaire de l'impiété.

Je fis connaissance, dans l'allée d'acacias, avec la veuve d'un savant très-célèbre, M. Duhamel, si connu par ses belles et curieuses expériences. C'est lui qui s'avisa de planter un arbre à l'envers, c'est-à-dire, le faîte dans la terre, et les racines en l'air, les branches devinrent des racines, et les racines se couvrirent de feuillages. La veuve de M. Duhamel avait quatre-vingt-six ans; elle demeurait dans notre maison, elle allait tous les matins s'asseoir sur un banc au bout de l'allée; elle me prit en amitié en me voyant promener solitairement. Un jour, sans me dire un mot, elle me fit signe avec la main, comme on ferait à un petit chien qu'on appelle, en tapant doucement à côté d'elle sur le banc, de venir m'y asseoir; cette manière singulière me plut, je fis ce qu'elle désirait, nous causâmes; elle avait de la douceur et de la bonté, elle m'intéressa; je ne manquais pas tous les jours d'aller m'asseoir auprès d'elle, et je lui fis même plusieurs visites dans son appartement. Elle me conta plusieurs particularités intéressan-

tes de son mari, dont elle conservait un souvenir touchant.

Je quittai la rue de Vaugirard pour aller à Écouen avec Casimir et sa famille : je fis là le *Dictionnaire des Étiquettes*. Après cet ouvrage, je donnai un volume intitulé *Eugène et Antonine*, ou *les Voyages poétiques;* ce n'était, dans ma pensée, que le commencement d'un ouvrage important que j'ai le désir de faire, depuis plus de trente ans, et que j'ai annoncé dans plusieurs ouvrages, sous le titre : *Les Réfutations*. Je voulais y passer en revue tous les principes philosophiques, et de cette manière : je supposais un jeune homme très-spirituel, auquel ses passions avaient fait adopter cette doctrine; il aimait cette prétendue philosophie, n'avait lu que des livres qui la soutiennent; mais les lumières naturelles et son esprit lui faisaient mépriser profondément les auteurs qui l'ont propagée; 1° parce qu'il convenait qu'il était dangereux de la publier 2° parce qu'il trouvait, avec raison, que ces auteurs l'ont soutenue sans talent, et même sans esprit; ce qui est parfaitement vrai; car Voltaire, Rousseau et Diderot, sont au dessous du médiocre, lorsqu'il sont impies; à ne les considérer que comme des sophistes, ils sont pitoyables

en raisonnemens, et dégoûtans en obscénités.

Je supposais que ce jeune homme avait un ami de son âge, parfaitement éclairé et vertueux, et qu'en voyageant il lui écrivait et lui faisait part de ses principes dans ses lettres. Le jeune incrédule, ami de la fausse philosophie et détracteur des philosophes, voulait prouver, en en les citant, qu'ils avaient très-mal soutenu leur cause; après avoir cité d'eux un passage, il le présentait lui-même d'une manière toujours plus spécieuse et plus brillante; et l'ami vertueux réfutait victorieusement cette lettre, chose dont je n'aurais jamais été embarrassée, car la raison et la vérité triomphent facilement de l'erreur; ainsi je déshonorais à la fois la doctrine et l'esprit des prétendus philosophes. Il est assez généralement reconnu que leurs principes sont abominables, mais on a une très-fausse opinion de leur esprit sur ce point: ils ont fait et écrit de belles choses, à d'autres égards; mais, je le répète, tout ce qu'ils ont dit contre la religion est également absurde en calommies, et en raisonnemens. Mon jeune homme religieux prouvait d'abord à son ami, ce qu'il ignorait, c'est que tout cet édifice d'impiété est fondé sur de vieux mensonges renouvelés; ensuite, en convenant que son ami était un

sophiste plus ingénieux, il renversait tous ses argumens, et, comme on le pense bien, il finissait par le convertir. J'avais préparé tout cela dans les *Voyages poétiques*, en y introduisant, sous le nom d'*Auguste*, un jeune homme entiché de la fausse philosophie. Toujours contrariée dans ce que j'ai voulu faire, et surtout par mon imagination qui me présente trop d'idées à la fois, je n'ai jamais pu faire cet ouvrage, parce qu'il demande un grand *renouvellement* de lectures, et beaucoup de temps et de méditations; si je ne vis pas assez pour le faire, je désire que cette idée ne soit pas perdue; je connais plusieurs personnes qui seraient en état de faire mieux que moi cet utile ouvrage[1].

Je jouis d'un grand plaisir à Écouen, celui d'y voir Casimir universellement aimé pour sa bonté, sa charité, et les soins assidus qu'il rendait aux pauvres malades. Nous passâmes l'hiver d'ensuite dans la rue du Faubourg-Saint-Honoré, où je restai tout l'hiver; j'y travaillai beaucoup, j'y arrêtai définitivement le plan des *Parvenus;* j'y vis peu de

[1] Je tâche d'en faire quelque chose dans la *Correspondance de deux jeunes amis*, du petit journal l'*Intrépide*, qui, recueilli un jour, doit faire suite à mes *Voyages poétiques*.

(*Note de l'auteur*).

monde, mais très-souvent madame la duchesse de Bourbon, madame Moreau et madame Récamier; la reine de Suède, dont les bontés pour moi n'ont jamais varié, m'honora aussi de plusieurs visites. Un soir que nous causions d'une manière fort animée, ma seule lumière s'éteignit tout à coup, et nous nous trouvâmes dans la plus profonde obscurité; je voulus me lever à tâtons pour aller sonner; la reine, qui entendit ce mouvement, me dit, avec un ton calme et doux, qui a beaucoup de grâce en elle : *Nous n'avons pas besoin de lampe pour causer; d'ailleurs on nous interromprait, restons comme nous sommes.* J'obéis, et nous reprîmes tranquillement notre entretien, qui dura encore plus d'une heure et demie; je ne sonnai que pour faire éclairer la reine, lorsqu'elle voulut s'en aller.

Dans ce temps, des personnes parfaitement bien informées, et qui avaient passé plusieurs mois à Coppet, chez madame de Staël, me contèrent un grand nombre de particularités sur la vie qu'on y menait. Voici là dessus un détail curieux : on s'assemblait les soirs autour d'une grande table ronde, sur laquelle étaient posés autant d'écritoires et de feuilles de papier qu'il y avait de personnes; on gardait un profond silence,

et, au lieu de se parler, on s'écrivait; on choisissait sa *correspondance*, et on se jetait réciproquement ses billets et ses réponses, qui ne se lisaient jamais que tout bas, c'est-à-dire seulement des yeux. On peut croire, sans jugemens téméraires, que cette table mystérieuse à été le théâtre d'une innombrable quantité de déclarations d'amour qui, très-vraisemblablement, n'étaient au fond que de la galanterie bien motivée par un tel usage. Je promis à madame Récamier d'écrire sa vie, dont j'ai fait en effet une nouvelle véritablement *historique*, assez longue, et que je crois intéressante; je la lui ai donnée de mon écriture, et je n'en ai gardé aucune espèce de copie ni de brouillon.

La plus grande partie des personnes que je voyais alors me demandèrent de donner une soirée pour l'anniversaire de ma naissance (le 25 janvier); j'y consentis. Casimir, dans cette soirée, joua de la harpe, et d'une manière et avec un succès qui méritent d'être rapportés. J'avais fait, peu de temps auparavant, ma nouvelle intitulée *Zuma, ou la découverte du quinquina.* Ce conte est rempli de coups de théâtre et de scènes dramatiques. Casimir entreprit de faire sur sa harpe un abrégé de cette histoire, et d'en expri-

mer successivement tous les grands mouvemens; il composa, enfin, une véritable *pantomine à l'oreille*; car on ne peut pas donner un autre nom à ce genre de composition si extraordinaire, dont il est l'inventeur. A ma soirée, il demanda si l'on avait lu la nouvelle de *Zuma:* tout le monde connaissait ce qui était nécessaire pour l'intelligence de sa composition; alors il annonça qu'il allait la jouer, et ce fut d'une manière si admirable, qu'aux endroits pathétiques il fit verser des larmes, et cet éloge du cœur ne peut être suspect de flatterie ou d'exagération. Madame la duchesse de Bourbon honora cette soirée de sa présence, madame de Choiseul et madame Récamier y étaient aussi.

Je renouvelai connaissance, dans cet hiver, avec un homme bien estimable à tous égards, et avec lequel j'avais été extrêmement liée en Angleterre, quoiqu'il fût alors d'une grande jeunesse : c'est lord Bristol; il était à Paris avec toute sa famille, composée d'une femme charmante et de neuf enfans. Nous nous oubliâmes souvent dans nos conversations tête à tête, car je ne connais pas d'entretien plus agréable et plus solide que le sien. Je refusai d'ailleurs de recevoir tous les étrangers qui demandèrent à me voir, avec les-

quels je n'avais pas eu d'anciennes liaisons, à l'exception de madame la duchesse de Devonshire, sœur de lord Bristol, et personne très-distinguée, ainsi que son frère, par son esprit et son caractère[1]. Je vis encore, à la demande de M. le duc et de mademoiselle d'Orléans, S. A. R. le duc de Glocester; j'eus avec ce prince, dont les sentimens me charmèrent, de longues conversations; et, comme il est à la tête de plusieurs hôpitaux, je lui demandai en grâce de s'occuper d'en fonder un qui manquait partout, et il me le promit : c'est un hôpital pour les enfans rachitiques et bossus, parce qu'il y a des moyens sûrs de guérir ces difformes infirmités. L'un des grands moyens pour les bossus est celui que j'ai découvert, qui est de leur faire tirer un poids attaché à une poulie, exercice qui consiste à imiter parfaitement celui de tirer dans des seaux l'eau d'un puits. J'ai détaillé ces exercices dans les *Leçons d'une gouvernante*[2]. Je pris aussi la liberté, dans ce même

[1] Cette personne intéressante vient de mourir en Italie, dans le cours de cette année en 1824.

(*Note de l'auteur.*)

[2] Je me rappelai, en entrant à Belle-Chasse, que j'avais entendu dire dans mon enfance que jamais une *servante de peine* n'est bossue, parce qu'elle tire constamment de l'eau d'un

entretien, de faire quelques questions à S. A. R. sur nos princes, et particulièrement sur Monsieur. Il me répondit qu'il n'avait point eu de liaison intime ou particulière avec ce prince, mais qu'il avait eu les occasions de connaître avec certitude que *la sûreté de sa parole était inviolable*, et que, lorsqu'une fois il avait promis une chose, rien au monde ne pouvait l'y faire manquer; ce furent les propres paroles du duc de Glocester. Enfin, j'ai vu encore, dans ce même hiver, une charmante étrangère, dont je conserverai toute ma vie le souvenir, c'est une Polonaise nommée madame la comtesse de Zaleska; elle m'a donné pour ma *guirlande* un joli bouquet de pensées peint par elle.

J'envoyai Alfred à Bruxelles, où ses talens et les bontés de S. A. R. le prince d'Orange lui procurent une existence honorable, et lui promettent un heureux avenir. Anatole, mon petit-fils, lui a rendu des services essentiels, avec toute la bonté de cœur qui le caractérise.

J'ai passé deux étés au château de Villers, chez Rosamonde, ma petite-fille, femme du général

puits, et que l'attitude et le mouvement de cet exercice préservent de cette difformité ou la guérissent.

(*Note de l'auteur.*)

Gérard. J'ai vu là une personne très-remarquable par elle-même, et qui l'était doublement pour moi par les souvenirs qu'elle m'a rappelés, c'est madame de Bérenger, fille de mon ancienne amie, madame la comtesse de Lannoy; elle a fait choix d'un second mari, digne d'elle par son esprit et ses sentimens religieux. J'ai fait connaissance aussi à Villers avec M. le marquis de Livron [1], l'un des hommes du monde qui a le plus d'obligeance dans le caractère, le plus de raison dans l'esprit, et le plus d'agrémens dans la société intime. J'ai entendu lire à Villers, par M. de Norvins, quelques fragmens d'un poème en vers de sa composition [2], et qui m'ont fait

[1] M. le marquis de Livron était entré au service de Naples, et se trouvait lieutenant général dans les troupes napolitaines, à l'époque des événemens de 1815. De retour en France il n'obtint, qu'après de longs délais, d'être reconnu dans ce grade; depuis il est passé en Égypte avec le général Boyer.

(*Note de l'éditeur.*)

[2] Ce poème, si remarquable par la profondeur des idées, la majesté du style et l'éclat de la versification, a été publié depuis; il est intitulé : *L'Immortalité de l'âme*, ou *les Quatre Ages religieux*. M. de Norvins s'est fait connaître, comme littérateur, par plusieurs autres ouvrages; le plus distingué est son *Tableau de la révolution française*.

(*Note de l'éditeur.*)

grand plaisir. L'auteur est fort aimable, et il n'y a jamais eu de poète plus éloigné que lui de toutes prétentions dans la société, et de toute pédanterie. Enfin, j'y ai revu M. de Pontécoulant, qui a de l'originalité avec beaucoup de simplicité, réunion très-rare; c'est lui dont j'ai désigné dans *Pétrarque* la manière singulière de voyager[1]. Je

[1] Madame de Genlis, sous le nom de *Socrate*, fait ainsi le portrait de M. de Pontécoulant :

« Sur la fin de cet hiver, Pétrarque reçut une visite qui, loin de troubler sa solitude, en augmenta la douceur. L'ami qui lui était aussi cher que Lélius, et auquel il avait donné le surnom de *Socrate*, vint passer un mois avec lui; ce jeune homme, passionné pour les arts, et enrichi par un héritage considérable, consacrait à faire le voyage d'Italie les premiers momens de la liberté que sa nouvelle fortune lui rendait. Pétrarque fut étonné de le voir arriver, suivant son ancienne coutume, à pied, seul avec son chien, et portant lui-même, pour tout bagage, un parapluie et un petit sac contenant trois chemises. « Quoi! mon cher Socrate, lui dit Pétrarque, vous êtes riche maintenant, et vous ne renoncez point aux habitudes que la pauvreté vous avait forcé de prendre? — Oui, répondit Socrate, parce que ces habitudes me conserveront des biens que les richesses ne peuvent donner : la santé, la force physique, et l'indépendance personnelle. La fortune est inconstante, j'aime à braver ses caprices; si elle m'ôte ce qu'elle vient de m'accorder, je retrouverai les moyens de me passer, sans souffrir, de toutes ses faveurs. — Mais à quoi vous servira donc l'opulence? — A secourir les malheureux, à servir mes amis, à les recevoir chez moi, et à leur procurer dans ma maison tous

passai cinq mois à mon premier voyage à Villers, et j'y écrivis *les Parvenus* dont le plan était fait avec détails; je crois que c'est de tous mes ouvrages celui qui peint le mieux les mœurs révolutionnaires, et qui offre le plus de caractères piquans, vrais et variés.

L'hiver d'ensuite, nous logeâmes encore dans

les agrémens qu'on peut désirer, et enfin à cultiver les beaux-arts et à protéger les talens méconnus ou persécutés. — Vous aurez donc une belle habitation, un grand nombre de domestiques et de chevaux? — Assurément, mais sans faste, et seulement pour les autres. Quant à moi, je conserverai précieusement, toute ma vie, la simplicité à laquelle je suis heureusement accoutumé. Je jouirai du bonheur de pouvoir, dans tous les instans et dans toutes les situations, me suffire à moi-même, de n'être dans la dépendance d'aucun domestique, et de me passer gaîment d'un bon gîte, de la bonne chère, d'un lit de duvet, d'une voiture, et de toutes les superfluités que la mollesse appelle le nécessaire. J'ennoblirai ma pauvreté passée, par le mépris de tout ce qui m'a manqué, et j'augmenterai, en les exerçant, toutes les facultés naturelles que j'ai reçues de la nature. Ainsi je vais faire seul, et à pied, avec mon chien et mon parapluie, le voyage entier d'Italie : je ne dépenserai d'argent que dans les villes, pour faire l'aumône, et pour acheter des tableaux et des statues. De cette manière, je doublerai la fortune qui m'est échue, je la posséderai avec un plaisir toujours pur, elle ne pourra m'amollir; et si je la perds, je ne la regretterai point. Pétrarque admira cette espèce de philosophie, et il trouva que son ami méritait parfaitement le beau surnom qu'il lui avait donné.

la rue du Faubourg-Saint-Honoré, et là je renouvelai une bien ancienne connaissance, ce fut avec madame de Saint-Julien que j'avais vue jadis à Ferney, chez M. de Voltaire; elle était ma voisine, et demeure aux Champs-Élysées; elle a quatre-vingt-douze ans; elle a conservé toutes ses facultés physiques et morales : elle n'est point sourde, elle est droite, et marche comme à vingt ans, et elle a l'esprit, la mémoire et la vivacité qu'elle avait dans sa jeunesse. Elle vint me voir plusieurs fois; sa conversation est charmante; elle me reprochait avec grâce *d'avoir mal parlé de son patron*, mais elle n'en était pas moins charmante pour moi : c'est la plus étonnante vieille que j'aie jamais vue de ma vie [1]. Enfin, dans ce

» Ce mépris de la mollesse est si rare, il a quelque chose de si moral, qu'il n'est pas inutile que l'on sache que ce trait, attribué à l'ami de Pétrarque, n'est point une fiction; et que dans ce moment il existe un pair de France qui, tenant de ses ancêtres une fortune assez considérable que la révolution ne lui a point enlevée, a toujours eu les sentimens et la conduite dont on vient de voir le détail.

(*Note de l'auteur.*)

[1] Depuis que j'ai écrit ceci, madame de Saint-Julien est morte; elle avait toute sa tête : elle a demandé et reçu tous ses sacremens, et avec la piété la plus édifiante.

(*Note de l'auteur.*)

même hiver, je fis une rencontre bien agréable, ce fut chez madame de Saint-Julien, où Casimir lut une comédie en cinq actes de sa composition, qu'il n'a jamais eu l'intention de donner au théâtre, quoiqu'elle soit charmante et conduite avec le plus grand talent; il en a fait plusieurs lectures dans la société, et qui toutes ont eu le plus éclatant succès [1]. Il y avait ce soir-là, chez madame de Saint-Julien, une trentaine de personnes, parmi lesquelles se trouvait le jeune comte Astolphe de Custine, neveu de M. de Sabran, et petit-fils de l'ancienne amie de ma jeunesse, madame de Custine. Son aimable figure, son maintien, et une petite conversation qu'il eut avec moi, après la lecture, me donnèrent de lui une opinion qu'il a pleinement justifiée depuis. Il vint me voir quelques jours après; nous eûmes ensemble un long entretien tête à tête; il me parla avec une confiance qui me toucha vivement : il semblait qu'il renouvelait connaissance avec une ancienne amie, et qu'il me rendait compte de tout ce qu'il avait éprouvé pendant une absence de plusieurs années. Avec des sentimens admira-

[1] Casimir, depuis, a brûlé cette pièce.

(*Note de l'auteur.*)

bles et l'esprit le plus distingué, il a je ne sais quoi de vague et d'irrésolu dans le caractère; son imagination a besoin d'un guide : il m'a choisie pour l'être, quoiqu'il en eût déjà deux dont les excellens conseils lui seront toujours chers, une mère aussi tendre qu'éclairée, et un instituteur jeune encore, rempli de mérite, et devenu son meilleur ami. Il m'associa à ces deux personnes pour fixer ses idées, ses études et ses projets; j'ai pris pour lui la plus tendre amitié; j'étais au moment de partir pour la campagne : nous nous promîmes de nous écrire régulièrement, et nous tînmes parole.

Avant de faire mon second voyage à Villers, je tâchai de mettre à exécution une grande idée que j'avais depuis long-temps dans la tête : très-peu de temps avant la campagne de Russie, dans ma correspondance avec l'empereur, je lui avais proposé, comme je l'ai dit avec détail, de faire des éditions épurées de quelques ouvrages philosophiques; il me vint une idée bien plus utile encore, ce fut d'épurer l'*Encyclopédie*, cette lourde base et ce monstrueux dépôt de toutes les erreurs *philosophiques;* je reparlerai par la suite de ce grand projet.

J'eus le plaisir de me trouver réunie à Villers

avec tous mes enfans, à l'exception de mon cher Anatole : il s'était élevé entre lui et M. de Valence des discussions d'intérêt, qui m'ont fait et me font encore bien de la peine. Dès les premiers momens, j'ai fait tous mes efforts pour amener à un accommodement. Dans les premiers jours de mon arrivée à Villers, j'écrivis sur ce sujet à mon petit-fils la lettre la plus forte et la plus pressante, dans laquelle je lui rappelais que je lui avais dit précédemment toutes ces choses; je donnai cette lettre ouverte au général Gérard que j'avais trouvé fort raisonnable sur cette affaire, ainsi qu'en toute autre chose; il reconnaissait positivement qu'Anatole, en effet, avait de grandes réclamations à faire; le général fut enchanté de ma lettre, la cacheta lui-même, et la donna au général Livron, son ami, qui partait pour Bruxelles. Anatole me répondit d'une manière charmante, et je puis dire avec vérité que si l'affaire ne s'est pas arrangée, ce n'a pas été sa faute ni la mienne.

Je n'avais vu mes trois arrière-petites-filles qu'au maillot, il me fut bien doux de les revoir jolies, charmantes, bien élevées, marchant, courant et causant. L'aînée, Pulchérie, a huit ans; Antonine en a sept, et Inès cinq. J'ai fait une romance en plusieurs couplets et une pièce de vers

assez longue pour Cyrus, fils de madame Gérard; je ne peux pas les placer ici, parce que je n'en avais pas gardé de brouillon, et que madame Gérard les a perdus. J'avais accompagné moi-même sur la harpe la romance le jour de la fête de l'enfant, et c'était une chose assez remarquable à mon âge. Madame de Bérenger, qui était à cette fête, fondit en larmes en entendant les couplets et ma harpe. J'ai fait encore beaucoup d'autres vers de famille, entre autres une romance pour la fête de Rosamonde; j'ai fait aussi des vers que j'ai envoyés à Bruxelles pour la fête de M. de Celles; j'en ai fait pour mon petit-fils. Je proposai à ma fille et à madame Gérard de faire pour mes petits-enfans la *Botanique de jeux d'enfans;* j'offris d'en faire tout le texte en jolis dialogues, et d'en peindre quelques plantes, et que ma petite-fille et sa mère peindraient le reste des plantes; en arrivant à Villers, je fis cette proposition avec le plus grand détail. Il ne fallait qu'une trentaine de plantes, et j'annonçai que le texte ferait un volume; j'en détaillai l'idée qui est certainement jolie; j'ajoutai que je me faisais une fête de composer cet ouvrage uniquement pour ma famille, et que je ne le ferais jamais imprimer; cela fut donc convenu, et je donnai même à Rosamonde

la première plante que j'avais faite, et qui est *le Baguenaudier*; mais il n'en fut plus question, on ne m'en reparla plus. Comme je ne renonce jamais à une idée qui me paraît agréable, je ferai à peu près cette petite *botanique*, avec l'aide de quelques autres personnes pour les plantes, et vraisemblablement je la donnerai au public [1]. J'offris encore de faire plusieurs *inscriptions* dans le parc de Villers, entre autres sur un petit tombeau qui ne signifie rien du tout. Au reste, le goût des arts et des belles-lettres n'est qu'un agrément; et dans le cours de la vie, j'y ai peut-être attaché trop de prix; les grâces et les talens ont eu trop d'empire sur moi. On trouve, dans mes petites-filles, tout ce qui mérite véritablement d'être loué : la conduite irréprochable et les vertus à la fois naturelles et raisonnées de tous les devoirs; et voilà ce qui doit particulièrement enorgueillir une mère, surtout quand ces qualités admirables se trouvent réunies à la raison et à l'esprit; d'ailleurs elles ne sont nullement dépourvues de cette espèce de goût pour les arts, qu'on trouvera toujours dans

[1] J'ai fait imprimer depuis ce petit ouvrage sous le titre, *des Jeux champêtres*, et je l'ai dédié à son altesse royale monseigneur le duc de Chartres.

(*Note de l'auteur.*)

les personnes bien organisées; elles n'ont pas le sentiment exquis et les dispositions matérielles qui donnent en musique des talens supérieurs, mais elles aiment à entendre faire de la musique, et elles ont au degré le plus distingué le talent du dessin et de la peinture; madame de Celles a de plus la science infuse de l'architecture; on a rétabli, sur ses plans, le vieux château de Skiplacken, dont elle a fait une habitation charmante, ordonnant tout et conduisant tout avec une économie et une intelligence véritablement extraordinaires. Rosamonde, tout en faisant des tableaux et des ouvrages charmans, a montré la même intelligence dans l'établissement d'une grande ferme, et elle est justement adorée à Villers, par son ingénieuse et constante charité pour les pauvres, les vieillards, les enfans, et les malades; mais j'ai la puérilité d'être fâchée, au fond de l'âme, qu'elles n'aient ni la passion de la musique ni celle de la poésie. J'offris à Rosamonde de lui apprendre les règles de la versification, non pour faire d'elle un poète, mais pour lui donner une chose nécessaire à toute bonne éducation, et sans laquelle il est impossible de juger ou de parler passablement des vers, ou même de les bien lire; ma proposition n'eut point de succès : je n'en re-

parlai plus. Voilà des choses qui font souffrir l'amour-propre maternel; mais on doit facilement s'en consoler, lorsque d'ailleurs tous les vœux les plus importans d'une bonne mère sont exaucés; Rosamonde, ainsi que sa sœur, peuvent être citées à toutes les jeunes personnes comme le modèle de toutes les vertus.

J'ai beaucoup travaillé à Villers dans ce dernier été; j'y portai une soixantaine de pages de *Pétrarque*; j'y finis cet ouvrage, moins la préface, que j'ai faite à *Carlepont*, et que j'ai datée de ce lieu, à l'instante prière de ma nièce, qui attachait à cela le plus grand prix; j'ai fait en outre à Villers environ *quatre cents vers* de mes *Saints et Saintes*; et enfin, j'y ai fait encore un *Essai sur les arts*, que j'ai écrit dans un livre relié, orné de vignettes et de culs-de-lampe, que je destinais à Alfred, et que je lui ai donné.

J'ai été privée d'un grand délassement pendant près d'un an. Je n'avais plus de harpe, ayant envoyé la mienne à Alfred, afin qu'il en eut deux, car dans un pays où l'on n'en trouve point, un artiste ne peut se passer de ce nombre, dans le cas où quelque chose se dérangerait à l'une des deux. Il m'envoya une petite harpe de son ouvrage, et de mon invention, grande comme un

éventail, faite seulement pour exercer les doigts, et sur laquelle je répétais tous les jours quelques passages : cela n'est pas amusant, mais aussitôt que j'ai pu acheter une harpe, j'en ai promptement joué comme à mon ordinaire; j'ai toujours trouvé qu'il était stupide de perdre volontairement une chose qui a donné de la peine à acquérir. Je passai trois mois et demi à Villers, et de là j'allai au château de *Carlepont*, chez ma nièce Henriette, où je restai deux mois et quelques jours. Casimir alla s'établir à *Mantes* avec toute sa famille, afin d'y vivre dans une solitude qui convînt parfaitement à ses sentimens religieux. Le temps se passe pour lui à Mantes aussi heureusement qu'il peut s'écouler sur la terre; il le consacre à Dieu, aux pauvres, aux prisonniers et au travail. Sa vertueuse femme partage ses sentimens et sa conduite. Ils ont eu le malheur de perdre l'année dernière un petit garçon qui était un ange de beauté, et qu'ils ont regretté avec la plus douloureuse amertume. Casimir a deux filles, dont l'ainée, qui est une charmante enfant, Valérie, a quatre ans, et dont je suis marraine. Enfin il a chez lui une jeune personne, Élisa, nièce de sa femme, aussi pieuse qu'elle est pure, et dont les talens et le bon caractère ajoutent

extrêmement à l'agrément de son intérieur.

Je ne travaillai pas beaucoup à Carlepont : je n'y fis guère que lire, penser, méditer et causer. Ma nièce me lut beaucoup de choses d'un journal particulier et détaillé qu'elle a fait de tout ce qui lui est arrivé, et de tout ce qu'elle a vu d'intéressant, depuis quinze ans; il est impossible d'écrire avec plus d'esprit et de naturel. Ce journal est charmant à tous égards. Ses trois filles sont élevées dans des sentimens très-religieux; elles sont charmantes par leur innocence, la pureté et la bonté de leurs âmes. Leur charité pour les pauvres est admirable : leur plus grand plaisir a toujours été de secourir ceux du village, et d'aller soigner les malades. Elles sont toutes les trois d'une figure agréable et d'une fraîcheur éclatante; j'ai toujours remarqué la même chose pour les sœurs grises, ce qui semble prouver que l'air de la fièvre et des maladies n'est jamais contagieux pour la charité chrétienne. Ma nièce et ses trois filles passent journellement des heures entières enfermées dans les chaumières avec des malades et des moribonds, et non-seulement leur santé n'en est point altérée, mais elles ont toutes les quatre, comme je l'ai déjà dit, une fraîcheur incomparable. Pendant mon séjour à Carlepont,

j'ai donné tous les jours aux deux aînées de ces jeunes personnes, des règles de versification qu'elles ont parfaitement apprises. C'était la seule chose que je n'eusse pas enseignée à Henriette, parce qu'elle ne l'avait pas voulu; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elle s'est décidée à l'apprendre avec ses filles, et qu'elle y a si bien réussi, qu'elle a fait des vers charmans; ses deux filles en ont fait aussi de fort jolis. Emma, l'aînée, a fait une action bien touchante, il y a sept ou huit mois : étant tête à tête auprès d'un poële avec sa sœur Mathilde, le feu prit aux habits de cette dernière; Emma, sans aller chercher des secours, se jeta sur elle pour l'éteindre; elle y parvint, mais en se brûlant horriblement les mains, et de telle sorte qu'elle en a été malade six semaines, et que l'on a cru, pendant huit jours, qu'elle serait estropiée; ses mains garderont toujours les honorables marques de cette action; elle préserva entièrement sa sœur, qui n'eut pas une seule brûlure.

Carlepont est un lieu charmant par la salubrité de l'air, l'étendue des jardins, la beauté des points de vue, celle du château, et l'agrément des environs; ma nièce y est adorée, et elle le mérite par sa charité sans bornes. M. de

Finguerlin gagne beaucoup à être connu; je ne l'avais jamais vu de suite, et j'ai été charmée de lui à ce voyage; il a de très-nobles sentimens, et sa société est douce et piquante; j'aime la conservation, quand elle est aimable, et j'ai eu à cet égard toute satisfaction à Carlepont; j'y ai passé des soirées dont je ne perdrai point le souvenir. J'ai vu là un jeune homme véritablement très-distingué; c'est un Suisse nommé M. de Zollikoffer; il n'a jamais vécu dans le monde, et l'on croirait, à son tact, à la grâce de sa conversation, à son ton et à ses manières, qu'il a passé sa vie dans la meilleure compagnie; sans aucune fortune, il s'est mis à la tête d'une manufacture de laines établie à Carlepont par M. de Finguerlin; il a beaucoup d'instruction et d'esprit, et loin de dédaigner les travaux d'ouvriers, il s'y consacre, pendant une grande partie de la journée, avec une simplicité, une activité, et une intelligence, que je ne me lassais point d'admirer, quand je l'entendais si bien causer le soir, également bien sur toutes sortes de sujets, et que je me le représentais travaillant dans la manufacture, animant les ouvriers par son exemple, ou debout sur une charrette en habit d'ouvrier, conduisant gaîment des ballots de laine.

Je ne quitterai point Carlepont sans parler d'un véritable miracle qui y est arrivé. Il n'y a point de réflexion à faire sur des faits qu'il est absolument impossible de nier; voici la chose sans aucun commentaire : une jeune paysanne de vingt ans, nommée Séraphine, avait, depuis cinq ans, une jambe et une cuisse paralysées; elle ne pouvait marcher qu'avec deux béquilles, et encore fallait-il qu'une personne lui soutînt les reins, qui étaient devenus si faibles que, sans ce secours, elle n'aurait pù se soutenir; on avait épuisé tous les remèdes, et ma nièce avait fait venir de Senlis, et même de Paris, des chirurgiens et des médecins, qui tous l'avaient déclarée incurable; enfin Séraphine dit qu'elle était sûre de guérir, si on pouvait la conduire à *Notre-Dame de Liesse*, à quinze lieues de Carlepont; ma nièce paya les frais du voyage : on mit la malade sur une charrette, dans laquelle on établit aussi sa sœur pour lui soutenir les reins, et son père conduisit la charrette; arrivée au terme du voyage, elle poussa un cri en apercevant les clochers de Notre-Dame de Liesse, et elle dit qu'elle sentait sa jambe se ranimer; enfin, elle descendit *seule* de la charrette, prit ses deux béquilles qu'elle

porta en l'air, et elle entra ainsi en courant dans l'église de Notre-Dame de Liesse, où elle laissa ses deux béquilles en offrande: le jour où elle revint à Carlepont, ma nièce était à table avec M. de Finguerlin, l'amiral Sercey, son oncle et sa famille; on entendit tout à coup sonner le tocsin: tout le village était en rumeur; on voyait arriver Séraphine, dont le premier mouvement avait été de courir à l'église; rien ne peut exprimer l'enthousiasme des villageois et celui de ma nièce et de ses filles, à la vue de ce miracle; le lendemain, le curé chanta le *Te Deum* en action de grâces; tous les villages voisins y accoururent: le confessionnal du curé ne désemplissait pas; il eut la consolation d'y voir des vieillards qui, pervertis par la révolution, s'en rapprochaient pour la première fois depuis trente ans. A mon arrivée à Carlepont, j'ai vu avec un vif intérêt cette jeune personne, guérie depuis neuf mois, marcher et courir dans le parc. Voilà des faits incontestables; *les esprits forts* n'y opposent que cette phrase: *elle a été guérie par la force de l'imagination.*

J'ai fait à Carlepont de mûres réflexions sur l'état de la religion en France; il y a certaine-

ment un grand mouvement religieux, mais il y a aussi une grande conjuration contre la religion; en général les journaux qui s'appellent libéraux, renouvellent à cet égard toutes les attaques des philosophes du dernier siècle; ils n'ont ni leur esprit, ni leurs talens, mais ils ont toute leur impiété, l'irréligion n'a plus de colonnes, mais elle a encore des *poteaux*; il ne serait pas fort difficile de les renverser, mais on s'y prend mal; les journaux royalistes disent souvent d'excellentes choses, qu'ils gâtent par la grossièreté des injures. J'ai formé le plan d'un journal que je veux faire [1], et en outre, je veux publier une partie des éditions épurées, dont j'avais proposé à l'empereur la

[1] Ce que j'ai fait. J'avais fait part de ce projet à sept ou huit personnes, qui, très-bien intentionnées, me promirent d'y travailler gratuitement; mais diverses occupations les forcèrent de manquer à cette parole : je me trouvai tout à coup chargée seule de ce travail; je n'y ai pu suffire; je fus obligée de l'abandonner, dans le moment même où il avait le plus de succès. D'ailleurs j'ai reconnu depuis que nul journal, quelqu'agréable qu'il puisse être, ne peut réussir et durer qu'en paraissant tous les jours : il faut qu'il devienne une habitude du matin pour chaque abonné. On recueillera dans des volumes de mélange les articles que j'ai donnés dans ce journal. J'ose croire qu'on ne les trouvera ni communs, ni ennuyeux.

(*Note de l'auteur.*)

réimpression, sans renoncer à celle de *l'Encyclopédie;* voilà bien des projets et du travail; mais si Dieu l'approuve, il me donnera, malgré mon âge, le temps, les moyens, et la force de les exécuter.

Je n'ai jamais perdu de vue l'intention que j'ai depuis si long-temps de me mettre dans un couvent à Paris, mais je ne trouvai point d'appartement vacant; j'eus l'espérance d'en avoir un dans quelques mois, et je pris la résolution à Carlepont de passer, en attendant, un mois ou six semaines à Paris pour l'arrangement de mes affaires, et ensuite d'entrer dans un couvent, si j'y trouvais un logement, ou d'aller à Mantes passer l'hiver.

Pétrarque a paru sur la fin de mon séjour à Carlepont; aucun de mes ouvrages n'a eu plus de succès dans le public et dans la société. Les journaux, suivant leur habitude, libéraux ou royalistes, n'en ont rien dit du tout, ou n'en ont parlé qu'avec une grande malveillance, très-brièvement, et sans aucune citation; mais cependant ceux qui en ont fait mention (entre autres le *Journal des Débats*, article de M. Hoffman), se sont accordés, dans tous les partis, à dire, en propres termes, que j'avais atteint dans cet ouvrage *le plus haut degré de la perfection du style;* ce jugement

méritait bien que l'on fît quelques citations, et, comme je l'ai dit, on n'en a fait aucune. Ceux qui travaillent aux journaux libéraux sont malveillans pour moi, parceque j'aime la religion, et que j'attaque sans cesse les prétendus philosophes. De petites jalousies et de petites querelles littéraires, anciennes et nouvelles, mon indépendance, l'aversion que j'ai toujours eue pour toute espèce d'engagement dans un parti, donnent aussi aux journaux royalistes une constante malveillance pour moi. Ils soutiennent la cause de la religion, et il est étonnant qu'ils aient passé sous silence un ouvrage aussi religieux que *Pétrarque*, et qui a fait autant de sensation, quand ils louent continuellement les plus médiocres productions, et même les plus mauvaises; telles sont les injustices que l'on m'a fait éprouver, sans interruption, dans tous le cours de ma longue carrière littéraire; je n'ai eu ni *prôneurs* ni *défenseurs*, et au contraire, dans tous les temps, tous les partis ont été contre moi, et il m'a fallu supporter encore beaucoup d'inimitiés et de jalousies personnelles; et parmi les gens qui m'aimaient, il ne s'est pas trouvé une seule personne qui ait eu le courage de prendre une plume pour me défendre. Je puis dire avec vérité, comme auteur, que

j'ai eu à me plaindre de tout le monde, excepté du public. Cette singulière phrase est le précis fidèle de ma vie littéraire; et je dois être d'autant plus touchée de la faveur persévérante du public, que je ne la dois qu'à mes ouvrages. Je puis me rendre ce témoignage, de n'avoir jamais écrit qu'avec une intention morale et religieuse, de n'avoir jamais fait une seule critique contre ma conscience, et de n'avoir critiqué vivement que ce qui m'a paru pernicieux ou dangereux. Je crois que je suis le seul auteur parmi nous qui, ayant autant écrit, et depuis si long-temps, n'ait jamais été en contradiction avec lui-même. Je suis aussi le premier auteur qui ait eu l'idée de présenter toujours les instructions religieuses sous des formes dramatiques et romanesques. Il était impossible, dans le temps où j'ai vécu, d'offrir avec succès aux gens du monde des livres de *morale* et des *traités de morale;* des réfutations tout en raisonnemens, eussent-elles été parfaites, n'auraient assurément pas produit contre la fausse philosophie une impression aussi forte que celle de mes nouvelles et de mes romans; il n'y a certainement pas d'argumens qui puissent démontrer aussi bien l'horreur des principes philosophiques, que la scène (qui a été si remarquée) que j'ai placée dans

les Parvenus, et dans laquelle mon héros se trouvant, pour la première fois, à une horrible séance des jacobins, soutient ensuite à son ami qu'il les a trouvés *très-modérés* parce que, disciples des philosophes, ils sont en effet mille fois plus modérés que leurs maîtres; ce que mon héros prouve, par un grand nombre de citations qui font frémir, et qui sont tellement irrécusables, que les disciples actuels de Voltaire, de Diderot et d'Helvétius, n'ont pas fait à cet égard la plus légère réclamation. Enfin, je crois que nul littérateur n'a peint avec autant de détails et plus de vérité les mœurs du dix-huitième siècle et du commencement de celui-ci, et n'a donné une idée plus juste du ton de la cour, de celui des gens du grand monde, et n'a présenté des caractères plus variés et mieux soutenus.

Quant à mon influence, j'ose croire qu'elle a été utile à la religion, et que, par une faveur particulière de la providence, ma faible main a porté de redoutables coups à la fausse philosophie; je me flatte encore d'avoir eu sur l'éducation publique et particulière une heureuse influence, notamment sur l'étude des langues vivantes que j'ai mise à la mode; sur l'emploi des jeux et des récréations; sur la gymnastique de l'enfance et de la

jeunesse, dont j'ai donné les premières idées dans mes *Leçons d'une gouvernante*. On me doit encore l'abolition totale des contes de fées, lecture autorisée jadis dans l'éducation de l'enfance et de la première jeunesse. Le conte qui se trouve dans les *Veillées du Château* et que j'intitulai (il y a quarante ans) *la Féerie de l'art et de la nature*, a fait connaître que le véritable *merveilleux*, puisé dans les œuvres du Créateur, surpasse infiniment tout ce qu'une imagination déréglée peut inventer en ce genre; et enfin ce conte a donné en général à la jeunesse le goût de la plus belle et de la plus attrayante de toutes les sciences, celui de l'histoire naturelle, science sur laquelle sont fondées les découvertes les plus utiles, les plus brillantes, et par conséquent toute la magie des beaux-arts et même celle des arts d'industrie. En un mot, je crois avoir combattu avec succès le mauvais goût en tous genres, et particulièrement en littérature, l'affectation, l'emphase, le néologisme et le galimatias.

Je quittai Carlepont le dernier de novembre 1819; M. de Valence m'ayant offert mille fois, depuis dix-huit mois, de me loger, je lui demandai l'hospitalité qu'il m'accorda avec toute la grâce possible; une des choses qui me détermina,

à cet égard, fut l'espérance de pouvoir contribuer à prévenir un procès entre lui et mon petit-fils. Je comptais ne rester chez lui que dix ou douze jours; mais, les affaires ne finissant point, j'y restai infiniment plus long-temps, et sans pouvoir rien terminer.

Dans les premiers jours de l'année 1820, madame la comtesse de Choiseul (née princesse de Beauffremont) m'envoya le présent le plus ingénieux et le plus charmant que j'aie reçu de ma vie: c'est une écritoire en bronze et en dorures, magnifiquement travaillée, et portant une petite *pendule* surmontée d'une *figure de bronze* assise et tenant un *livre d'or*, sur lequel ces mots sont gravés: *œuvres de Genlis*, *Pétrarque et Laure*. Ce sujet, qui sert de couvercle à l'écritoire, s'enlève et forme un superbe serre-papiers, qui, détaché, laisse voir l'écritoire la plus riche et la plus élégante; sur la base de cette écritoire sont gravés ces jolis vers:

La douce utilité d'une telle lecture,
Ainsi que ce cadran qu'elle semble hâter,
Suivra le cours des temps, et d'une gloire pure
Marquera les progrès, sans jamais s'arrêter.

La forme, la proportion, le bon goût des

ornemens, la grâce et l'utilité de l'invention rendent ce meuble véritablement unique, et l'ingénieuse amitié qui l'inventa pour moi lui donne à mes yeux un prix inestimable; je lui envoyai à ce sujet les vers suivans:

Dans le tracas du nouvel an,
Je rêve en paix devant mon écritoire,
Les yeux fixés sur mon joli cadran;
Ce don si précieux retrace à ma mémoire
Tout ce qui peut charmer mon esprit et mon cœur;
De la marche du temps la redoutable image
Ne m'offre qu'un cercle enchanteur,
Sans effroi, je songe à mon âge:
La jeunesse est dans le bonheur!
Ah! sur mes derniers jours quel est donc votre empire,
Mes travaux maintenant me paraîtront si doux!
Je ne puis compter l'heure et je ne puis écrire,
Sans désormais penser à vous.

C'est encore madame de Choiseul qui me donna, l'année suivante, *un écran*, dont voici la petite histoire:

Elle m'avait demandé de lui donner un écran de main, de mon ouvrage; je trouvai dans un vieux livre ce qu'on appelle le *quarré magique*, formant le nombre *quinze* en tous sens; je traçai en or ces chiffres, que j'entourai de couronnes de fleurs; j'ornai le tout d'une guir-

lande, et sur le revers de l'écran j'écrivis les vers suivans :

4	9	2
3	5	7
8	1	6

Quinze est un nombre que je hais,
Et cette aversion ne changera jamais;
Ce quarré savant et magique
N'offre rien à l'esprit qui lui plaise, ou le pique.
Il faut convenir qu'à *quinze* ans
On est communément jolie;
Mais toujours la fin du printemps
En est la plus belle partie.
A vingt-cinq ans on aime mieux :
C'est l'âge brillant de la vie,
Lorsqu'il n'est pas trop orageux.
Sur un grand tapis vert, sur une table ronde,
Les cartes attirant et fixant tout le monde,
Quinze peut quelquefois paraître un nombre heureux;
Mais cependant la fortune inhumaine
Rend le *quinze* un jeu désastreux :
Ce nombre encore alors n'excite que ma haine.

D'un quinze-vingt que le sort est affreux!
Souvent dans la vieillesse, hélas! on doit s'attendre
A ce destin si rigoureux,
Et qui serait pour moi doublement malheureux;
J'aime à vous regarder ainsi qu'à vous entendre.
Vous le savez, mon plaisir le plus doux
Est de vous voir chaque semaine [1] :
Jugez de mon chagrin, figurez-vous ma peine,
Quand je vous donne un rendez-vous,
D'être remise à la *quinzaine!*

Après avoir reçu cet écran, madame de Choiseul m'en donna un que l'amitié rendit beaucoup trop flatteur, mais qui est si ingénieux, que je dois le citer par amour-propre pour elle; un côté contenait le *quarré magique* et mes vers, entouré d'une guirlande d'immortelles et de feuilles de chêne, portant des noix de galle, avec lesquelles on fait l'encre; l'autre côté portait la réponse (qu'on va lire), encadrée par une guirlande de petites couronnes de laurier au nombre de *quarante*, et dans chaque couronne se trouvent en petits caractères les titres d'un ou de plusieurs de mes ouvrages, de sorte que ce catalogue complet se trouve dans ces *quarante couronnes*.

[1] Tous les dimanches, au soir.

Voici la réponse :

Ce nombre quinze, qui des ans
Est l'époque la plus jolie,
N'est pas non plus l'un des instans
Que je préfère dans ma vie ;
Bien avant je vous admirais,
Et c'est aimer quand l'âme est pure :
Depuis, vous voyant de plus près,
J'ai reconnu que la nature
S'était, en vous formant, pour ne rien oublier,
Soumise à beaucoup plus qu'à trois fois *quintupler*
Les grâces, les droits qu'elle donne,
Et que rarement on pardonne ;
Car, pour mieux vous servir, elle aura morcelés
Ces beaux esprits, peut-être, en un corps rassemblés,
Qu'après un triple quinze on compte ;
Mais comme vraiment j'aurais honte
D'oser exagérer où tout est vérité,
C'est bien exactement le *tiers de quinze* ôté.
Mille talens divers sont joints à ce génie,
Qui nourrit la jeunesse et consume l'envie ;
Ah ! qu'il est malheureux celui qu'elle poursuit,
Qui, jaloux du plaisir auquel il est réduit,
Repoussant la raison, craignant son assistance,
Vous hait, pour échapper à la reconnaissance !
Oui, plus à plaindre encor qu'un pauvre *quinze-vingt*,
Qui du moins sent, bénit la main qui le soutient,
Il endurcit son cœur, il ferme son oreille !
Que je sais mieux jouir ! heureuse dès la veille,
Quand accourant chez vous, ainsi qu'il m'est permis,
Ce jour heureux de la semaine,
Attendu, désiré, hélas ! parfois remis

A l'interminable *quinzaine*,
Qu'avec orgueil je sais que vous daignez compter,
Qu'il m'est plus doux encor de vous voir redouter :
Enfin, bien installée à la place chérie,
De vos soins indulgens, enchantée, enhardie,
Est-on plus heureuse à *quinze ans ?*
Non, les attraits les plus puissans
Ne pourraient procurer ces heures fortunées,
Et cet entier oubli du temps,
Qui charment nos longues soirées;
Mais un regret les suit, puisqu'il faut les finir,
On s'arrache, on revient, on se sent retenir;
Je l'éprouve toujours; alors que l'on m'appelle,
Qu'on m'a dit *quinze* fois, dont en vain j'ai frémi :
Partez donc, il est tard, laissez reposer celle
Dont l'esprit seul n'aura jamais dormi.

Je revis, dans ce commencement d'année, et avec un grand plaisir, Astolphe de Custine : notre amitié s'est fortifiée durant notre absence; il m'a écrit des lettres charmantes à tous égards et qui contiennent de beaux vers de sa composition sur divers sujets; presque tous étaient des vers religieux. Ce jeune homme m'intéresse également par le nom qu'il porte, par ses nobles sentimens, par la vivacité de son imagination, et par l'étendue et l'originalité de son esprit. Il m'a envoyé un charmant *livre blanc* de *souvenirs*, dont les deux premières pages contiennent un joli paysage, et des vers

de lui, qui se rapportent aux confidences qu'il m'a faites. Voici les vers:

L'amour affronte la tempête,
Et l'insensé, dans son orgueil,
Malgré l'orage qui s'apprête,
Veut encore braver l'écueil.

Crains le doux penchant qui t'entraîne,
Amour, fuis un espoir trompeur;
Cède à l'amitié qui t'enchaîne,
Pour te rendre le vrai bonheur.

L'amitié, passion du sage,
Résiste au temps qui nous détruit:
C'est un abri pendant l'orage,
C'est un flambeau pendant la nuit.

Elle attend le cœur qui s'égare;
Corrigeant, mais avec douceur,
Sa main bienfaisante répare
Et les fautes et le malheur.

Conservant le projet de donner au public des éditions épurées, avec des notes critiques de moi, de l'*Émile* de Rousseau, du *Siècle de Louis* XIV, et du *Siècle de Louis* XV, de Voltaire, j'y travaillai toujours avec ardeur depuis mon retour de la campagne; j'avais déjà, à cette époque, presque fini mon travail sur *Émile*. Cet ouvrage, qui contient tant de sophismes pernicieux et tant d'impiétés, mêlés à de très-beaux éloges de la religion, cet ouvrage, dis-je, a

corrompu un nombre infini de jeunes pères de famille, et de jeunes instituteurs. Il y avait plus de trente-cinq ans que je ne l'avais lu : je l'avais totalement oublié, et cette lecture me causait une surprise inexprimable ; l'expérience que j'ai acquise rendait inexcusables à mes yeux ces extravagances et ces inconséquences ; c'est un bien mauvais livre en tous sens ; il est même en général mal écrit, à l'exception d'un très-petit nombre de morceaux ; le style en est également négligé, incorrect et diffus ; et enfin je ne connais pas de livre plus ennuyeux. J'en ai retranché toutes les choses contraires à la religion et à la morale ; et je combats, dans des notes, les contradictions sans nombre qui s'y trouvent, et les folies systématiques que l'auteur y propose pour son chimérique élève ; cet ouvrage n'aurait jamais fait de bruit, s'il n'eût pas été fou. Mais cette folie, comme je l'ai dit ailleurs, il y a trente-six ans, n'était pas sans dessein ; Rousseau réunissait à beaucoup d'esprit une extrême finesse : il avait parfaitement calculé les moyens sûrs de réussir universellement dans ce temps : l'académicien Thomas avait mis l'emphase à la mode, Rousseau exagéra ce défaut, surtout dans *Émile*, où il le porta souvent

jusqu'au ridicule, particulièrement dans *les déclarations d'amour de l'innocente et modeste Sophie* à Émile; et le vulgaire des jeunes gens appela cela de *l'élévation, de la chaleur et de l'énergie;* il se montra passionné pour les femmes, et presqne toutes le prirent sous leur protection; les dévots lui pardonnèrent son scepticisme et de véritables impiétés en faveur de quelques morceaux religieux qu'ils se plurent à citer. Rousseau ne voulut point se déclarer nettement *philosophe*, 1° parce qu'il ne pouvait se résoudre à plier sous un chef; 2° parce qu'au fond de l'âme, il méprisait le cynisme dégoûtant et l'effronterie de leur doctrine toujours affirmative; mais néanmoins il ne fut pas sans ménagement pour la secte, car, outre ses impiétés, il imagina, lorsqu'il voulut peindre le plus honnête, le meilleur et le plus vertueux des hommes, de donner à cet homme un athéisme incurable !..... Tel est M. de Volmar dans la *Nouvelle Héloïse!* et ce même Rousseau a dit et répété, dans d'autres ouvrages, que l'athée qui soutiendrait qu'il ne serait pas capable, s'il le pouvait, de commettre tous *les crimes les plus atroces* pour le moindre de ses plaisirs, serait un *menteur* [1]! ....

[1] Rousseau a pillé Richardson, en calquant sur Clarisse et

C'est encore ce même Rousseau qui a dit; *Tenez votre âme en état de désirer que la religion soit vraie, et vous n'en douterez jamais.* Et voilà comme il a plu à tout le monde, et comme tout le monde a toléré sans efforts ses inconcevables contradictions. Quant au génie qu'on lui accorde, il n'en a pas eu plus que les autres incrédules; ce qu'il y a de mieux dans Émile est servilement pris de Montaigne et de Balzac[1]; et il est impossible de montrer du génie avec des inconséquences sans nombre, et par conséquent l'incapacité absolue de faire un bon plan, et lorsqu'enfin on a fait des romans, qui sont tous également dépourvus d'imagination et de conceptions ingénieuses et neuves.

Casimir vint me voir deux fois dans les commencemens de mon séjour, rue Pigale, chez M. de Valence. Sa conduite à Mantes est au-dessus de ce que je pouvais désirer; ce n'est point par lui que j'en ai su les détails. Il n'existe

miss Howe ses deux caractères de Julie et de Claire. Il est vrai que, pour se les approprier, il les a entièrement gâtés.

(*Note de l'auteur.*)

[1] J'ai cité ce passage tout entier dans un de mes derniers ouvrages.

(*Note de l'auteur.*)

pas dans le monde une personne qui ait plus que lui l'aversion de se vanter de ses bonnes actions; et si ses occupations multipliées ne l'empêchaient pas de lire ces Mémoires, et si d'ailleurs je n'ordonnais pas que, dans l'impression de cet ouvrage, on ne retranchât pas une ligne de tout ce qui s'y trouve écrit, je suis bien sûre qu'il en ôterait presque tout ce qui le regarde. Je n'ai connu le détail de sa conduite à Mantes, que par madame la duchesse de Bourbon, qui le tenait d'une amie qui est établie dans cette ville (madame la comtesse de la Saumez [1]). Madame la duchesse de Bourbon, qui s'intéressait à Casimir, lui avait demandé de ses nouvelles : elle trouva sa réponse si touchante que, bien sûre du plaisir qu'elle me ferait, elle me l'envoya; et cette lettre contient les détails de la conduite édifiante de Casimir et de sa femme, et de tout ce qu'il a fait pour des prisonniers condamnés à mort, et du courage et de l'humanité qu'il a montrés dans un incendie. Casimir, après cet événement, vint deux fois de Mantes à Paris, pour me voir, et il ne

[1] Fille du célèbre Gerbier, et digne de son père par ses nobles sentimens et par toutes les qualités du cœur et de l'esprit.

(*Note de l'auteur.*)

me dit pas un seul mot de cette aventure. Je respecte moi-même la modestie de Casimir, et je n'en dirai pas davantage; j'ajouterai seulement qu'il est doublement utile et beau de donner de tels exemples, dans la jeunesse.

Malgré tous mes travaux et toutes mes occupations, je trouvai encore le moyen de faire un petit ouvrage particulier que j'écrivis de ma main, dans un livre relié en maroquin et que j'ornai de vignettes et de culs-de-lampe, peints par moi. Ce manuscrit de cent pages, d'une écriture très-fine, en ferait à peu près trois cents d'impression in-12; il a pour titre, *Essai sur les beaux-arts.* Je crois qu'il contient des idées neuves, particulièrement sur la musique instrumentale; je n'en ai fait aucun brouillon, et je n'en ai gardé aucune copie.

Voici pourquoi j'avais fait cet ouvrage : une servante avait brisé la belle harpe qu'Alfred a emportée, il l'a renvoyée à Paris pour la faire raccommoder par M. Errard; je lui mandai que je me chargeais du raccommodage et de tous les frais; sa reconnaissance fut si vive et si touchante, que je résolus de lui faire encore, dans ce genre, le plus beau de tous les présens, une superbe harpe à demi-ton de la nouvelle mécanique d'Errard,

sur laquelle on peut jouer, comme sur le piano, toutes les modulations possibles. Il fallait cent louis pour acheter une harpe de ce genre : je ne les avais pas, j'imaginai de faire le livre dont je viens de parler et de le proposer en paiement à Errard, qui l'accepta sans difficulté; mais madame de Choiseul, pensant que pour Alfred j'en pourrais tirer un meilleur parti, eut l'idée de le faire proposer à M. le comte de Sommariva amateur si magnifique et si éclairé; j'eus l'idée, pour faire sûrement agréer ma proposition, de joindre à ce livre un *Catalogue pittoresque* de son beau cabinet de tableaux. Madame de Choiseul, avec son affection accoutumée pour moi, se chargea de cette négociation par le moyen de madame la marquise de Grollier, amie de M. de Sommariva, et qui, avec une bonté parfaite, a écrit en Italie à M. de Sommariva, pour lui faire ma proposition. J'attendais sa réponse, qui fut extrêmement favorable; alors, j'envoyai à Alfred la vieille harpe bien raccommodée, une belle toute neuve à demi-ton, et comme je lui avais déjà sacrifié la mienne, il eut en sa possession trois excellentes harpes, tous frais de port et d'emballage payés. Je m'applaudis de lui avoir fait ce présent, puisque, par son étude et son génie

de mécanicien, il est parvenu, en fort peu de temps, à faire parfaitement toutes les mécaniques les plus compliquées d'Errard.

Anatole de Montesquiou, qui m'avait déjà montré beaucoup de très-jolies fables de lui, m'étonna, dans le cours de cette année, en me lisant des fragmens d'une tragédie qu'il venait de finir, qui est intitulée, *Vanda, reine de Pologne*. Il y a véritablement beaucoup de talent dans cette pièce, et je vois, avec un extrême plaisir, que le jeune auteur acquerra sûrement une juste célébrité; l'amitié si tendre que j'ai pour lui me fera sentir vivement tous ses succès.

A cette époque, madame de Choiseul me mena chez madame Lebrun, dont j'admirai les ravissans ouvrages; je savais qu'elle devait faire pour une église un tableau représentant *sainte Geneviève*, et qu'elle désirait vivement que je lui donnasse les vers que j'ai faits sur cette sainte, qui ne sont point dans l'*Almanach des saints*, que je publiai, cette année; je les lui donnai, en y ajoutant un envoi que je lui adressai. Voici les vers de sainte Geneviève, et mon envoi :

SAINTE GENEVIÈVE.

Prier Dieu, garder ses troupeaux,
Filer, rêver, contempler la nature,

Se reposer sur la verdure
Avec sa croix et ses fuseaux :
Tels furent ses plaisirs, tels furent ses travaux !
Innocente et simple bergère,
A l'abri des méchans que ton sort fut heureux !
Combien doit t'envier, à son heure dernière,
Le mondain, ou l'ambitieux !

ENVOI A M[me] LEBRUN.

J'ai parlé de ses mœurs, j'ai parlé de sa vie :
Mais pour la peindre il faudrait vos couleurs,
Et de vos pinceaux enchanteurs
La douce et brillante magie ;
Ma main n'a pu tracer qu'un dessin imparfait,
Et vous nous offrirez un ravissant portait.

J'appris peu de jours après l'exécrable attentat qui priva la France d'un prince digne d'être aimé, et les beaux-arts, d'un protecteur généreux; sa mort fut sublime! La magnanimité, la sensibilité touchante, la piété, et le courage, sans aucune ostentation, qu'il montra dans ses derniers momens, ne peuvent être inspirés que par les sentimens les plus purs de la religion, qui développe et qui exalte, à cet instant suprême, tous les sentimens élevés; et, comme l'a dit l'un de nos plus éloquens orateurs [1], *Les grandes âmes paraissent être faites pour la religion.* Cet événe-

[1] Massillon.

ment affreux et tous ses détails me causèrent tant de saisissement, d'attendrissement et d'horreur, que ma bonne santé en fut véritablement altérée; le général Valence, mes enfans, mes élèves, mes amis, partagèrent tout ce que j'éprouvai à cet égard; pendant plus de quinze jours, nous ne pouvions parler d'autre chose; chaque détail ajoutait à nos regrets, à notre profonde tristesse, et à notre admiration pour l'auguste veuve de cet infortuné prince. La consternation fut générale parmi le peuple, et dans toutes les classes; on découvrit des trésors jusqu'alors inconnus de bonté, et les actions les plus touchantes de ce malheureux prince; son oraison funèbre se composait ainsi par des faits et des récits qui se trouvaient dans la bouche de tout le monde, et l'éloquence n'y pouvait rien ajouter : les pleurs et les gémissemens d'une foule de pauvres, qui entouraient l'Élysée-Bourbon, étaient plus éloquens que les discours des plus grands orateurs ne pouvaient l'être.

Le célèbre Dupuytren, et les autres chirurgiens qui firent l'ouverture de son corps dirent que, *anatomiquement* parlant, il était impossible qu'il eût pu survivre quelques minutes au coup mortel qu'il reçut. Il y survécut six heures et

demie, avec toute sa tête et sa présence d'esprit jusqu'au dernier moment. C'est un miracle de la grâce divine. M. Dupuytren, qui a vu beaucoup souffrir et beaucoup mourir, n'a jamais rien observé d'aussi frappant et d'aussi sublime; et il en fut tellement touché, que, depuis ce moment sa piété est aussi vive que sincère. Je tiens ce fait d'une personne qui le voit presque tous les jours. Madame la duchesse de Berri montra, dans cette occasion, une sensibilité et une élévation d'âme qui achevèrent de lui gagner tous les cœurs. La douleur de toute la famille royale fut bien touchante.

Mademoiselle d'Orléans, que j'eus l'honneur de voir dans les premiers jours de cette horrible catastrophe, en était bien profondément affectée, ainsi que M. le duc d'Orléans : l'un et l'autre me contèrent une infinité de traits intéressans de la mort et des sentimens sublimes de monseigneur le duc de Berri; sa piété fut celle d'un saint, et son courage celui d'un héros. Les dames de madame la duchesse de Berri, qui accoururent dans ce moment fatal, étaient en habits de fêtes, parce qu'elles sortaient d'un bal; elles étaient toutes couvertes de fleurs et de clinquans : elles entourèrent, dans ces costumes, le lit du prince à

l'agonie, et la robe blanche de madame la duchesse de Berri, garnie de roses, fut trempée de sang, les princesses mêmes en avaient des éclaboussures sur leurs vêtemens. Pendant ce temps, à deux pas de cette scène d'horreur, l'opéra continuait : on chantait et on dansait; quand dans le premier petit salon, où l'on établit d'abord le malheureux prince, on ouvrit une porte pour donner de l'air, on entendit distinctement l'orchestre et les voix.

M. de Châteaubriand eut la bonté de m'envoyer une brochure qu'il fit très-promptement après la mort de monseigneur le duc de Berry. Cet intéressant écrit sera toujours un monument précieux par les faits qu'il contient, par le talent et la pureté de principes et d'intentions qu'on y trouve, et qui ont illustré déjà tous les ouvrages précédens du même auteur; je lui reprochai seulement, dans le temps, d'avoir omis, dans ce morceau historique, un trait admirable de la vie de son altesse royale Madame, duchesse d'Angoulême [1].

[1] Ce trait est d'une telle sublimité qu'on ne peut s'empêcher de le rapporter ici : Le vertueux confesseur de Louis XVI, l'abbé Edgeworth, après avoir assisté dans leurs derniers momens, avec un zèle admirable, des prisonniers républicains

M. Dupuytren [1] fit aussi une excellente relation de ce tragique événement. Cet écrit, qui fait

français, prit la maladie contagieuse dont ils étaient atteints. S. A. R. Madame, duchesse d'Angoulême, qui se trouvait dans le même lieu, demanda et obtint de monseigneur le duc d'Angoulême, d'aller sur-le-champ soigner ce digne ecclésiastique, qui avait exposé sa vie en donnant à notre auguste et malheureux roi les dernières consolations de la religion; il fallait bien de la pitié et de la force d'âme pour ne pas refuser une telle demande. S. A. R. n'hésita point à accorder cette touchante permission. Aussitôt, Madame, duchesse d'Angoulême, malgré l'affreux danger de prendre une maladie épidémique et mortelle, se rendit auprès de l'abbé Edgeworth, et le soigna avec l'assiduité et toute l'affection que pouvait produire une piété qui était à la fois angélique et filiale. Le saint abbé mourut; Madame, duchesse d'Angoulême, ne fut même pas malade : ainsi le ciel renouvela pour elle le miracle qu'il avait déjà fait pour les illustres filles de Louis XV. (*Note de l'auteur.*)

[1] A dix-sept ans M. Dupuytren fut nommé professeur à l'École de Santé de Paris, et ouvrit des cours de chirurgie et des cours d'anatomie. Il succéda à M. Dumeril dans la place de chef des travaux anatomiques; et à vingt-quatre ans, il obtint la place de chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu de Paris. Il en est chirurgien en chef depuis 1815. M. Dupuytren a perfectionné et même inventé plusieurs instrumens. Sa clinique est suivie par un grand nombre d'élèves, auxquels il ne permet peut-être pas assez de joindre l'expérience de la main et l'usage des instrumens, à l'instruction qu'ils tirent de ses leçons. M. Dupuytren a publié plusieurs *Mémoires*, une *Thèse* et deux *Discours* relatifs à l'art qu'il pratique. Ce professeur célèbre, surtout par la hardiesse et la dextérité de ses opérations, est né à Pierre-Buffière en 1778. (*Note de l'éditeur.*)

tant d'honneur à sa supérieure habileté, à son esprit, à son âme, et même à sa manière d'écrire, n'a point été rendu public. M. Dupuytren, avec la plus aimable obligeance, voulut bien m'en donner deux exemplaires.

Dans le cours de cette année parurent les poèsies de M. de Lamartine[1]. Ce jeune homme n'a-

[1] Virgile et Racine sont peut-être les deux seuls poètes dont le talent n'ait point subi ces inégalités, ces faiblesses, et, si je puis m'exprimer ainsi, ces lassitudes qui semblent prouver que le génie aussi a besoin de repos et de sommeil. Où je trouve beaucoup de beautés, dit Horace, je ne suis pas blessé des défauts. Les poésies de M. de Lamartine me donnent aussi cette heureuse insensibilité. Dans sa Lettre à M. Casimir Delavigne, il y a sans doute plusieurs choses à reprendre, mais je n'en ai point gardé le souvenir, tandis que les vers suivans sont restés dans ma mémoire :

D'un ton plus familier, d'une voix plus touchante,
Je voulais te parler et voilà que je chante.
Ainsi quand sur les bords du lac qui m'est sacré,
Séduit par la douceur de son flot azuré,
Ouvrant, d'un doigt distrait, l'anneau qui la captive,
J'abandonne ma barque à l'onde qui dérive,
Je ne veux que raser, dans mon timide cours,
De ses golfes rians les flexibles contours,
Et sous le vert rideau des saules du bocage,
Glisser en dérobant quelques fleurs au rivage;
Mais du vent qui s'élève un soufle inaperçu
Badine avec ma voile et l'enfle à mon insu ;

vait que vingt-six ans; il est aussi estimable par sa conduite que remarquable par son talent, il est petit-fils de madame Desrois, ancienne sous-gouvernante de mes élèves, qui ne lui furent confiés que dans leur première enfance [1]. La vieille comtesse de Rochambeau était alors gouvernante, madame Desrois souffrit beaucoup sous ses ordres; elle venait me conter tous ses chagrins, que j'eus toujours le bonheur d'adoucir, en les détaillant à mesure à madame la duchesse de Chartres; madame Desrois me montra alors la plus vive reconnaissance, et je n'ai rien fait depuis qui ait dû altérer ce sentiment; des sujets particuliers de mécontement ne m'ont point empêchée de m'intéresser vivement à son petit-fils. J'eus même l'honneur de parler de lui à mademoiselle d'Or-

Le flot silencieux, sur la liquide plaine,
Pousse insensiblement la barque qui m'entraîne.
L'onde fuit, le jour tombe; et, réveillé trop tard,
Je vois le bord lointain fuir devant mon regard.

(*Note de l'éditeur.*)

[1] Les princes lui furent seulement confiés, car mademoiselle d'Orléans et sa sœur jumelle n'avaient pas un an lorsqu'on les remit entre mes mains, parce que je l'avais ainsi désiré, quoique l'usage constamment suivi jusqu'alors eût toujours été de ne donner une gouvernante aux princesses qu'à la fin de leur adolescence, à quatorze ou quinze ans.

(*Note de l'auteur.*)

léans, et de lui dire qu'il était bien digne d'elle de le protéger de tout son pouvoir; cette aimable et sensible princesse avait déjà fait plusieurs démarches pour l'attacher à une ambassade[1].

Quant aux poésies de M. de Lamartine, on y trouve de l'esprit, du talent, de beaux vers, et des sentimens religieux; mais le fond de ses *Méditations* est commun, il s'agit toujours des regrets causés par la mort d'une *maîtresse adorée;* les regrets d'Young (dans ses *Nuits*) sur la mort de sa fille, sont plus purs et plus touchans! D'ailleurs, M. de Lamartine n'est pas d'une bonne école, et l'on rencontre dans ses *Méditations* beaucoup trop de vers ambitieux et de phrases hasardées; il serait bien à désirer qu'un jeune homme, né avec de si heureuses dispositions, et une si belle âme, attachât plus de prix à deux choses qui assureront toujours la durée des ouvrages; la propriété de l'expression, et la clarté. Il se rencontre malheureusement, parmi les beaux vers de M. de Lamartine, beaucoup d'expressions impropres, comme par exemple, celle-ci : *Des pas rêveurs;* il y a aussi une de ses Mé-

[1] M. de Lamartine fut depuis attaché à l'ambassade de Naples, et il vient d'être très-récemment nommé secrétaire de légation à Florence. (*Note de l'éditeur.*)

ditations qui forme un morceau complet et fini, et qui ne contient que d'affreux blasphèmes contre la Providence; l'auteur réfute victorieusement ces impiétés dans la Méditation suivante; mais il aurait dû placer la réfutation à côté des blasphèmes, et non dans une pièce de vers séparée. Je suis bien persuadée que mes éloges ne me feront point pardonner des critiques, qui blesseront d'autant plus l'auteur de ces belles Méditations, qu'il est impossible de les attribuer à la malveillance, et d'y répondre raisonnablement.

M. de Lamartine a fait beaucoup de lectures dans les salons, et l'on n'a pas manqué d'y applaudir les choses que je condamne; car c'est ce qui arrive toujours dans la société, on y prend l'obscurité, et souvent la plus choquante impropriété de mots et d'expressions pour *du sublime*. Ceci rappelle ce que j'ai déjà cité de M. de La Harpe, et qu'il est bon de répéter ici. M. de La Harpe, lisant partout jadis sa *Mélanie*, excita un enthousiasme universel, par le plus mauvais vers de cette pièce que toutes les femmes citaient avec transport. En parlant des religieuses qui s'enferment pour jamais dans un cloître, il dit: du moment où elles y entrent;

La tombe se referme, et l'on y meurt long-temps.

S'il eût dit qu'on y souffre une longue agonie, la pensée était commune, et n'aurait frappé personne; mais *on y meurt long-temps* parut neuf, parce qu'on n'avait jamais eu l'extravagance de dire que la mort, qui n'est qu'un instant, se prolonge *long-temps;* et l'on trouva ce vers admirable. Voilà les jugemens de société, depuis les *Éloges* de Thomas, si beaux à plusieurs égards, mais souvent si amphigouriques, et, par cette raison, si prônés et si admirés dans le temps. On se plaignait déjà du néologisme et du galimatias, quelques années après la mort de Louis le Grand; Fontenelle et Lamothe furent, sous ce rapport, justement critiqués. Dans un ancien ouvrage très-curieux, intitulé *Dictionnaire néologique*, imprimé en 1728, on trouve ces vers qui n'ont pas vieilli:

Toute langue aujourd'hui devient énigmatique;
On entend peu le grec, assez peu le latin:
Je crains pour le français un semblable destin;
A force de chercher quelque chose qui pique,
Du nouveau, du brillant, ou bien du gracieux,
On donne dans l'obscur, le faux, le précieux:
Et souvent l'orateur, plus souvent le poète,
Dans son propre pays a besoin d'interprète,
Qui puisse expliquer au lecteur
Ce qu'a voulu dire l'auteur [1].

[1] L'auteur anonyme, qui a pris ces vers pour épigraphe,

Anatole de Montesquiou fit paraître un joli petit recueil imprimé de ses poésies; il écrivit sur l'exemplaire qu'il m'envoya les vers suivans :

« J'ai vu, dans vos écrits charmans,
» Que l'art de vivre heureux est le secret du sage;
» Je leur dois ma raison, mes goûts, mes sentimens :
» Mon cœur vous devait cet hommage. »

J'avais, à cette époque, fini, depuis plusieurs mois, mon travail, 1° sur *Émile*; 2° sur le *Siècle de Louis* XIV, et l'*Abrégé du siècle de Louis* XV, par Voltaire; j'ai voulu seulement épurer ces ouvrages, et les rendre tels que les jeunes instituteurs, et les jeunes gens qui entrent dans le monde, puissent les lire sans danger de corrompre leur jugement, leur esprit et leur cœur, par les mensonges impudens, les sophismes et les impiétés qui se trouvent dans ces ouvrages: je n'ai pas mis à ces éditions épurées une seule phrase de moi dans le texte, dont je me suis bien gardé de retrancher les inconséquences et les mensonges, qui n'ont rien de corrupteur. Je ne m'abusai point sur l'animosité nouvelle qu'exciteraient contre moi ces nouvelles édi-

dit les avoir tirés du *Mercure*, du 7 septembre 1727.

(*Note de l'auteur.*)

tions; mais je crus faire une chose utile et religieuse, et avec cette persuasion, rien ne peut me décourager. Je fis en outre des notes toujours approbatives sur un ouvrage admirable, en un gros volume in-8°. de plus de six cents pages, qui, depuis cinquante ans, était tombé dans le plus profond oubli; les philosophes l'étouffèrent à sa naissance, et n'en dirent pas un seul mot dans leurs écrits, parce qu'ils en reconnurent la supériorité. Je n'en avais moi-même jamais entendu parler; et même, quand j'ai fait mon ouvrage sur la religion, c'est M. le chevalier d'Harmensen, si instruit et si spirituel, qui fit cette heureuse découverte, qui m'apporta ce livre, qui a pour titre, *Catéchisme philosophique, ou Recueil d'observations propres à défendre la religion chrétienne contre ses ennemis*; par M. l'abbé Flexier de Réval, avec cette épigraphe:

« *Philosophia catechismus ad fidem.* »
CLEMENS ALEX.

Je compte, si Dieu le permet, ajouter encore à ces réimpressions épurées les ouvrages suivans: *Charles* XII, et *Pierre le Grand*, de Voltaire; l'*Essai sur les mœurs des nations*, du même; l'*Histoire politique et philosophique des*

Européens dans les Indes, de l'abbé Raynal [1].

[1] Je commençai ce travail par l'*Essai sur les Mœurs des Nations*, de Voltaire; mais, après cette lecture, je trouvai cet ouvrage si odieux, si mauvais, et si plat d'un bout à l'autre, et tellement rempli d'erreurs, de bévues et de mensonges, que je renonçai, sans retour, à l'idée de l'*épurer;* je pensai avec raison qu'une production si détestable ne pourrait jamais être réimprimée que dans une édition *compacte*, et que d'ailleurs nul libraire, nul spéculateur, n'aurait la folie de la présenter de nouveau au public. Je n'ai pas eu le temps encore de faire des notes à *Charles* XII et à *Pierre le Grand;* le premier de ces ouvrages est agréable à lire, quoique le style en soit souvent trop négligé; et ce livre contient tant de faits contradictoires, inexacts, et tant de faussetés, qu'il n'est en général qu'un roman et non une histoire. Quant à *Pierre le Grand*, les partisans même de M. de Voltaire conviennent que cette histoire est tout-à-fait manquée; nul sujet pourtant n'était plus beau, le héros ne ressemble à aucun autre : il fut, en politique et en législation, ce que fut parmi nous, en littérature, le grand Corneille; fondateur heureux d'un empire immense, il en assura la gloire et la prospérité, en le tirant de la barbarie; législateur étonnant, il donna des lois à des peuples qui n'avaient point de frein; il éclaira des esprits plongés dans les plus épaisses ténèbres; il fit naître l'industrie du sein de la paresse : il sut également instruire, combattre, vaincre et régner. Il n'y a, dans l'histoire de M. de Voltaire, ni trait caractéristique, ni grandeur d'âme, ni peintures attachantes, ni rien enfin de ce qui devrait naturellement s'y trouver. Cet ouvrage est à refaire, et tout écrivain estimable peut l'entreprendre sans aucune présomption.

J'ai fait et fini le travail sur l'*Histoire politique et philoso-*

On fit cet hiver, chez madame de Grollier, une lecture tout haut devant trente personnes, de mon *Essai sur les beaux-arts*, manuscrit que M. de Sommariva laissa en dépôt entre les mains de madame de Grollier jusqu'à son retour à Paris. Cette lecture eut le plus grand succès: elle fut faite par M. de Vimeux, qui, dit-on, lit dans la perfection. Ce qu'il y a de particulier à cet ouvrage, c'est que je l'ai fait, non-seulement sans aucun brouillon, mais sans aucune rature, puisque je l'ai écrit sur un livre blanc relié; je voudrais, pour répondre à la confiance de M. de Sommariva, qu'il fût un chef-d'œuvre.

J'allai avec madame de Choiseul faire une visite à madame de Grollier. Je ne me console pas qu'une personne si charmante, et qui a des talens si supérieurs, soit aveugle; elle est, sans exception, le seul peintre de fleurs qui ait su mettre

phique des Européens dans les Indes, de l'abbé Raynal, et même avant que le *Journal des débats*, dans un de ses numéros, ait invité les gens de lettres à faire cette grande et utile entreprise; j'ai mis à ce travail tout le soin et toute la réflexion dont je suis capable; j'ai fait un très-grand nombre de notes que j'ai eu le temps de relire et de méditer, et dont j'avoue que je suis contente. Je n'ai point encore fait imprimer cet ouvrage; j'en reparlerai dans ces Mémoires avec plus de détail.

(*Note de l'auteur.*)

dans ses compositions de l'esprit, de l'intérêt et de l'imagination; il y a toujours dans ses tableaux une idée ingénieuse: je ne ferai à ce sujet qu'une seule citation. On voit dans son salon un très-grand tableau d'elle, qu'elle a conservé; il représente dans le lointain une éruption du Vésuve; on aperçoit quelques maisons et de hautes colonnes renversées par le tremblement de terre et par les torrens destructeurs d'une lave brûlante; et sur le premier plan du tableau on voit un beau vase d'une fragile porcelaine doucement incliné sur l'herbe sans être brisé, et les belles fleurs qu'il contenait dispersées, mais ayant conservé tout leur éclat et toute leur fraîcheur. Il y a dans cette idée quelque chose de philosophique qui frappe au premier coup d'œil; c'est une vive image des grands orages de la vie et des révolutions des empires, qui renversent communément tout ce qu'il y a de plus élevé.

Le hasard me donna sur les fleurs une idée singulière, dont j'ai fait une nouvelle: j'avais sur ma cheminée un grand vase de cristal violet, que m'avait donné madame de Chevreuse, il était rempli de roses blanches; quelques-unes de ces roses étaient tombées à côté du vase sur la cheminée, et, se trouvant éclairées par le soleil à tra-

vers le cristal violet du vase, elles étaient de la plus belle couleur de pourpre, et formaient ainsi un beau contraste, avec les roses blanches restées dans le vase. Madame de Grollier vint me voir ce jour même; je lui fis part de mon observation : elle fut enthousiasmée, elle me promit de faire un tableau sur ce fait; mais malheureusement elle devint aveugle avant d'en avoir terminé l'esquisse. Pour moi, voici comment je composai ma nouvelle sur ce même fait. Un peintre d'histoire a une fille unique qui lui est demandée en mariage par un peintre de fleurs, mais il veut que son gendre ait de l'imagination, et, pour l'éprouver, il lui propose de faire un tableau dont toutes les fleurs seront blanches, et, dont néanmoins la moitié sera d'une belle couleur ou rouge, ou jaune, ou pourpre; et il l'assure que la chose est très-possible; le peintre de fleurs ne peut deviner cette énigme et se désole : la jeune personne dont il est aimé va faire une neuvaine, pour le succès de son mariage, dans une vieille chapelle gothique dont les vitraux sont de couleur; elle porte un vase rempli de fleurs blanches qu'elle pose sur un autel, et elle se met en prière : dans ce moment, son amant survient, et, jetant les yeux sur l'autel, il voit une partie des fleurs co-

loriée par le reflet des vitraux; alors il s'écrie que la prière est exaucée : il fait le tableau et il épouse la jeune personne. Je n'ai fait imprimer ce conte que long-temps après; il n'est point réuni à mes autres nouvelles; je l'ai placé à la suite de mon ouvrage intitulé : *La botanique historique et littéraire*. Je revis chez madame de Grollier, M. Briffaut, et avec plaisir : je conserve toujours de l'intérêt aux personnes que j'ai aimées. Je reçus le soir même une lettre de M. le duc de Glocester, que j'ai gardée comme un souvenir précieux.

Je reçus aussi de Dresde une lettre de cette jeune et charmamte Polonaise, madame la comtesse de Zaleska, dont j'ai déjà parlé : elle m'envoyait une grande miniature ravissante, représentant une vierge et l'enfant Jésus, d'après l'un des plus beaux tableaux de la galerie de Dresde, et que j'envoyai sur-le-champ à Casimir.

Madame de Choiseul me fit faire connaissance avec M. le Vicomte de Saint-Priest, fils de l'ancien ambassadeur de Turquie; j'ai beaucoup vu son père chez madame de Gourgues dans ma première jeunesse : je le regardais avec un grand respect, parce qu'il avait passé plusieurs années à Constantinople; sa conversation était aimable et

instructive; son fils m'intéresse également par son esprit, sa douceur, son goût pour les arts, et la singularité de sa destinée[1]; sa vie est un véritable roman. Il a épousé une Russe, il a des enfans dont il a dirigé l'éducation avec le plus grand succès; son fils, qui était alors à peine sorti de l'adolescence, donnait déjà des espérances, qu'il a pleinement justifiées depuis.

Durant ce même hiver je voyais souvent aussi madame la marquise de Montcalm : elle m'avait demandé quelques lignes de mon écriture, et je lui portai des *réflexions sur l'espérance*, et faites pour elle; je les écrivis de ma main, d'une écriture extrêmement fine, sur un petit papier grand comme le doigt. Cette personne si intéressante par ses malheurs, sa conduite, son esprit et son caractère, est jeune encore, mais toujours malade, souffrante, ne pouvant marcher, et toujours sur une chaise longue; sa pieuse résignation est devenue en elle un sentiment si profond, si vrai, qu'il semble ne lui rien coûter; elle a un beau visage et une physionomie touchante qui va au cœur; on croirait que M. de La Harpe, dans ses vers sur

[1] J'en parlerai avec plus de détail par la suite.

(*Note de l'auteur.*)

la mélancolie, a voulu peindre l'expression de ses yeux, lorsqu'il dit :

Son regard triste et doux implore la pitié !

Mais ses discours ne la demandent point ; elle ne parle jamais de ses souffrances ; elle est toujours prête à partager celles des autres ; il y a dans toute sa personne un calme d'autant plus frappant, qu'il contraste avec sa situation ; ce calme n'est jamais insipide, parce qu'il est toujours uni à la sensibilité : c'est la paix d'une belle âme et non l'insouciance de l'égoïsme ; son esprit a de la justesse, de la finesse ; sa conversation est toujours douce, attachante et solide. Un jour je vis chez elle M. le duc de Richelieu, son frère, que je n'avais jamais rencontré ; je fus charmée de son entretien, que je trouvai simple, naturel, agréable ; je n'ai vu à personne une physionomie qui soit à la fois plus douce, et plus animée ; j'ai un grand fonds d'admiration pour l'homme qui s'est conduit avec tant de dignité dans l'émigration, et pour le fondateur d'Odessa[1].

Quand je songe au nombre infini d'ennemis que je me suis faits, je suis véritablement surprise

[1] A l'époque où j'écrivais ceci, M. de Richelieu vivait encore.

(*Note de l'auteur.*)

de n'en être pas plus effrayée; les uns me haïssent pour d'anciens démêlés littéraires, dans lesquels j'eus l'*imprudence* d'avoir toujours raison; les autres, parce qu'ils ne veulent pas que l'on défende la religion, et que l'on ne soit pas prosterné devant Voltaire; j'ai contre moi tous les philosophistes et leur disciples, tous les littérateurs *romantiques*, tous les innombrables écrivains qui ne savent pas écrire; toutes les femmes galantes qui ont une aversion naturelle pour la saine morale; tous ceux qui, joignant à des talens et à de bons principes beaucoup d'amour-propre et une grande ambition, sont excessivement ennuyés de *la ténacité* d'une vieille femme, de l'indulgence du public pour elle, et des succès qu'elle obtient si constamment, en soutenant la cause dont ils voudraient être les seuls défenseurs remarquables; ils trouvent fort mauvais qu'une femme ose à cet égard entrer en partage avec eux. Enfin, j'ai pour ennemis certains *ultras* qui pensent qu'on n'est véritablement monarchique qu'en aimant le despotisme, les lettres de cachet, les anciens droits de chasse, l'esclavage, etc., choses que j'ai toujours détestées.

Je me suis encore attiré la haine de tous ceux qui ont varié dans leurs principes, et le nombre

en est grand, car je crois que je suis le seul auteur qui, publiant des ouvrages depuis près de cinquante ans, ait écrit dans les mêmes principes et montré les mêmes croyances, professé les mêmes doctrines, avant, pendant, depuis les révolutions, en pays étranger et en France. Il est difficile à soixante-quatorze ans [1] de faire tête à tant d'ennemis et de partis, surtout quand on ne possède ni maison, ni fortune, et qu'on n'a qu'un très-petit nombre d'amis qui sont incapables d'intriguer; je les ai choisis pour mon cœur, et non pour ma réputation. Pour supporter avec sérénité tant d'inimitiés et d'injustices, il faut sans doute, à mon âge, un courage plus *qu'humain*, c'est celui qui m'est donné; je suis par moi-même sensible, timide, et faible, mais je me répète ces paroles divines : *Celui qui n'a que le Très-Haut pour appui recevra des marques constantes de la protection du Dieu du ciel*, et je sens que j'aurai la force de poursuivre, de triompher, et de terminer dignement ma carrière littéraire.

Je fis, dans cet hiver, une chose que je ne pouvais faire que pour madame de Choiseul:

[1] Et plus encore à près de quatre-vingts que j'ai aujourd'hui.

(*Note de l'auteur.*)

j'allai à ce qu'on appelle aujourd'hui *une soirée*, mais ce fut chez elle ; j'y restai jusqu'à deux heures. Il y eut une très-jolie assemblée, et une conversation fort aimable tint lieu de jeux et de musique ; j'y revis, pour la première foi depuis trente-cinq ans, madame de Matignon : elle a perdu son éclatante fraîcheur, mais elle a conservé son aimable naturel, elle est grand'mère de madame de Beauffremont, qui était mariée à Théodore de Beauffremont, neveu de madame de Choiseul ; cette jeune personne, charmante par sa figure et ses grâces, était là, ainsi que son mari, qui est aussi à tous égards le jeune homme le plus agréable. Je retrouvai à Madame de Matignon toute sa gaîté et l'art de conter des riens avec un charme infini : ce qui me rappela une histoire très-plaisante qu'elle contait, à son retour de Naples, et qui eut un succès parfait. Je vais tâcher d'en donner une idée ici ; ce qui sera assez difficile. L'histoire est assurément très-innocente, mais il est embarrassant d'écrire le mot qui en fait tout le sel ; cependant ce mot, que les jacobins, dans le temps de la plus grande licence, n'auraient pas osé prononcer tout haut dans un cercle, était alors mille fois répété dans la société, puisqu'il tenait à une mode : ainsi je

crois qu'après ces *précautions oratoires*, je puis entreprendre ce petit récit.

Madame de Matignon, arrivant de Naples, fut obligée d'aller sur-le-champ à Marly, où était la cour ; elle ne s'arrêta à Paris que pour y coucher ; elle n'y avait vu que deux ou trois personnages très-graves, qui n'avaient pas imaginé de la mettre au fait des modes nouvelles : il s'en était établi une, devenue universelle depuis douze ou quinze jours. Cette mode, qui n'avait rapport qu'à l'habillement des femmes, consistait à se mettre par-derrière, au bas de la taille, et sur la *croupe*, un paquet plus ou moins gros, plus ou moins *parfait de ressemblance*, auquel on donnait sans détour le nom de *cul*. Madame de Matignon ignorait complétement l'établissement de cette singulière mode. Elle n'arriva à Marly que pour se coucher ; on la logea dans un appartement qui n'était séparé de celui qu'occupait madame de Rully (aujourd'hui madame la duchesse d'Aumont) que par une cloison très-mince et une porte condamnée ; qu'on se figure, s'il est possible, la surprise de madame de Matignon, lorsque le lendemain, deux heures après son réveil, elle entendit entrer chez madame de Rully madame la princesse

d'Hénin, qu'elle reconnut à la voix, et qui, sur-le-champ, dit: « Bonjour, mon cœur, *montrez-moi votre cul....* » Madame de Matignon, pétrifiée, écouta attentivement, et recueillit le dialogue suivant. Madame d'Hénin, reprenant la parole, s'écria, avec le ton de l'indignation: « Mais, mon cœur, il est affreux, votre *cul*, étroit, mesquin, tombant; il est affreux, vous dis-je. En voulez-vous voir un joli? tenez, regardez le mien.... » — « Ah! c'est vrai! » reprit madame de Rully, avec l'accent de l'admiration. « Regardez donc, mademoiselle Aubert (c'était sa femme de chambre, présente à cette scène); il est réellement charmant, le *cul* de madame d'Hénin, comme il est rebondi!... le mien est si plat, si maigre!... Ah! le joli, le joli *cul!...* » — « Voilà comme il faut avoir un *cul*, quand on veut réussir dans le monde. Il est bien heureux que j'aie été chargée de soin de vous surveiller[1]. »

J'abrége ce dialogue, beaucoup plus long et plus agréable, quand il est conté par madame de Matignon; et, ce qui rend ce fait aussi curieux qu'il est plaisant, c'est qu'il est parfaitement

[1] Par madame de Blot, tante de madame de Rully, et amie de madame d'Hénin.

(*Note de l'auteur.*)

exact et vrai dans tous ses détails. Les Anglaises, n'adoptèrent point cette mode, mais elles n'eurent pas le droit de s'en moquer, car quelques années après elles inventèrent de porter des *ventres*; ce qui est tout aussi bizarre, et n'a pas plus de décence.

J'ai été frappée, ainsi que beaucoup d'autres personnes, du ridicule des noms donnés par les terroristes à différentes choses; mais il faut convenir que cette espèce de ridicule a été portée beaucoup plus loin à quelques égards durant les dix années qui ont précédé la révolution, ce qui contrastait d'une étrange manière avec la pruderie que certaines femmes conservaient encore; comme, par exemple, de ne jamais se permettre de prononcer le mot *culotte*, et cependant les mêmes personnes parlaient sans cesse des *pet-en-l'air*, que les princes, dans leurs châteaux, permettaient de porter le matin jusqu'au dîner inclusivement.

Les noms donnés à certaines couleurs n'étaient pas plus nobles ni plus raisonnables; *caca dauphin*, *soupirs étouffés*, etc. Toutes les femmes sans exception appelaient le gros nœud de ruban qui complétait leur parure, *un parfait contentement*; le petit panier qu'on mettait le matin,

une *considération*; et le ruban qui nouait un bonnet négligé, un *désespoir*.

Dans le siècle de Louis XIV, aucune de ces dénominations n'existait. Les noms mêmes de modes et de jeux avaient de la noblesse et de l'élégance : on jouait à *l'anneau tournant*, *au papillon*, *au portique* [1]; presque toutes les modes avaient des noms de batailles ou de personnages célèbres, et rappelaient des idées de gloire.

Je vis aussi chez madame de Choiseul madame la baronne Dubourg, que je n'avais jamais rencontrée, mais dont j'avais beaucoup entendu vanter l'esprit et les agrémens. Le bon duc de La Vauguyon devait y être, mais il était malade; on lui avait mis le matin vingt-cinq sangsues: il désirait me revoir, j'aurais été charmée de renouveler connaissance avec lui; je ne l'avais pas vu depuis mon premier voyage en Hollande, il y avait plus de quarante-cinq ans. Je fis ce voyage avec madame la duchesse d'Orléans, et la malheureuse princesse de Lamballe. M. de La Vauguyon était ambassadeur de France à La Haye. Il fut particulièrement aimable pour moi;

[1] Qu'on a depuis appelé *trou-madame*.

(*Note de l'auteur.*)

il prévint tellement en ma faveur le stathouder, que, lorsque nous allâmes à la cour, il ne fut occupé que de moi; M. de La Vauguyon lui avait vanté mon talent de déclamation; et le prince, qui savait des millions de vers français, voulut me faire connaître le sien. Il me nomma, pour jouer au wisk avec lui, et, pendant toute la partie, il récita le rôle d'Orosmane, et je fis celui de Zaïre; pendant ce temps les princesses jouaient à une table ronde avec la princesse d'Orange, et le reste de la cour; mais notre déclamation, quoique à voix basse, leur donna beaucoup de distractions. A souper, le prince me fit placer à côté de lui: M. de la Vauguyon lui avait dit que je n'avais jamais mangé de *nids d'oiseaux*; c'est un mets des Indes très-rare et très-cher. Ces nids d'oiseaux sont ceux d'une espèce d'hirondelle nommée *sanlangane*; on en servit un plat devant moi, que le prince me fit manger presque tout entier, et que je trouvai excellent. La princesse d'Orange avait une figure majestueuse, elle était affable et spirituelle; elle n'avait, au lieu de dames, que des *filles d'honneur*, qui étaient toutes, à cette époque, remarquablement laides.

Je fus très *à la mode* pendant l'hiver passé[1],

[1] En 1820.

mais je n'eus ni l'envie, ni la possibilité de répondre à toutes les avances qu'on voulut bien me faire. Mes éditions de réimpression consumaient un temps qui eût employé celui de dix littérateurs ordinaires, car aujourd'hui personne n'est laborieux. Le travail immense que je m'étais imposé me fatiguait un peu, parce qu'il était sans cesse interrompu par des multitudes de billets auxquels il fallait répondre, par des visites qui se multipliaient tous les jours, par le temps énorme que nous passions à dîner, et par celui que d'ailleurs j'étais obligée de donner souvent à M. de Valence, hors du dîner; mais avec de la persévérance et de l'activité, on peut suffire à tout.

J'ai su, à n'en pouvoir douter, que madame la duchesse de Berri, et même feu monseigneur le duc de Berri, avaient daigné montrer quelque désir de me voir; il m'eût été bien facile de profiter de cette bonté, qui, malgré toute ma *sauvagerie*, m'eût procuré une grande satisfaction; mais si j'eusse eu l'honneur d'approcher quelquefois de madame la duchesse de Berri, on m'aurait supposé, en dépit de ma caducité, des desseins ambitieux que, même à trente ans, j'aurais été bien incapable de former. Ainsi, pour

me soustraire à de nouvelles fables, j'ai dû renoncer au bonheur de voir et d'entendre cette héroïne de la sensibilité, du courage, et du malheur le plus tragique.

Pour revenir à la rue Pigale, je dois dire que j'ai toujours trouvé M. de Valence très-modéré dans ses principes politiques : il voulait sincèrement la paix intérieure et le maintien de tout ce qui existait ; mais sa société n'était composée en général que de ceux qu'on appelait alors *des libéraux ;* et la mienne ne l'était que de ceux qu'on nommait *ultras*. Au milieu de tout cela je vivais sans disputes, parce que je ne parlais point de politique, et qu'on ne m'adressait jamais un mot sur ce point. Parmi les personnes qui venaient chez M. de Valence je distinguai M. de Lacépède, homme d'un caratère si doux et si parfait, auquel on n'a pu reprocher, lorsqu'il avait une grande place, que d'être *trop poli,* reproche bien nouveau, et bien honorable à un homme en place ; d'ailleurs cette politesse vient d'une âme bienveillante et généreuse : quand il était grand chancelier de la Légion-d'Honneur, il donnait de sa bourse des sommes considérables en pensions, aux officiers malheureux de cette Légion, en leur faisant croire que ce bien-

fait leur était accordé par le gouvernement; enfin il est savant, et modeste, et, ce qui est encore un titre auprès de moi, il aime passionément la musique, et compose avec beaucoup de talent.

M. de Flaugergues a de l'esprit, du calme, et de la modération. M. le comte de Ségur, connu par ses talens, est d'une société agréable et piquante. M. Lemaire, si grand latiniste, loin d'avoir la pédanterie si ordinaire aux savans qui jouissent d'une haute réputation, est simple, naturel, et d'une gaîté charmante. Quant à ses opinions sur les affaires, je les ignore, car il ne parle jamais de politique, preuve d'un excellent esprit.

M. Villemain, qui n'a fait que des ouvrages sérieux et d'un goût sévère, est d'une vivacité qui contraste agréablement avec son esprit solide et réfléchi. Par un hasard singulier et romanesque, et par une confidence qu'il ne pouvait se dispenser de me faire, j'ai eu l'occasion de connaître avec une entière certitude qu'il n'est point d'âme plus sensible et plus désintéressée que la sienne. C'est une découverte qui m'enchantera toujours, quand elle sera relative à une personne dont on doit admirer les talens. Je n'en dirai pas davantage; j'ai promis le se-

cret sur les détails touchans qui expliquent ce fait.

Je dînais souvent, chez M. de Valence, avec M. le duc de Bassano, et, me trouvant plusieurs fois à table à côté de lui, nous avons beaucoup causé ensemble, et j'ai été charmée de sa conversation. Il a toujours suivi constamment Napoléon dans ses campagnes, et il en a profité, en voyant toutes les choses curieuses et intéressantes qui se trouvaient dans les lieux qu'il a parcourus; en suivant Napoléon, comme ministre et comme courtisan, il s'instruisait comme aurait pu le faire un littérateur, ou un ami passionné des arts. Il rend compte avec une extrême justesse d'esprit de tout ce qu'il a vu; il sait donner à ses descriptions un intérêt particulier, et l'on sent qu'elles sont parfaitement véridiques.

L'amiral Truguet était aussi de la société de M. de Valence; je n'ai eu ni rapport, ni conversation particulière avec lui; je sais seulement qu'il est généralement estimé; mais je fus bien naturellement occupée de madame Truguet, son aimable et jeune épouse. Avant de me connaître personnellement, elle avait pris, par la lecture de mes ouvrages, un très-grand sentiment pour moi; elle me le témoigna, dès notre première entrevue,

avec une naïveté remplie de grâce. Elle était déjà mère, et l'occupation si tendre où je la vis de son petit enfant acheva de m'intéresser vivement pour elle.

Enfin je retrouvai encore cet hiver une ancienne connaissance d'émigration, M. Dampmartin, connu par quelques ouvrages historiques estimables; sa conduite en Prusse a été bien noble et bien généreuse; j'en ai déjà parlé : nous fûmes enchantés de nous revoir. Je ne connais point de société plus douce et plus agréable que celle de M. Dampmartin; et ceci est un grand éloge, lorsqu'on parle d'un homme qui pourrait avoir si justement des prétentions à l'esprit, c'est-à-dire le désir malheureux de briller dans la conversation.

J'étais encore chez M. de Valence, lorsque parut l'ouvrage de M. Garat sur M. Suard; il y a bien long-temps que je n'avais lu un ouvrage aussi étrange; le style, loin d'être celui d'un académicien qui plus d'une fois avait montré du talent, est presqu'à chaque page rempli d'incorrections, de fautes de langage et de phrases recherchées et à prétentions, accusation qu'il me serait bien facile de justifier par un grand nombre de citations, si on le désirait; et dans cette triste production, nulle

beauté ne rachète l'affectation et le galimatias; il est vrai que l'auteur a pris un pauvre sujet de panégyrique: vouloir présenter M. Suard comme un grand homme est une singulière idée. Qu'a-t-il fait? de petits essais littéraires tout-à-fait oubliés et faits pour l'être, et une très-médiocre traduction de l'histoire de Charles-Quint[1]. Quel rôle a-t-il joué? aucun; aussi M. Garat le loue-t-il surtout sur ses *agrémens incomparables* dans la société, sur *le charme de sa conversation* et sur *ses succès prodigieux dans le grand monde*. M. Suard n'a jamais vécu qu'avec des gens de lettres et dans des *bureaux d'esprit*: là on dissertait, et l'on ne causait point. M. Garat veut aussi persuader que madame Suard, ainsi que son mari, était la personne du monde la plus à la mode; il dit: « Hommes » et femmes, on les voyait courir de leurs hô» tels, de leurs palais, à la porte d'un homme » de lettres et de sa femme, » qu'ils appelaient (élégamment, dit M. Garat), *le petit ménage*; il ajoute que les chasseurs de leur connaissance garnissaient la table du *petit ménage de perdrix, de faisans, de gibier de toute espèce*; que le marquis

[1] Mais qui fut prônée par les philosophes, parce qu'elle est *très-philosophique*.

(*Note de l'auteur.*)

de Chastellux envoyait *les lièvres et les lapins*, qu'il appelait *ses pièces fugitives*. Le fait est que M. Suard n'a jamais été dans le monde, et l'on s'en aperçoit facilement au ton de ses écrits. Le second volume de cet ouvrage surpasse tout ce qu'on peut imaginer de scandaleux : il suffit, pour en donner une idée, de dire que l'auteur compare Robespierre à *Jésus-Christ !*..... La plume s'échappe des mains en citant un tel blasphème..... L'auteur déjà dans le premier volume avait osé faire l'éloge de *l'épître à Uranie*, de Voltaire, infâme ouvrage que même les philosophes du dernier siècle regardaient comme méprisable sous tous les rapports. Dans ce même volume, l'auteur cite comme une chose très-touchante et même *religieuse* la lettre d'une femme mariée, maîtresse de M. Suard, qui lui écrivait, en sortant d'une église : « Je me prosterne aux pieds des autels et je dis : *Mon Dieu, qui m'avez donné ma sœur et mon amant, je vous aime et vous adore.* »

Ce qu'il y a de plus étrange dans cet ouvrage, c'est que l'auteur, en débitant toutes ces extravagances, n'a nullement le projet de dire des impiétés ; il croit même qu'en général il respecte la religion : c'est un impie naïf. On ne peut com-

parer cette espèce d'ingénuité d'irréligion qu'à celle de corruption de mœurs qui se trouve dans les *Mémoires de madame d'Épinay*; d'ailleurs rien n'est risible comme l'importance philosophique que l'auteur attache à tous les *mots* prononcés par M. Suard durant l'espace de soixante ans, à toutes ses conversations avec ses amis, dont M. Garat a conservé le souvenir le plus détaillé; il croyait, dit-il, *entendre Tacite*; il s'extasie sans cesse sur *sa grâce inimitable*, sur l'ascendant que son *génie* uni à *ses manières* et à *cette grâce parfaite*, lui donnait dans le monde dont il était *l'idole et le modèle*. Ce que je puis dire en vérité, c'est que j'ai passé trente ans dans le plus grand monde sans y voir jamais rencontré M. Suard, et sans y avoir jamais entendu parler de lui, sinon à l'époque des grands succès de Gluck. Les gens de lettres alors se divisèrent en Gluckistes et Piccinistes, et, sans aucune connaissance en musique, se mirent à écrire des extravagances pour soutenir leurs opinions. M. Suard fut un de ces écrivains; ces écrits les couvrirent tous de ridicule; tous les musiciens s'en moquèrent, et je fus du nombre. Enfin, il y a aussi dans l'ouvrage de M. Garat je ne sais quel *commérage* philosophique que je n'ai vu dans aucun autre, et qui est vérita-

blement trés-comique. Il est inutile de dire que l'on rencontre souvent dans ce déplorable ouvrage des sallies heureuses et des traits spirituels; un auteur tel que M. Garat aurait pu facilement l'écrire ainsi d'un bout à l'autre. Il est inconcevable qu'avec son talent, sa raison et les nobles sentimens qu'il a toujours montrés, il ait pu laisser échapper de sa plume une semblable production.

Mon ami, lord Bristol, revint à Paris, ce qui me fit un plaisir extrême; je trouvais un charme inexprimable dans son entretien, car personne au monde ne s'intéresse plus vivement que lui au rétablissement de la religion et de la morale.

Outre les impressions épurées d'ouvrages philosophiques dont j'ai déjà parlé, je conçus encore dès lors le projet de refaire l'*Encyclopédie*, ouvrage dont on ne pourra jamais se passer, par ordre alphabétique; et tant que nous n'en aurons pas une bonne, celle qui existe sera consultée et gardée dans les grandes bibliothéques, malgré ses erreurs, ses bévues, ses omissions, pour grossir les volumes, ses infamies en tout genre, et malgré tant de nouvelles découvertes dans les sciences et dans les arts, qui ont été faites de nos jours, etc. J'ai appelé très-justement, dans je ne sais quel ouvrage, cette énorme et monstrueuse

production *le Briarée* des bibliothèques, titre qui lui convient parfaitement, puisque ce livre colossal s'élève insolemment et sans cesse contre le ciel. Il serait bien à désirer qu'une société composée de littérateurs véritablement estimables entreprît de refondre, d'épurer et d'abréger cette incohérente et dangereuse compilation; je pourrais offrir à cet égard quelques documens utiles, ayant lu deux fois l'*Encyclopédie* d'un bout à l'autre (à l'exception de l'astronomie et des mathématiques); ce que je puis prouver, puisque j'en ai conservé deux volumes d'extraits. La grande entreprise de cette réimpression terminée serait un bienfait public inestimable. J'ai fait aussi des notes critiques sur l'ouvrage intitulé *Considérations sur les Mœurs*, de Duclos, mais elles sont encore manuscrites : je ne les ai point fait imprimer; je les réserve pour un moment favorable, ainsi que mon travail sur Raynal.

Dès les années 1820 et 1821, l'impiété déclarée n'était déjà plus de mode : on n'osait plus déclamer ouvertement contre la religion; mais cependant elle faisait des progrès effrayans surtout parmi les jeunes gens; elle leur donnait un esprit séditieux qui formait une espèce de conjuration secrète qui n'était pas encore organisée, mais qui

était réelle, et dont le but est de détruire la religion chrétienne et de réduire tous les gouvernemens en républiques. Ce qui alimentait cet esprit impie et séditieux, sont les ouvrages des prétendus philosophes du dernier siècle : leurs pamphlets et leurs petites brochures sont tombés dans le mépris et dans l'oubli; mais ils ont fait une cinquantaine de volumes, qui, quoique beaucoup moins estimés qu'autrefois, contiennent pourtant de bonnes choses mêlées à des erreurs pernicieuses. Si l'on prouvait, 1° que ces ouvrages ont une réputation très-usurpée pour le style; 2° que leur inconcevable inconséquence démontre géométriquement que les systèmes en sont faux; 3° si l'on pouvait trouver un moyen d'anéantir tout ce qu'ils ont de dangereux, on rendrait à la religion et aux gouvernemens établis un service véritablement incalculable.

Les réfutations séparées, quelque bonnes qu'elles soient, n'atteindront jamais ce but : on ne peut donc, je crois, remédier à ce mal que par les moyens que j'ai proposés, les réimpressions épurées et l'entreprise d'une nouvelle Encyclopédie. Je communiquai toutes mes idées à cet égard à trois hommes d'un mérite supérieur, qui trouvèrent ce moyen sûr et immanquable. J'imaginai

de joindre à mes réimpressions des préfaces faites avec le plus grand soin, dans lesquelles j'annonce que les choses pernicieuses qui se trouvent dans ces ouvrages sont tellement incohérentes, qu'en les retranchant je n'ai jamais été obligée d'ajouter un seul mot de liaison. Je n'ai pas inséré dans ces ouvrages une seule syllabe de moi, ce qui prouve combien ils manquent de place, d'ordre et de logique. Ainsi nul ne pourra dire que j'ai refait ces ouvrages : le tout en est tout entier de leurs auteurs. Je suis autorisée à croire, et par mes ennemis mêmes, que mes critiques doivent avoir quelque poids. M. Suard a écrit que je n'avais de talent supérieur que pour *la critique*, et il a prouvé en ceci une grande impartialité, puisque je l'ai beaucoup critiqué. M. Hoffmann, dans le compte si singuliérement inexact et malveillant qu'il a rendu de *Pétrarque et Laure* dans le *Journal des Débats*, termine néanmoins cet article en disant, en propres termes, que j'avais atteint dans *Pétrarque le plus haut degré de la perfection du style*, et que mes ouvrages *sous ce rapport* (du style) *pouvaient être rangés parmi les écrivains littéraires et classiques du siècle de Louis* XIV; et ce jugement d'un homme de lettres très-malveillant, mais très-spirituel, et qui écrit avec beau-

coup d'agrément, ce jugement honorable n'a point été contesté. J'ajouterai seulement qu'il est extraordinaire, lorsqu'on a manifesté une semblable opinion et d'une manière aussi positive, qu'il est bien étrange de ne pas citer une seule ligne d'un ouvrage auquel on reconnaît un genre de mérite qui n'est assurément pas commun, aujourd'hui surtout.

Tous les pères de famille et tous les honnêtes gens applaudiront, j'en suis bien sûre, aux projets que je viens d'énoncer. Il est bien certain que si presque toute la classe des banquiers a produit beaucoup de jeunes gens séditieux, on doit principalement l'attribuer au grand ouvrage de Raynal sur les Indes, que tous ceux qui se destinent au négoce sont en quelque sorte obligés de lire, parce que ce livre, si scandaleux à tant d'égards, contient sur le commerce des détails intéressans et curieux qui ne se trouvent point ailleurs. Mais, sous le rapport même de ce genre d'instruction, il serait beaucoup plus utile, si le lecteur n'était pas continuellement distrait par les peintures les plus licencieuses et par des déclamations impies et révolutionnaires; l'auteur a écrit ces paroles : *Peuples, voulez-vous être heureux ? renversez tous les autels et tous les trônes...*

Son ouvrage sur les Indes n'est, dans sa plus grande partie, qu'un long commentaire de ces exécrables paroles.

Je reçus, étant toujours chez M. de Valence, deux dames étrangères charmantes; l'une madame la comtesse de Potocka, femme du comte François Potocki, et l'autre une Polonaise, madame la comtesse d'Orlofka. La première est petite-fille du prince de Ligne; ce titre seul avait de l'intérêt pour moi; d'ailleurs elle est très-spirituelle, et elle a, ainsi que madame Orlofka, un naturel charmant : il faut convenir que le naturel n'est très-aimable que lorsqu'on y joint beaucoup d'esprit et la délicatesse qui l'empêche de dégénérer en niaiserie ou en grossièreté. M. Potocki est l'un des étrangers les plus instruits que j'aie connus, et sans aucune pédanterie; je passai des heures fort agréables avec ces trois personnes. Je vis aussi deux Anglaises, qui m'arrivèrent sans aucune espèce de recommandation [1], et que je reçus uniquement sur leur bonne mine; elles sont sœurs et s'appellent Clorinde et Georgina Byrne; elles me parlèrent beaucoup de mes deux amies

[1] Elles me furent vivement recommandées, depuis, par M. le nonce qui, dans ce temps, m'honora de plusieurs visites.

(*Note de l'auteur.*)

de Langolen, Éléonore Buttler et miss Ponsonby, qui sont toujours sur le sommet de leur montagne; elles étaient menacées d'un grand malheur : miss Ponsonby est hydropique, ainsi l'une des deux survivra à l'autre. Ces héroïnes de l'amitié, vivant depuis trente ans dans cette solitude, n'en ont pas découché une seule fois.

J'appris avec plaisir qu'elles ne m'avaient point oubliée; elles avaient toujours dans leur salon un petit portrait en miniature de mademoiselle d'Orléans, que je leur donnai, et mon profil en miniature aussi, dont ma nièce Henriette leur fit le sacrifice, et elles montrèrent à ces dames tous mes ouvrages magnifiquement reliés dans leur bibliothéque.

Je revis alors mesdames de Chastenai avec un plaisir inexprimable; il est si doux de retrouver ses anciens amis! Victorine est toujours jolie et bien extraordinaire par la gravité de ses études, et l'emploi sérieux qu'elle fait du talent d'écrire. Je retrouvai à sa charmante mère la même grâce et la même douceur; son mari l'accompagnait, il est digne, par ses excellentes qualités, d'être le chef de cette respectable famille. Il me parla de mes *Parvenus* avec enthousiasme, je ne les ai jamais entendu louer avec plus de goût et de dis-

cernement; ils me dirent qu'ils avaient passé près de quatre ans dans leur terre, où M. de Chastenai a établi des forges; voilà presque toute notre noblesse devenue commerçante : c'est ce que Duclos a prédit dans ses *Considérations sur les mœurs*. J'ai toujours pensé qu'il y avait de la duperie à se priver de cette ressource honorable, et une grande inconséquence à la dédaigner, quand on faisait sans cesse des mésalliances pour de l'argent.

Anatole de Montesquiou me fit un présent charmant : c'était un tapis pour mettre devant un lit; ce tapis éblouissant est un paon tout entier empaillé à plat, il a son cou, ses ailes, sa belle queue; cela est superbe et d'un agrément infini. Comme il y a près d'un demi-siècle que j'ai renoncé a l'élégance, ce beau tapis serait fort déplacé dans ma chambre; j'ai écrit à mademoiselle d'Orléans pour le lui offrir, en lui mandant que cette offre était une préférence et non un sacrifice; car, en effet, si elle n'en eût pas voulu, je l'aurais sûrement donné à un autre; mais cet hommage ne pouvait être mieux adressé qu'à mademoiselle d'Orléans, qui a toujours été d'une modestie, d'une simplicité remarquables, en possédant les avantages en tout genre qui pourraient donner

de l'amour-propre; j'aimais à penser qu'elle foulerait aux pieds chaque jour le symbole et l'attribut de l'orgueil.

Paméla vint à Paris; elle m'écrivit, en arrivant, une lettre aimable et touchante pour me demander à me voir; je lui répondis que précédemment elle avait eu tort de partir sans me dire adieu, et sans m'écrire depuis; mais qu'alors même que je voudrais lui fermer ma porte, j'étais persuadée que cette porte s'ouvrirait d'elle-même, à son aspect; elle vint plusieurs fois. De petites explications douces me parurent bonnes dans sa bouche; elle est si aimable, elle a au fond un si bon naturel et tant d'esprit, qu'il est impossible de conserver de la rancune contre elle; il fallait tous les bouleversemens des nations, pour la rendre quelquefois un peu différente de ce que promettaient son enfance et sa première jeunesse.

Madame de Choiseul me dit que M. de Sommariva était arrivé d'Italie et qu'elle me l'amènerait; je fus charmée de faire connaissance avec un homme qui a le plus noble caractère, et qui est d'ailleurs un ami si éclairé des talens et des arts; je reçus cette aimable visite, et je fus charmée de sa conversation, qui est aussi spirituelle qu'instructive.

Je n'avais compté faire chez M. de Valence qu'un petit séjour de trois semaines, dans la seule intention d'être utile à mon petit-fils, en amenant M. de Valence à une conciliation; cette affaire traînant en longueur, je restai beaucoup plus long-temps chez lui, d'ailleurs M. de Valence avait pris pour moi ce sentiment passionné que les personnes sérieusement malades ont toujours eu pour moi : ce fut ainsi que, dans ma jeunesse, madame la marquise de l'Aubépine, qui ne m'avait jamais montré que de la malveillance, devenue très-malade, me fit écrire par son beau-père une lettre pathétique pour me conjurer d'aller la voir, afin, disait-elle, de lui donner la consolation de m'exprimer, avant de mourir, tous ses sentimens; confondue de cette bizarrerie, je crus cependant devoir céder à cette fantaisie de malade, parce qu'elle était dans un état fort dangereux; elle me reçut avec des transports inouïs, et me soutint qu'elle m'avait toujours aimée de préférence à tout; comme je ne voulais pas la contrarier, j'eus l'air de la croire, et pendant deux mois je lui prodiguai les plus tendres soins; elle recouvra la santé, retourna dans le grand monde, et m'oublia tellement, qu'elle ne se fit même pas écrire chez moi. Depuis, dans l'é-

migration, madame Cohen, très-malade d'une hydropisie incurable, prit pour moi la même affection, et m'offrit, comme je l'ai dit, un superbe écrin de pierreries pour m'engager à rester à Berlin. Je pourrais citer encore d'autres exemples de mon *ascendant* sur les malades, mais je ne parlerai plus que de M. de Valence; il me répétoit sans cesse que, si je *l'abandonnais*, il mourrait; Bourdois, son médecin, me disait qu'il était dans un état dangereux, et je restai; cependant, pour ne point lui être à charge, j'avais renvoyé ma femme de chambre : je n'étais servie que par les personnes de sa maison, mais qui toutes étaient à mes ordres avec un zèle qui ne s'est jamais ralenti, car M. de Valence leur avait déclaré que celui qui me donnerait le moindre sujet de mécontentement serait renvoyé sur-le-champ; je n'en ai point fait renvoyer, et, tout au contraire, il en a conservé plusieurs à mon instante prière; j'avais une demoiselle de compagnie, et je l'envoyais tous les jours prendre ses repas à une table d'hôte dans une maison attenant à la nôtre, et tenue par des personnes très-distinguées, mais ruinées par la révolution. Quant à ma nourriture, sa partie la plus chère est dans mes déjeûners, et je me les fournissais moi-même. M. de Valence,

pendant trois mois, fut assez malade pour se condamner lui même à la diète la plus austère, et à ne plus se mettre à table; alors, ne voulant pas que l'on fît une petite cuisine à part pour moi, j'allai avec ma demoiselle de compagnie dîner à la table d'hôte chez nos voisines; j'y trouvai très-bonne compagnie, une conversation fort agréable, et un beau jardin dont nous avions la jouissance, avant et après le dîner; je n'ai jamais vu de table d'hôte si bien servie et d'aussi bon air en Allemagne, et dont les maîtresses de la maison fissent les honneurs avec tant de noblesse et d'agrément; cet établissement dure toujours : il mérite bien d'être recommandé aux étrangers.

J'avais choisi un logement chez M. de Valence: une vue admirable, un beau balcon, une très-grande chambre, me tentèrent; mais cette chambre étoit au cinquième étage, ce qui désolait ceux qui venaient me voir; car, pour moi, je préfère toujours, à cause du grand air, les étages élevés, que je monte encore sans être essoufflée. Le pauvre M. de Monthyon vint me voir dans cet appartement; il avait quatre-vingt-huit ans, et il était asthmatique : il était dans un si terrible état, en entrant dans ma chambre, que je crus qu'il allait y expirer; cette visite, qui me fit tant de

peur, me dégoûta entièrement de ce logement; je descendis à l'entre-sol : c'était un joli appartement composé de plusieurs pièces fort bien arrangées, mais les plafonds en étaient si bas, qu'on y respirait à peine; d'ailleurs la chambre à coucher était posée sur la voûte, et j'avais au chevet de mon lit une pompe qui me réveillait à la pointe du jour; les secousses données par cette pompe et celles des voitures qui passaient sous la voûte m'attaquèrent cruellement les nerfs et me firent perdre entièrement le sommeil. Je passais une grande partie de mes journées dans la chambre de M. de Valence, les portes et fenêtres en étaient hermétiquement fermées; j'y étouffais, et ma santé dépérissait visiblement; celle de M. de Valence se rétablit pour quelque temps, grâce à l'habileté de M. Bourdois, et à ma surveillance sur son régime; il se remit à table; bientôt il sortit pour aller passer ses soirées chez *Robert*, où l'on faisait très-bonne chère, et où l'on jouoit très-gros jeu; ce qui ne tarda pas à lui faire grand mal.

Je fis faire mon portrait à l'huile et en grand par madame Chéradame, qui a un fort beau talent; je suis représentée jusqu'aux genoux écrivant pendant la nuit, ayant à côté de moi une

lumière prête à s'éteindre, et m'arrêtant, en voyant naître le jour; cette idée est de Paméla; je fis mettre sur la table, à côté de la lumière, un vase de fleurs, et enfin un seul livre, sur le revers duquel ce mot est écrit : *Évangile;* parce qu'en effet la morale de tous mes ouvrages a toujours eu pour base les préceptes sacrés de ce livre divin. Il y a derrière moi une harpe dans l'ombre. J'avais beaucoup de répugnance à me faire peindre à mon âge, mais M. de Valence désirait mon portrait, et je le fis faire pour lui, avec d'autant plus de plaisir, que je voulais, avant de quitter sa maison, lui offrir quelque chose qui lui fût agréable, et je joignis à ce don une très-belle miniature que j'avais encore, et dont il avait envie.

Je finis, sur la fin de cet hiver, le *catalogue pittoresque des tableaux* de M. de Sommariva, que j'écrivis de ma main et de ma belle écriture, et que j'ornai de culs-de-lampe et de vignettes; ce catalogue est précédé d'un discours sur la magnificence; je crois véritablement que c'est un des plus jolis ouvrages que j'aie fait; il est dans les mains de l'amateur des arts le plus magnifique et le plus éclairé qui ait jamais existé. Je n'ai gardé de cet ouvrage aucune espèce de copie, je n'en ai

même pas fait de brouillon, j'ai tout écrit à main posée sur le livre. Il y a, entre autres, dans cet ouvrage, un morceau qui me plaît sur la vieillesse des femmes, et que j'y ai placé en parlant d'une *charité romaine*; je dis que dans ce tableau on a bien fait de préférer un père à une mère, car nos cheveux blancs n'inspirent point le respect; je développe cette idée d'une manière qui me paraît très-neuve; je pense que ce morceau mériterait d'être cité, je n'en rapporterai qu'une seule phrase, dont il me semble que l'idée est ingénieuse; pour prouver la prééminence des vieillards sur les vieilles femmes, j'ajoute :

« Quand le temps dessèche un chêne, on dit » qu'*il se couronne*, quand il commence à déco» lorer une rose, on dit qu'elle est flétrie. »

Voici ce que j'appelle un catalogue pittoresque. Pour donner un peu d'intérêt à une description de tableaux, je l'ai mise en dialogue, et j'ai supposé qu'une jeune dame veuve et un jeune homme amateur éclairé, vont ensemble visiter la belle collection de M. de Sommariva : on sent, dès les premiers mots du dialogue, que le jeune homme a des prétentions assez fondées sur le cœur de la jeune veuve, quoiqu'il n'ait pas encore osé lui demander sa main; ces deux personnages, en rai-

sonnant sur les tableaux, les décrivent et les jugent, etc.[1].

M. de Valence fit, bien malgré moi, une chose qui prouvait à quel point il désirait que je fusse bien chez lui; voyant que je souffrais véritablement dans l'entre-sol par le bruit et le manque d'air, il voulut me forcer d'accepter son appartement, le seul bon de la maison, et que j'avais déjà refusé plusieurs fois; il imagina, sans me consulter, d'aller s'établir dans la grande chambre que j'avais occupée au cinquième étage; alors il me conjura, avec beaucoup de grâce et de bonté, de prendre son logement vacant; ce que je refusai avec une fermeté inébranlable; il resta plus de six semaines à ce cinquième étage, malgré toutes mes instances; ce qui fut très-préjudiciable à sa santé, parce qu'il avait déjà très-mal à un pied, et que de monter autant d'étages le fatigua beaucoup; enfin, voyant que j'étais décidée à ne point quitter mon entre-sol, il redescendit dans son appartement.

Un jour, en revenant de donner une séance à

[1] D'après cette idée, on pourrait faire, dans le même genre une infinité de catalogues pittoresques qui ne se ressembleraient point.

(*Note de l'auteur.*)

madame Chéradame, j'entrai chez M. de Valence, où je trouvai un homme de la figure la plus respectable, qui, en m'entendant nommer, s'est avancé vers moi pour me remercier, dans les termes les plus touchans, de l'éloge que j'ai fait de lui dans *les Parvenus;* cet homme est aujourd'hui le plus riche sellier de Paris: il s'appelle Garnier; c'est lui qui, dans le temps de la terreur, nommé commissaire des prisons, a sauvé la vie de madame de Valence, en exposant trois fois la sienne, et avec un courage et un esprit infinis; il n'avait accepté cette place que pour secourir les malheureux procrits; il n'a jamais pris la moindre part, non-seulement aux cruautés, mais aux injustices et aux rigueurs; je l'ai vu avec autant de respect que d'attendrissement.

Avant mon premier séjour à Tivoli, il y eut beaucoup de train à l'issue de l'assemblée de la chambre des députés: il y eut même du sang de répandu; on crut avôir la certitude qu'il n'y eut point de complot formé, mais que ce fut l'effet de l'effervescence de quelques jeunes gens des deux partis; quelques journaux eurent à se reprocher d'avoir exalté cette effervescence, en louant sans cesse la jeunesse d'en être susceptible; il faudrait, au contraire,

la blâmer de se mêler des affaires politiques, qui la détournent de l'étude et de ses devoirs.

Quelques jours après, on afficha une proclamation au coin des rues, qui défendait de s'arrêter en groupe: la gendarmerie empêchait que trois personnes fussent réunies en s'arrêtant pour parler.

M. de Valence, quoique toujours malade, se rendait régulièrement à la chambre des pairs pour le procès de Louvel; j'étais cruellement impatientée lorsque j'entendais un grand nombre de personnes qui avaient, comme tout le monde, la plus grande horreur du crime de ce scélérat, admirer néanmoins ses réponses et son impassibilité; cette manie de s'extasier sur l'entier abrutissement des monstres est devenue très-commune; pour moi, je trouve fort simple qu'un athée du peuple, ennuyé du travail, de la misère et de son existence, incapable d'ailleurs de sentiment humain, voie sa fin avec indifférence, et soit même satisfait de rentrer, comme il le croit, dans le néant. D'ailleurs, cet infâme assassin trouve une sorte de plaisir dans l'étonnement qu'il cause; il y a beaucoup de fanfaronnade dans son imbécile indifférence; l'idée de surprendre tout ce qui l'entoure lui

donne au plus haut degré le stoïcisme de l'athéisme et de la stupidité.

Malgré l'ordonnance qui défendait les attroupemens, il y en eut encore plusieurs, non du peuple, mais de presque tous les étudians et les écoliers de Paris: le mépris de l'autorité royale me parut d'un bien mauvais augure. Au milieu de tout cela, ma santé se dérangeait beaucoup, mais je n'en travaillais pas moins; et j'eus une peine très-vive, celle de voir madame de Choiseul partir pour trois mois. Je craignais qu'elle ne prolongeât davantage son séjour en Franche-Comté, malheureusement je ne me trompais pas.

Louvel fut condamné à mort: il se laissa défendre sans interrompre ses défenseurs. Il avait quelque espérance confuse qu'on pourrait lui faire grâce; on s'extasiait toujours sur sa fermeté, on tâchait *d'embellir* ses réponses; on aurait voulu pouvoir lui prêter des *réponses romaines*, tout cela sans mauvaise intention; mais par l'effet du goût naturel qu'on a depuis long-temps pour l'extraordinaire. Pour moi, je n'ai jamais vu dans cet assassin que le dernier degré d'une brutale insouciance mêlée à beaucoup de fanfaronnade. Après avoir appris

son jugement, il demanda des *draps fins, car il voulait passer une dernière bonne nuit et bien dormir*. Je suis encore très-persuadée qu'il espérait qu'une émeute le sauverait dans le chemin qu'il devait parcourir pour aller au supplice, et que, lorsqu'il fut sur l'échafaud, si on l'eût questionné encore dans ce moment, il aurait eu un langage bien différent. Je fus surprise qu'on eût omis de lui demander, dans l'interrogatoire, s'il ne s'était pas fait recevoir dans quelques sociétés particulières, d'autant plus qu'il avait voyagé en Allemagne; et l'on sait qu'il y a dans ce pays des sociétés ténébreuses desquelles sont sortis plusieurs assassins, entre autres *Sand*.

Louvel fut exécuté à six heures du soir. Malgré toutes ses rodomontades, il était d'une excessive pâleur et dans un grand abattement; il y avait une foule immense pour le voir passer: tout le monde le regardait avec horreur. Arrivé au pied de l'échafaud, il était près de s'évanouir; il fallut que deux personnes l'aidassent à y monter. Le soir, tout était parfaitement tranquille dans Paris.

Je reçois une lettre charmante de madame la

princesse de Salm [1], qui fait de si beaux vers; elle m'envoyait une épître d'elle, intitulée : *A un honnête homme qui veut devenir intrigant.* Elle désirait que j'en parlasse dans mon petit journal intitulé *l'Intrépide*, et que, peu de temps après, je fus forcée d'abandonner au moment où il prenait le mieux, parce que mes associés, me manquant de parole, m'abandonnérent tout le travail, ce qui, avec mes autres occupations, ne m'eût pas laissé un instant de repos. Je rassemblerai dans des mélanges tout

[1] Une chanson commença la réputation de madame la princesse de Salm. Cette chanson, imprimée dans l'*Almanach des Grâces* de 1788, fut mise en musique par Plantade, et toute la France chanta *Bouton de Rose.* Née en 1767, à Nantes, mademoiselle Constance Théis vint à Paris où elle épousa, en 1789, M. Pipelot, chirurgien accoucheur. Bientôt le nom de la femme devint plus célèbre que celui du mari. Madame Constance Pipelot avait déjà publié différens morceaux de poésie, lorsqu'elle donna, au théâtre de Louvois, *Sapho,* tragédie lyrique, dont le compositeur Terastini fit la musique. Cet opéra eut un très-grand succès. Madame Constance Pipelot a donné, depuis, des *Épîtres* èt des *Discours* en vers; des *Éloges,* en prose; des *Rapports* académiques et un roman. Elle a publié le recueil de ses vers, sous le titre, *Poésies de la princesse de Salm,* ayant épousé, en 1802, le comte, devenu prince de Salm Dick.

(*Note de l'éditeur.*)

ce que j'ai mis dans ce journal, et j'espère que le public trouvera qu'il méritait d'être continué; mais j'ai été convaincue depuis qu'un journal n'aura jamais une grande vogue qu'en paraissant tous les jours. J'eus pour celui-ci une idée critique qui parut orginale: je voulais relever les fautes sans nombre de langage, les mauvaises locutions, les principes dangereux et les inconséquences qui se trouvent sans cesse dans les journaux, et j'imaginai un genre d'ironie très-neuf. Je dis dans un petit préambule que les journaux qui paraissent tous les matins, forcés souvent d'insérer précipitamment des articles, n'avaient pas le temps de corriger toutes les fautes d'impression, et que, pour *les obliger*, je me chargeais d'offrir au public tous les mois un *errata officieux* de ces fautes les plus grossières; c'est ce que je fis en effet, et ce qui eut un succès particulier, et l'on a plusieurs fois depuis imité cette plaisanterie. Je rendis compte dans ce journal de l'épître *A un honnête homme* de madame la princesse de Salm, et j'en fis l'éloge de bien bonne foi, car cette pièce de vers est véritablement charmante.

M. l'évêque de boulogne fit une si belle oraison funèbre de monseigneur le duc de Berri, que je

ne puis m'empêcher d'en citer ici un morceau que voici :

« Malheureux sophistes, applaudissez-vous » donc de vos succès; vous avez voulu les prin- » cipes, vous en avez les conséquences; vous avez » voulu tout immoler à vos vaines théories, vous » en voyez l'application, et de vos systèmes mons- » trueux naissent des monstres de crimes; vous » avez voulu qu'il n'y eût plus que des opinions, » et il n'y a plus eu que des opinions dont cha- » cun est le juge suprême, et le régicide vous a » donné ses opinions comme sa règle unique, et » a justifié ainsi le meurtre par le meurtre. Non, » ce n'est point ici un ressentiment, ce n'est point » une haine personnelle, ce n'est point une in- » jure vengée, *c'est son opinion, ce sont ses sen-* » *timens;* de sorte que c'est bien moins ici la » passion qui pousse au crime, que le crime qui » est la passion. Vous ne voulez point de religion, » si ce n'est peut-être son simulacre; et, loin » d'invoquer son autorité, vous ne cherchez qu'à » lui opposer la vôtre, et le coupable aussi cher- » che à lui opposer la sienne, et dans la liberté » de penser voit la liberté de tout faire. Vous dé- » sirez des lois athées, et vous avez des assassins » athées aux yeux de qui le vice et la vertu ne

» sont *qu'un mot* comme Dieu, et pour lesquels
» il n'y a d'autres crimes que celui de manquer
» son coup. Vous ne voulez plus de sacrilége, et
» il n'y a plus de sacrilége, excepté la loi qui le
» méconnaît; et immoler l'héritier de la monar-
» chie, ou le plus vil des hommes, n'est plus
» qu'un même crime. Enfin, vous persécutez
» les missionnaires de la vie éternel, et vous avez
» des missionnaires du néant: tout cela n'est-il
» donc pas dans l'ordre? Et de quoi vous plain-
» driez-vous? Ne faut-il pas que les maîtres soient
» responsables de leurs disciples? ne faut-il pas
» que chaque arbre porte son fruit? ne faut-il
» pas qu'après avoir semé du vent vous recueil-
» liez la tempête? Et puisque vous ne voulez pas
» de l'enfer dans l'autre monde, ne faut-il pas,
» en attendant, que vous le transportiez dans ce-
» lui-ci? »

Je fis connaissance, à notre table d'hôte, avec un Grec athénien, très-savant, qu'on appelle M. Codrika[1]; il se mettait toujours à table à côté

[1] Des *Observations sur l'opinion de quelques hellénistes, touchant le grec moderne*; un ouvrage intitulé : *Étude du dialecte commun de la langue grecque*; la traduction, en grec moderne, des *Mondes* de Fontenelle : tels sont les ouvrages par lesquels M. Codrika s'est fait connaître comme littérateur et comme adversaire de M. Coray, autre Grec très-savant et très-estimé

de moi : sa conversation est originale et m'intéressait beaucoup; il voyait souvent madame de Stael; il m'a conté qu'elle l'appelait *mon Turc*, j'ai dit que moi je l'aurais appelé *mon Athénien*.

Je souffris beaucoup, durant cet été, de la grande chaleur; ce que j'éprouvais de temps en temps ne me parut pas devoir altérer le fond de ma santé, et cependant c'étaient des angoisses inexprimables que je ne saurais décrire; ce n'étaient point des douleurs ni de la courbature : c'etait un certain malaise indéfinissable; je crus avoir en moi quelque chose d'extraordinaire et de fort dangereux, et je n'en suis point encore dissuadée; depuis deux ans, le battement de mon cœur s'était affaibli peu à peu; enfin, il ne bat plus du tout (apparemment pour avoir trop battu dans le cours de ma vie); je ne consultai pendant long-

en France et dans sa patrie. M. Codrika, secrétaire interprète de la légation ottomane, envoyé auprès du gouvernement français, vint à Paris en 1800; il y resta, quoique rappelé par la Porte, et reçut une pension de six mille francs qu'il a conservée. La polémique de M. Codrika est de l'ancienne école; elle n'est ni assez modérée, ni assez polie. Il a écrit en faveur des Turcs et contre ses compatriotes, avant la guerre que ceux-ci soutiennent maintenant d'une manière si glorieuse. On ignore si tant d'actions héroïques, qui ont illustré les Grecs modernes, ont désarmé le courroux de M. Codrika.

(*Note de l'éditeur.*)

temps personne là dessus, parce que je crois que les maux du cœur sont incurables; mais ceci est un fait singulier dont je n'ai jamais entendu parler. Je me figure que mon cœur s'est ossifié, et que d'un moment à l'autre je puis subitement perdre la vie. J'ai conservé toutes mes facultés. Au reste, j'ose croire que je suis prête à rendre à Dieu cette âme si aimante qu'il m'avait donnée, et ce serait avec plaisir si je n'étais pas encore utile à ce que j'aime.

Madame la marquise de Grollier me fit un ravissant présent, celui d'un tableau de son ouvrage, dont les allusions sont si flatteuses pour moi, que je n'ose les détailler ici. C'est le dernier tableau qu'elle ait peint avant le malheur, pour elle et pour nous, qui l'a privée de la vue; j'attache un tel prix à ce gage de son amitié, que je l'ai donné à Anatole de Montesquiou. De mon côté, j'ai donné à madame de Gròllier un ouvrage fait par moi et de mon invention : c'est un dessus de table qui représente, sur du papier noir, un bouquet de fleurs encadré dans une guirlande; les fleurs sont en nacre, et les feuillages et les queues sont en or brillant et mat. L'ouvrage n'est point en application collé dessus le papier; j'ai découpé tout le dessin, à l'exception des queues, j'ai collé

l'or et la nacre en dessous, et j'ai peint les queues en or; de manière que l'ouvrage, ne pouvant se décoller est extrêmement solide; il a eu le plus grand succès; il est réellement charmant; mais il eût été mieux encore si j'avais pu avoir des plaques de nacre aussi minces que m'en fournissait, il y a quelques années, autant que j'en voulais, un ouvrier qui est mort; il m'a été impossible, depuis ce temps, de trouver un bijoutier qui m'en fît de semblables, c'est-à-dire, minces comme du papier; ce qui m'a donné beaucoup d'humeur contre le *perfectionnement* si vanté des arts d'industrie. Madame de Grollier fit monter mon ouvrage sur une belle table d'ébène; je l'avais déjà recouvert d'une glace, et j'avoue que ce petit meuble est un des plus jolis que j'aie vus.

Anatole m'amena un matin son charmant enfant, qui, le jour même, m'envoya le plus joli écran, représentant une lyre et des fleurs, parce qu'il avait remarqué que je n'en avais point, et qu'il a pensé, a-t-il dit, que j'avais dû, l'hiver passé, me brûler le visage en me chauffant; je lui écrivis de ma main (ce qui est assurément une grande distinction), pour le remercier.

Rosamonde vint passer quelques jours chez M. de Valence; j'avais eu soin de l'instruire en se-

cret de l'état de son père; elle est également fille, épouse, mère, et sœur parfaite; et l'on en peut dire autant de madame de Celles. Rosamonde avait fait, quelque temps auparavant, un petit voyage à Paris avec ses enfans; mon arrière-petit-fils, Cyrus, est charmant par l'esprit et par l'intelligence, je lui ai donné une chaîne qui lui a causé de grands transports de joie.

Le journal la *Renommée*, le plus mauvais de tous les journaux libéraux, par l'irréligion et le mauvais style, finit entièrement à cette époque; il portait l'estampe la plus ridicule que j'aie vue de ma vie : elle représentait une *Renommée*, qui m'a inspiré cet impromptu, dont je n'ai fait aucun usage, et qui par conséquent est ici inédit; le voici :

Quelle est cette dévergondée,
Si laide et si dégingandée,
Dans cet indécent abandon?
Bon Dieu! quelle étrange figure!
— Mais, c'est la Renommée. — Oh! non,
Ce n'est que sa caricature.

M. Bourdois, médecin de M. de Valence, vint me voir; je le consultai sur mon cœur immobile; il me dit que les battemens du cœur s'affaiblissent toujours avec l'âge, à moins que le cœur ne soit malade; que l'entière cessation des battemens n'é-

tait pas une chose commune, mais qu'elle n'avait absolument rien d'inquiétant. M. Bourdois est fort habile et fort spirituel; il m'a fait de fort bons raisonnemens, mais je persiste toujours à croire que j'ai au cœur quelque chose de très-singulier.

Léon de Montesquiou, en reconnaissance de ma lettre, m'en écrivit une charmante, mais qui ne contient que quatre ou cinq lignes, dans lesquelles il dit que sa mère lui défend de m'en écrire davantage; dans cette lettre il m'envoyait une fable institulée, *le Rosignol et la Fauvette*, faite par son père à ce sujet; et il ajoute dans son billet, pour que je m'y méprenne pas, ces mots : *Madame, le rossignol c'est vous;* la fable est si jolie, que je l'ai fait transcrire ici. Léon n'a pour instituteurs que son père et sa mère, et il est élevé comme on ne le sera jamais dans les pensions; avec une naïveté et une modestie charmantes, il a l'instruction la plus étonnante à son âge; j'espère qu'il fera le bonheur de ses parens, qui le méritent bien à tous égards.

Voici la fable :

LE ROSSIGNOL ET LA FAUVETTE.

Un rossignol harmonieux,
Chantre favorisé des dieux,

Miracle du printemps, charme de la nature,
Modulait ses accords pendant la nuit obscure;
Surpris, on admirait dans mille accens divers
Cette voix éclatante et pure :
Un calme approbateur protégeait ses concerts.
Près de là, dans un nid prospère,
Vivait un jeune oiseau sous l'aile de sa mère;
Il était loin des jours où l'on prend son essor,
Il n'était pas habile encor;
Et d'ailleurs ce n'était qu'une simple fauvette.
Ce naissant mélomane, au fond de sa retraite,
De tant d'accens heureux muet admirateur,
Écoutait l'improvisateur.
L'audace est quelquefois compagne du jeune âge.
Ne voilà-t-il pas l'imprudent
Qu'un si bel exemple encourage;
Il veut au rossignol charmant
Répondre en son faible langage;
Mais sa mère le lui défend,
Et dit au jeune téméraire :
Une fauvette, mon enfant,
Près du rossignol doit se taire.

Madame la maréchale Moreau, qui venait me voir très-souvent, me dit qu'elle avait lu dans le *Journal de Paris* l'annonce d'un ouvrage intitulé *Genlisiana, ou Recueil d'anecdotes, de bons mots et de reparties, etc., de madame de Genlis, suivi d'une notice sur sa vie et ses ouvrages;* je supposai avec raison que c'était une espèce de libelle, ou du moins un tissu de

mensonges; si l'ouvrage n'eût pas été malveillant, cela serait beaucoup plus extraordinaire, car on n'a jamais rien écrit de semblable sur une personne existante, dont on n'a reçu ni notes, ni consentement, et qu'on ne connaît pas même de vue. Je commençai par désavouer publiquement cet ouvrage; je ne concevais pas *quels bons mots* et *quelles reparties* on avait pu recueillir de moi; je n'ai jamais aimé à me faire citer dans ce genre, j'en ai connu de bonne heure tous les inconvéniens; l'un des moindres est de se faire attribuer mille sottises auxquelles on n'a jamais pensé, et, ce qui est beaucoup plus fâcheux, de se donner souvent fort injustement la réputation d'une extrême malice, car toutes ces espèces de *bons mots* sont toujours des épigrammes plus ou moins mordantes; je n'ai jamais porté la moindre prétention et le plus léger désir de briller dans le monde et dans la conversation générale; tout naturellement alors j'ai toujours mieux aimé jouir et profiter de l'esprit des autres que de montrer le mien; il y a tout à gagner à cela: ma passion dominante dans tous les temps a été de m'instruire, et je dois presque autant à la conversation qu'à la lecture; par le même motif, je voulais ob-

server le monde, étudier les caractères, me rendre raison des ridicules, des travers, et toutes ces choses demandent le calme de l'amour-propre, du moins pour le moment; j'avais placé le mien dans l'avenir. Je n'ai jamais eu la duperie de faire de grands frais pour obtenir des succès éphémères et puériles, et si l'on m'a trouvée aimable dans la société, ce n'est point par ce que j'ai dit, mais c'est par la bonhomie et par la manière dont j'ai su écouter.

Le titre de l'ouvrage dont j'ai parlé était pour le faire acheter aux *amis* ainsi qu'aux *ennemis;* c'était une libelle rempli de calomnies atroces, contradictoires et stupides. Ce nouveau déchaînement eut surtout pour cause mes réimpressions épurées des ouvrages philosophiques, auxquels j'ai fait des retranchemens et ajouté des notes. Je n'en continuai pas avec moins de zèle cette expiation des *éditions compactes*, dans lesquelles on a rassemblé toutes les impiétés, tous les blasphèmes, toutes les turpitudes *philosophiques* répandues dans une multitude de pamphlets qui étaient oubliés depuis long-temps.... Et l'on a fait ces infâmes éditions, de manière à les mettre, pour l'achat, à la portée de tout

le monde.... Il n'y a jamais eu de scandale comparable à celui-là; non-seulement on n'eût osé le donner sous Napoléon, mais les républicains terroristes n'eussent pas permis la réimpression de ces obscénités, et l'on a cette impudente effronterie sous le règne du roi très-chrétien!

Quant à l'*Émile* de Rousseau, comme il ne contient point de turpitudes et de blasphèmes (du moins insolens et grossiers contre la religion), j'aurais dû n'en rien retrancher, et seulement augmenter le nombre des notes critiques: quoique Rousseau ait beaucoup pillé (comme je l'ai prouvé ailleurs dans mes premiers Essais) de Sénèque, de Montaigne, de Balzac, de Lock, etc., il a cependant beaucoup plus d'originalité que les autres philosophes. Cette originalité, qui ne tient en général, qu'au désir de se singulariser, n'est communément que de la bizarrerie, mais quelquefois néanmoins elle est heureuse et piquante. Le commun des lecteurs s'obstine encore à croire que Rousseau était un *profond penseur* et un génie sublime, car les esprits médiocres gardent une admiration mal fondée beaucoup plus long-temps que les esprits d'un ordre supérieur qu'un seul bon

raisonnement peut désenchanter. Il fallait donc laisser *Émile* avec toutes ses erreurs, qu'il est si facile de combattre victorieusement, puisque l'inconcevable inconséquence de l'auteur en paraîtrait mille fois plus étrange, lorsqu'on trouverait tous les rapprochemens dans des notes. Ainsi donc, quand je ferai une nouvelle édition d'*Émile*, je restituerai à cet ouvrage tout ce que j'en ai retranché, et j'ajouterai beaucoup de notes, qui ne seront pas les moins saillantes, car je m'étais privée, par les retranchemens, de la partie la plus brillante de la critique.

Personne au monde ne m'encourageait dans mes réimpressions épurées; on me répétait que cela n'empêcherait pas de les réimprimer avec tout ce que j'ai retranché. Je persiste à croire que, si on les réimprime, ce sera toujours certainement beaucoup moins souvent et en plus petit nombre; secondement, que ce que j'ai conservé qui est instructif et bon, sera du moins fort utile à la jeunesse studieuse et raisonnable; on me répondait que cette jeunesse-là ne serait pas corrompue par les sophismes des impiétés, des obscénités que j'ai retranchées, parce qu'elle n'aurait cherché dans ces ouvrages que ce qui peut instruire; pour moi, je crois tou-

jours bon de lui épargner la peine de *chercher*, et le danger d'être peut-être ébranlée par quelques raissonnemens captieux fondés sur une calomnie qui pourrait l'abuser; car il faut du temps, de l'expériencc, et une grande lecture très-réfléchie, pour connaître à quel point les philosophes ont menti, et se sont approprié de vieilles erreurs combattues, et complètement réfutées depuis long-temps; enfin, en réduisant à cinq ou six volumes des ouvrages qui en ont dix, et dont je ne supprime que des extravagances et des infamies, j'épargne le temps si précieux des gens raisonnables, et cela seul est assurément un véritable service et un grand bien. J'ajouterai encore que, laissant dans ces ouvrages les folies et les contradictions, qui ne sont point corruptrices, je les combats dans des notes qui peuvent servir à former le goût et le jugement de la jeunesse. Je relève aussi dans des notes un grand nombre de fautes de langage; ce qui n'est pas non plus sans utilité, car toutes ces critiques, dans lesquelles je ne mets aucun esprit de chicane, et qui sont incontestablement justes, doivent diminuer l'admiration exagérée que tant de gens ont pour ces auteurs; et c'est une chose infiniment plus

importante qu'on ne pense; et, comme je ne mets pas un mot de moi dans le texte, il est impossible de soutenir que j'ai retouché ou refait ces ouvrages; tout ce qu'on peut dire, c'est que ces éditions sont des extraits fort longs et fort détaillés copiés littéralement, auxquels on n'a rien ajouté, et dont on n'a retranché que des passages scandaleux; et je croirai toujours que c'est là une entreprise excessivement utile. Je pense toujours de même aujourd'hui sur tous ces ouvrages, à l'exception d'*Émile*, pour les raisons que j'ai mentionnées ci-dessus.

Les gens qui s'intéressent à moi, me disaient que je me faisais un grand nombre de nouveaux ennemis, ce qui ne m'effrayait point du tout. J'aurais voulu avoir cinquante ans de moins pour livrer plus d'années aux persécutions de ce genre : s'y exposer avec utilité et les braver avec courage; consacrer à cette noble cause tout ce qu'on a de talens et de forces physiques et morales, c'est vivre! le contraire n'est qu'une insipide et coupable végétation. Je vais faire encore quelques démarches; rien ne me découragera : je ne suis secondée par qui que ce soit; mais je répondrais à celui qui ferait cette réflexion :

« Et, comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous! »

Anatole de Montesquiou me demanda, dans ce même temps, de mettre par écrit mes idées politiques qui ne se trouvaient détaillées, ni sous ce titre, ni méthodiquement dans mes ouvrages; je lui promis de composer pour lui seul mon petit *Traité politique*, qui sera divisé en trois lettres: la première contiendra l'examen de ce qui peut constituer le bonheur d'une nation; dans la seconde j'examinerai si les gouvernemens actuels atteignent ce but; dans la troisième lettre, je chercherai les moyens d'y parvenir. Je crois que, sans être *publiciste*, on peut dire de fort bonnes choses sur ce sujet, si l'on a de bons principes, un esprit juste, une âme sensible, et la connaissance de l'histoire et du cœur humain. Le chaud me causait un tel accablement, et j'étais d'ailleurs si occupée, qu'il me fut impossible de commencer ce petit ouvrage [1]. Anatole, qui était dans sa terre de *Bligny*, m'écrivit à ce sujet une lettre de reproche, que je trouvai si charmante, que je ne puis m'empêcher d'en orner ces mémoires : elle contient ce qui suit :

« Bligny, le 30 juillet 1820.

Votre silence commence à devenir la chose du

[1] Je l'ai fait depuis.

monde la plus inquiétante, trop chère amie; trop occupée de vos héros et de vos héroïnes chimériques, vous négligez le positif et des amis réels. Je m'en trouve très-mal : permettez-moi de m'en plaindre encore à vous-même, et croyez toutefois que toutes mes occupations champêtres, ou littéraires, et même vos preuves d'indifférence, ne peuvent pas affaiblir l'occupation constante où je suis de vous, et en détourner mon cœur. Je m'étais offert pour disciple à votre universalité, et vous gardez un silence que je crois comprendre; n'est-ce pas là ce qui s'appelle un refus? c'est dommage. J'avais besoin d'un guide, d'un fil dans ce dédale de politique et de principes nouveaux entrelardés d'erreurs; je m'y perdrai bien vite, et j'y serai la proie de quelque monstre, ou la victime de quelque orage : je les mets sur votre conscience. Naples, avec ses inventions et son perfectionnement renouvelé des Grecs, était un excellent thème, un beau sujet de réflexions et d'observations instructives; pourquoi ne pas mettre en dehors les idées lumineuses qu'un sujet si nouveau pour votre plume vous inspire? et surtout pourquoi rejeter du sein de l'abondance l'humble prière du pauvre? Voici à ce sujet une fable nouvelle.

LE MOINEAU.

Un moineau débutant, bien faible, bien fragile,
S'égara dans des bois déserts,
Loin de son petit domicile,
A l'âge où la gent volatile
N'a pas encor vaincu les airs;
De ses ailes parfois il essayait l'usage,
Et sautillait sur le feuillage
De branche en branche, ayant grand soin
De ne pas s'avancer plus loin.
Mais qui sait s'arrêter? souvent même le sage
Va plus loin qu'il ne veut. Notre petit moineau,
Tout en craignant le vent, le froid, le chaud, l'orage,
La séchresse et même l'eau,
Enfin tout, se trouva sans guide et sans asile,
Dans un lieu sauvage et stérile;
Pour chercher du secours il errait au hasard,
Lorsqu'il apercut à l'écart
Un oiseau protecteur dont l'aile ingénieuse
Voilait avec constance une tribu nombreuse
D'oisillons craintifs et fuyards,
Qui sous cet abri sûr échappaient aux regards
Comme à tous les dangers; à la poule couveuse
Le petit égaré, d'un air respectueux,
Exposa ses besoins et l'objet de ses voeux;
« Pour mon âge, dit-il, la nuit est dangereuse :
Que faire seul errant dans la noire vapeur?
Ayez pitié de moi, j'ai faim, j'ai froid, j'ai peur;
Au gré de mes souhaits montrez-vous généreuse,
En daignant m'accueillir dessous l'ample manteau,
Où l'on voit prospérer votre léger troupeau;
Je n'abuserai pas de votre bienfaisance :

Il faut si peu pour un moineau ;
Tolérez cette nuit ma débile existence
Auprès de vous ; et puis demain,
Guidé par votre expérience,
Je trouverai le bon chemin :
Comptez sur ma reconnaissance. ».
Hélas! il pria vainement ;
Le lendemain, le pauvre enfant
Fut pris par des filets dans la forêt prochaine.
On dit que la poule inhumaine
Se repentit de ses refus ;
Mais le moineau n'existait plus.
Le ciel vous envoya pour éclairer la terre :
Parcourez la noble carrière
Qui vous conduit à l'immortalité,
Mais répandez sur tous, vos torrens de lumière ;
Le passereau le plus vulgaire
Ne doit pas être rejeté.

« Êtes-vous de mon avis, chère amie, ou bien allez-vous retomber ou plutôt persiter dans ce silence qui me tue ? Adieu. Ma triste indigence se prosterne devant votre féconde et sublime universalité.

» Un pauvre MOINEAU. »

Il y a certainement dans cette fable plusieurs traits qui rappellent la grâce, la naïveté, le talent de La Fontaine. J'aurais été bien ingrate si, après une si jolie lettre, je n'eusse pas commencé tout de suite le petit *Traité politique ;* je le livrai

sur-le-champ, et je n'en gardai nulle copie. Anatole n'avait aucun besoin de mes petites idées sur ce sujet; mais il les demandait, je devais les lui offrir.

A la même époque dont je viens de parler, je lus une chose étonnante et miraculeuse : un article très-bienveillant sur moi dans un journal, et dans le *Journal des Débats!*... Ce fut à propos de ce petit libelle fait sur moi par M. *Cousin d'Avallon;* il y avait, entre autres, un mot que je croirais digne d'être cité, quand je ne serais pas l'objet de ce qu'il a d'obligeant : en parlant du parallèle que fait M. Cousin de madame de Staël et de moi, le journaliste dit qu'il ne prononce rien entre l'auteur de *Mademoiselle de La Vallière* et celui de *Corine*, et en parodiant ce vers si connu :

« Je ne décide point entre Genève et Rome, »

Il ajoute :

« Je ne décide point entre Genève et Paris. »

Une femme, et un auteur, ne pouvait manquer de saisir tout ce que ce trait a de fin et d'obligeant; il faut convenir qu'en littérature française, lorsque ces deux villes se trouveront en rivalité, Paris vaudra toujours mieux que Genève.

J'étais et je suis encore, dans un sens, comme le misanthrope, qui dit qu'il serait charmé de perdre son procès pour avoir une injustice de plus à conter; je me console aussi des injustices qui ont quelques singularités bizarres, par le plaisir d'en orner ces mémoires. J'appris avec certitude une chose véritablement inexplicable : M. Chéradame, chez lequel se vendait une partie de mes ouvrages, alla prier l'un des rédacteurs du *Journal des Débats* d'annoncer et de rendre compte des nouvelles éditions épurées d'*Émile* et du *Siècle de Louis XIV*; M. Chéradame ajouta, ce qui était vrai, qu'il venait de ma part faire cette démarche, que je n'ai jamais faite et que je ne ferai jamais pour des ouvrages de moi; mais comme il ne s'agissait que de réimpressions d'ouvrages contre la religion, dont j'ai ôté toutes les impiétés, et dans lesquels il n'y a de moi que des notes critiques, je pensai qu'un travail si utile à la morale me prescrivait d'employer tous les moyens qui pouvaient le faire valoir, et que des journalistes religieux devaient surtout s'y intéresser. On répondit à M. Chéradame qu'en effet cette entreprise était parfaitement bonne, qu'on la trouvait très-bien exécutée, qu'elle était dans les principes et dans les sentimens des rédacteurs;

et que néanmoins, par intérêt pour la chose, et même pour moi, on ne pouvait en faire mention dans le *Journal des Débats*, parce qu'il était irrévoquablement décidé, lorsqu'on y parlerait de mes ouvrages, que ce serait M. Hoffman qui toujours en rendrait compte et en ferait les extraits; que rien au monde ne pouvait engager M. Hoffman à parler avec bienveillance de mes ouvrages, et qu'ainsi tout ce que ce journal pouvait faire pour moi, c'était de garder un profond silence.

Il y a peu de choses dans ma vie qui m'aient causé autant d'étonnement; conçoit-on qu'un journal, qui n'est pas malveillant pour un auteur, prenne l'engagement *irrévocable* de le livrer constamment à l'aversion d'un de ses associés? conçoit-on que des rédacteurs religieux sacrifient ainsi leurs principes et les intérêts de la bonne cause à l'animosité d'un de leurs collaborateurs? Il me fut bien prouvé, d'ailleurs, par l'article bienveillant que j'ai cité [1], que les rédacteurs de cet estimable journal ne sont nullement mes ennemis; au reste, la rancune de M. Hoffman ne m'empêchera jamais de rendre justice à son esprit et à ses talens. Depuis que je suis instruite du *pacte* fait contre moi dans le *Journal des Dé-*

[1] Sur le libelle de M. Cousin. (*Note de l'auteur.*)

bats, j'ai lu dans ce même journal plusieurs extraits fort agréables de M. Hoffman, et je me suis livrée, avec grand plaisir, à la douce vengeance d'en faire et d'en répéter l'éloge dans la société. Qu'il serait à désirer que les gens de lettres qui professent de saines doctrines entendissent assez bien leurs véritables intérêts, et aimassent assez la littérature pour s'imposer la loi d'être invariablement équitables!..... Combien la droiture, la bonne foi, la candeur anobliraient les talens, et combien elles épargneraient de discusions et d'inimitiés fâcheuses!....

Le parti qu'on appelle *libéral* devrait naturellement l'emporter sur les royalistes, non assurément par la bonté de leur cause, mais parce qu'ils se soutiennent dans toutes les occasions, en dépit des petites rivalités particulières; tout intérêt, dans ce parti, est immolé à l'intérêt général: c'est ainsi qu'on réussit.

Tout cela ne m'empêchera pas de continuer ce que j'ai entrepris avec la même ardeur, et d'y employer toutes les forces qui me restent; sur toutes choses je dis bien sincèrement, en pensant à mes ennemis et à toutes leurs intrigues contre moi:

Que Dieu voie et nous juge.

Je fis alors un tour de force littéraire dont je veux me vanter ici ; je travaillai dans une matinée à cinq ouvrages différens; j'achevai de dicter un article sur la *censure*; je commençai et j'écrivis de ma main la première lettre du dernier roman que je comptais faire[1], *Palmyre et Flaminie*, ou *la Dupe et la Victime de son siècle*, qui est en deux volumes; j'en dictai le lendemain un plan très-détaillé; l'idée morale en est bonne et neuve; j'ai voulu peindre dans mes deux héroïnes la perfection religieuse, mais mondaine, et la perfection purement religieuse. Comme l'héroïne mondaine est la dupe de presque tous les sentimens qu'on lui montre, j'ai fait le roman en lettres, afin d'y peindre, avec un plus grand naturel, la fausseté et la duplicité, qui avaient fait de si grands progrès dans le grand monde, durant les dix ou douze années qui ont précédé la révolution; j'ai vu ce tableau de près, et je crois l'avoir bien peint; des lettres de la même date, à différens personnages, et contenant les plus frappantes contradictions, atteindront sûrement ce but. Les lettres de Voltaire m'ont donné cette idée il y a long-

[1] J'en ai fait d'autres depuis; ce que je ne croyais pas, en commencant *Flaminie*.

(*Note de l'auteur.*)

temps, en lisant les lettres hypocrites qu'il écrit au roi Stanislas, à dom Calmet, etc., ét les lettres impies des mêmes dates qu'il écrit à ses amis; les lettres au maréchal de Richelieu, qu'il appelle son *héros*, et les lettres, aussi de même date, dans lesquelles, s'adressant à ses confidens, il appelle le maréchal *le Maître du tripot* (c'est-à-dire de la comédie Française), ou le *tripotier*. Cette duplicité, dans un ouvrage d'imagination, sera très-piquante et très-utile, si l'on a su la rendre morale.

Le troisième ouvrage auquel je travaillai fut une *Nouvelle* pour Alfred Lemaire, et qui est intitulée : *Frédal ou l'Artiste*. Je la composai avec autant de soin que si j'avais voulu la faire imprimer; je la fis pour lui seul, je la lui envoyai, et je n'en ai point gardé de copie : il me semble qu'il s'y trouve de l'imagination et de l'intérêt. Le quatrième ouvrage est un *Traité sur la sympathie*, que je fis pour deux dames anglaises, et que j'écrivis de ma main dans un livre blanc. Ces deux dames s'appellent miss Byrnes: elles sont extrêmement aimables, je les aime beaucoup, et j'en ai déja parlé. Enfin, le cinquième ouvrage est ce qu'on vient de lire ci-dessus dans ces mémoires.

Il faut convenir que le moment où je fis le tour de force dont je viens de parler n'était pas favo-

rable à la littérature [1], et par conséquent à tous les travaux que j'entreprenais avec tant de courage.

Après l'assassinat de monseigneur le duc de Berri vint la loi sur les élections, et ensuite une nouvelle conspiration contre toute la famille royale, qui produisit un grand procès qui occupa tout le monde exclusivement; tout cela, joint à la révolution d'Espagne, à celle de Naples, à celle qui semblait menacer tous les royaumes, acheva bien naturellement d'éteindre toute espèce de goût pour la littérature. Toutes mes entreprises de cette époque s'en ressentirent, et je ne m'en étonnai pas.

J'allais toujours chez madame de Montcalm, aussi souvent que me le permettaient mes nombreuses occupations. Je lui portai un jour pour l'amuser un gros volume de plantes peintes par moi que je venais d'achever. Ce manuscrit très-précieux m'a coûté trente ans de recherches; c'est un gros livre in-4° contenant toutes les plantes coloriées dont il est parlé dans *la Bible* et dans les vies des saints, que j'appelle 1° *l'Herbier sacré*; 2° *l'Herbier de la reconnaissance et de l'amitié*, contenant les plantes qui portent les

[1] En 1821.

noms de personnages fameux ; 3° *l'Herbier héraldique*, contenant toutes les armoiries de la noblesse française qui offrent une ou plusieurs plantes ; et 4° *l'Herbier d'or*, toutes les plantes d'or dont il est parlé dans la fable et dans l'histoire. Je n'ai rien répété dans ce livre de ce que j'ai dit dans ma *Botanique historique et littéraire*, qui est imprimée : le travail de mon livre est tout autre chose ; j'en ai dessiné et peint toute seule, sans aucune espèce d'aide, toutes les plantes, et en outre j'ai orné le texte d'une infinité de vignettes et de culs-de-lampe. J'oublie de dire qu'à *l'Herbier héraldique* je mis sur le revers des pages un grand nombre de devises anciennes tirées du règne végétal, et les ordres anciens qui en sont tirés aussi. Je crois que ce livre, pour toute grande bibliothéque, valait bien au moins quinze mille francs ; tous ceux qui l'ont vu, et même des artistes, en furent charmés. M. le duc de Richelieu, qui le vit chez madame de Montcalm, en parut enchanté ; il se chargea d'en parler au roi pour sa bibliothéque particulière : j'en demandai seulement huit mille francs. J'aimais infiniment mieux qu'il restât entre les mains du roi de France, que de l'envoyer dans les pays étrangers (ce qui m'eût été si facile) pour une

somme beaucoup plus forte. Je n'avais pas reçu la moindre marque de protection et de bienveillance de la cour; cependant l'auteur de *Mademoiselle de Clermont*, *d'un Trait de la vie de Henri* IV, de *la Vie de Henri* IV, de trois romans historiques traduits dans toutes les langues, et dans lesquels, sous l'empire de Napoléon, je me suis plu à faire valoir, avec toute la portion de talent que le ciel m'a donnée, la race des Bourbons, l'auteur de plus de trente-cinq volumes sur l'éducation consacrés par près de quarante ans de succès, l'auteur qui a constamment combattu pour la cause de la religion, et enfin l'éditeur des *Mémoires de Dangeau* et des nouvelles réimpressions épurées que je donnais alors au public, ce faible champion de la bonne cause, mais si courageux et si persévérant jusque dans la débilité de l'âge, et ayant élevé avec tant de succès trois princes et une princesse du sang, cet auteur, dis-je, méritait aussi bien une marque de protection du gouvernement que tant d'autres qui en ont obtenu si facilement. Le roi a daigné accepter cet hommage; je sais qu'il a lu ce volume avec plaisir (et son suffrage est si précieux!), qu'il a gardé ce manuscrit plusieurs jours sur sa table, et qu'ensuite il l'a fait mettre dans sa bibliothéque

particulière dans laquelle on ne peut entrer que par billet, et dont M. Valery, homme de lettres distingué, est le conservateur.

En cherchant dans mes papiers, je trouvai le brouillon des réflexions sur l'*Espérance*, faites pour madame de Montcalm; et, comme elles sont très-religieuses, je crois devoir les insérer dans ces mémoires. Voici cette copie :

« M. de Châteaubriand a dit admirablement » que *c'est une religion bien divine que celle* » *qui a fait une vertu de l'espérance.*

« En effet, il n'appartient qu'au souverain » dispensateur de tous les biens, à l'être souve- » rainement puissant et bon, de défendre et de » maudire le désespoir. C'est pourquoi le suicide » ne fut pas un crime chez les païens, et c'est » pourquoi il en est un irrémissible pour les » chrétiens.

« Qu'il y a de bonté et de profondeur dans » cette sublime réunion des trois vertus théolo- » gales : *la foi, l'espérance, et la charité!* La foi » qui reconnaît la puissance suprême et protec- » trice; la charité qui comprend l'amour, et qui » la fait adorer; l'espérance qui s'y confie, et qui » en attend le soulagement de ses peines!

« La religion commande la résignation dans les

» plus grands maux; n'en a-t-elle pas le droit,
» lorsqu'en même temps elle nous prescrit l'es-
» pérance?...

« A ce commandement plein d'amour, à ce
» commandement d'une autorité si douce et si
» majestueuse, qui peut méconnaître le vrai
» Dieu?...

« Le juste résigné n'est que patient, il sait
» qu'il aura la force de tout supporter, il sait
» que ses maux finiront, et qu'il en recevra le
» prix.

« Hélas! dans le cours de la vie, et même de
» la vie la plus heureuse aux yeux du monde,
» qui n'a pas besoin d'espérance? Que ne souffre
» pas quelquefois, par le cœur et par l'imagina-
» tion, celui que souvent on envie!

« Il est des chagrins auxquels nulle protection,
» nul ami sur la terre, ne sauraient remédier!
» Quelle douceur alors de se livrer à l'espérance
» que l'ami souverain peut en délivrer, et sans
» faire ces miracles éclatans, qu'il y aurait de la
» présomption à lui demander, car il peut don-
» ner à tout une apparence simple et naturelle!
» Combien, sous le nom du temps ou du hasard,
» ne fait-il pas sans cesse de prodiges pour le
» juste! C'est lui qui console de la perte d'un

» objet chéri; c'est lui qui donne la force de sup-
» porter avec calme l'injustice, la calomnie et
» l'ingratitude; c'est lui qui fait découvrir au
» malade qui espère en lui le reméde nouveau,
» ou qui inspire tout à coup le médecin qui le
» guérit. L'espérance purement humaine est
» trompeuse et mensongère comme les passions
» qui la produisent; elle n'est qu'illusion et fo-
» lie. Mais l'espérance religieuse a pour base l'é-
» ternelle vérité; loin d'égarer l'imagination et
» d'enfanter des monstres, elle élève et purifie
» l'âme, elle y répand une délicieuse sécurité;
» plus on s'y livre, plus on l'exalte, plus on ac-
» quiert de mérite aux yeux de celui qui a dit :
« Je le délivrerai, je le sauverai, *parce qu'il a*
» *espéré en moi.*

« Enfin, quelle pensée, que celle-ci :

« Dieu ne peut tromper; il voit mon avenir,
» qui m'est inconnu, et il m'ordonne d'es-
» pérer.... »

J'appris une nouvelle perte de manuscrits inédits qui me fit de la peine; c'est une pièce à ajouter au *Théâtre d'éducation*, dans le volume des sujets tirés de l'Écriture-Sainte : je l'avais faite il y a vingt-trois ans dans ma chaumière de *Brével*, et je l'avais toujours réservée pour une édi-

tion générale; elle avait pour titre, *David.* Elle était véritablement théâtrale et intéressante; je représentais David âgé de seize ans, ayant vaincu Goliath, et s'étant retiré, après sa victoire, sans se faire connaître, ainsi que le dit l'Écriture; je le supposais revenu dans la maison paternelle, et son père Isaï absent. Au lever de la toile, on voyait David, au point du jour, endormi sous un berceau de feuillage, parce qu'il avait cédé son logement à des étrangers demandant l'hospitalité; la harpe de David est à ses côtés, et sa fronde à ses pieds. Pendant le sommeil de David, l'orchestre jouait une symphonie guerrière et triomphante; il y avait deux silences, pendant lesquels David, toujours dormant s'écriait : *J'ai vaincu Goliath!* Il me semble que cette idée est belle et neuve, et qu'elle eût produit beaucoup d'effet. David, à son réveil, exprimait la joie de sa victoire, et disait qu'il attendait son père, et qu'il voulait garder le secret de son triomphe jusqu'à ce qu'il l'en eût instruit; ensuite David prenait sa harpe, et chantait un hymme dont j'avais fait les paroles. Au retour d'Isaï, on voyait défiler sa petite caravane formée par ses serviteurs; on voyait aussi, dans le cours de la pièce, une belle cérémonie antique, celle de l'offrande à Dieu de la

gerbe sacrée. Jonathas et Saül jouaient de grands rôles dans la pièce; Saül était amené par Jonathas, qui avait reçu l'hospitalité de David, un jour qu'il s'était égaré à la chasse. David calmait les fureurs de Saül avec sa harpe. Il y avait, à mon avis, une très-belle scène dans la pièce; celle où David confiait à son père le secret de sa victoire, et dans laquelle Isaï le faisait consentir à ne jamais le révéler, afin d'en conserver le mérite pur aux yeux de Dieu et de l'amour paternel, et aussi afin de se soustraire aux dangers de la renommée, de l'ambition, et aux persécutions de l'envie. A la fin David était reconnu par des députés spectateurs du combat, qui avaient fait suivre le jeune vainqueur, et qui savaient qu'il habitait la maison d'Isaï. Il y avait dans cette pièce de beaux contrastes formés par la haute sagesse d'Isaï, son bonheur intérieur, et la turbulence, l'orgueil et la fureur de Saül; il y avait de l'intérêt pour l'amour paternel et filial, et l'amitié de David et de Jonathas, et enfin on y trouvait un spectacle très-frappant et très-varié. Dans le temps où je voyais beaucoup M. Briffaut, il me dit qu'il voulait faire une tragédie intitulée, *Saül*; je lui lus mon *David*, avec permission d'en prendre ce qu'il voudrait. Il fut charmé de cette petite pièce, qui était

en trois actes, et je crois qu'il en a pris l'idée de faire combattre la jalousie de Saül contre David par l'admiration et l'inclination naturelle.

J'avais laissé cette pièce à Casimir; il l'avait mise avec toutes ses compositions, et, dans sa dévotion, voulant brûler toutes ses comédies, ma pauvre pièce a été enveloppée dans la proscription, ainsi qu'une fable en vers, intitulée *le Genévrier et le Gratte-Cul*, l'une des plus jolis que j'aie jamais faites. Je lui avais laissé aussi une grande quantité de lettres de madame de Brady, de M. de Tréneuil, de M. Briffaut, de M. de Millevoye, d'Anatole de Montesquiou, et de plusieurs autres personnes; il avait mêlé pareillement ces lettres avec les siennes et il a brûlé le tout. Je me consolai facilement de cette perte, et je regrettai davantage un beau mélodrame, une charmante comédie de Casimir, qu'il brûla sans pitié, malgré les succès brillans de lecture de société, dont j'ai déjà parlé. C'était assurément une preuve non équivoque de la plus profonde piété; et la satisfaction de lui voir à un si haut degré de tels sentimens me dédommagea pleinement du sacrifice. J'ai moi-même brûlé toutes mes premières compositions, qui auraient bien formé trois gros volumes, mais je ne les regrette pas : elles ne va-

laient rien. Je n'avais uniquement conservé qu'un petit manuscrit qui n'aurait pu faire qu'un volume in-12, de cent cinquante pages; il avait pour titre *les Dangers de la Célébrité*; je l'avais gardé, parce que je n'y avais point mis les coups de théâtre extravagans de mes autres productions de ce temps, et, s'il faut l'avouer, parce que je l'avais écrit avec soin sur un joli papier à vignettes. Je le montrai un jour à Belle-Chasse à M. de Valence, qui me conjura à genoux (et ce n'est point une exagération), de le lui donner: j'y consentis. Long-temps après, je lui demandai ce qu'il avait fait de ce manuscrit; cette question parut l'embarrasser, je n'insistai point; on ne l'a point trouvé après sa mort. Enfin, outre les manuscrits que m'a perdus ma fille et dont j'ai parlé ailleurs, je perdis encore un journal, ce que j'ai beaucoup regretté, et que j'avais fait pour ma mère, sur un grand livre blanc *in-folio*, pendant le temps que j'ai passé à Genlis; je crois en avoir déjà parlé, ainsi que beaucoup d'autres manuscrits que j'ai perdus.

J'ai oublié, dans le compte de mes manuscrits perdus ou sacrifiés, une pièce en cinq actes intitulée : *La Fausse Antipathie*. C'est le titre d'une pièce de Destouches, mais la mienne n'a-

vait aucun rapport avec la sienne; je l'avais lue à ma nièce Henriette et à quelques autres personnes; et je la trouvais si jolie que craignant de céder à la tentation de la faire jouer (chose que je n'ai jamais voulu permettre pour mes pièces), je la brûlai à l'Arsenal; ma filleule Stéphanie Alyon, aujourd'hui madame Javary, était présente à cette exécution qu'elle voulut vainement empêcher. J'ai fait encore, dans les commencemens de la révolution, une pièce en prose et en cinq actes, très-singulière; elle était prise entièrement des ouvrages de J.-J. Rousseau; elle avait pour titre, *L'Ile de Saint-Pierre*; je n'avais pris que ses beaux morceaux, et ceux qui sont religieux; j'avais cousu tout cela à une intrigue simple et ingénieuse; il n'y avait pas deux pages de moi; toute la pièce était de Jean-Jacques, et elle était charmante. En partant pour l'Angleterre, je l'ai laissée à une personne de ma connaissance qui la fit jouer : elle eut le plus grand succès; et le lendemain de la seconde représentation, on porta en pompe au Panthéon le buste de Jean-Jacques. Mais après plusieurs représentations, on la trouva trop religieuse; on donna d'indignes pièces dans un sens tout contraire, et on ne la joua plus. Je n'ai jamais pu ravoir le manuscrit; il n'était pas

de mon écriture, puisque la pièce entière n'était qu'une compilation; on me répondit qu'on l'avait donné à Molé, qui n'a jamais voulu le rendre; je n'en avais point de double copie : je l'ai perdu.

Il y eut, dans le cours de cette année, une éclipse de soleil; elle n'était point entière, mais l'obscurcissement fut très-visible, et avait quelque chose de frappant avec un beau ciel sans aucun nuage. Il y a je ne sais quoi de solennel dans ces phénomènes de la nature, qui porte à une méditation qui peut facilement devenir de la crainte. Ce spectacle me causa une vive émotion; il est assez naturel de penser que lorsque le Créateur suspend les lois de la nature, il pourrait aussi les dissoudre; la foi nous apprend que cet événement est inévitable; nous en ignorons l'époque, et, pour moi, je ne crois pas qu'à présent elle soit fort éloignée. Voici là-dessus mon idée.

Le Créateur n'a rien fait en vain; ainsi le monde ne finira que lorsque tout le globe sera connu, lorsque toutes les substances végétales et minérales auront été employées, et lorsque enfin l'homme aura acquis toute l'industrie et toutes les connaissances dans les arts et dans les sciences, que son intelligence et l'expérience peuvent lui

donner. Depuis l'invention de l'imprimerie, il avance à pas de géant dans cette espèce de perfectionnement; tout ce qu'il acquiert ne se perd plus, et se trouve ainsi fixé par le moyen de l'imprimerie. Les progrès de la navigation ont fait faire, depuis cent ans, d'immenses découvertes; nous avons acquis un prodigieux nombre de plantes nouvelles, de métaux et de demi-métaux qui étaient inconnus, il y a cinquante ans; il reste moins de choses à découvrir qu'on n'en a découvert et perfectionné depuis un siècle. La mécanique, la physique, la chimie, la botanique, et l'histoire naturelle ont fait les mêmes progrès. L'anatomie, que n'ont point connue les anciens, a porté la chirurgie à un point qui est à peu près celui de la perfection. Dans un siècle et demi ou deux siècles tout au plus, tout sera connu, tout sera su. Quant à la morale, elle a eu le dernier degré de perfection quand l'Évangile a été prêché; mais les vices et les passions, en produisant une corruption presque générale, ont rempli l'Europe d'erreurs, et de principes faux et contradictoires; aujourd'hui tout est confondu dans la morale, et, par une conséquence nécessaire, tout le sera dans les gouvernemens; un désordre universel dans ce genre sera le résultat du phi-

losophisme. Tour à tour l'anarchie, les révolutions, les guerres civiles et extérieures bouleverseront l'Europe; mais les monumens des arts et des sciences, les artistes et les savans qui les cultivent toujours, les bibliothéques immenses établies dans toutes les villes, conserveront le dépôt des connaissances humaines; après avoir souffert tous les maux qu'entraînent des passions extravagantes et l'impiété, le bien naîtra du mal, l'esprit de parti fatigué s'anéantira dans le besoin du repos; on profitera enfin des leçons de l'expérience qu'on a jusqu'ici repoussées, on reviendra à la raison, à la religion; on renoncera à de funestes préjugés qui existent depuis si long-temps; les gouvernemens n'auront plus l'odieuse immoralité d'établir des loteries, et d'infâmes impôts sur les maisons de jeux et les lieux de débauche; les duels et les guerres offensives feront horreur; alors on verra renaître le plus brillant âge d'or : ce sera celui d'une parfaite civilisation; le monde assez vieux pour se convertir sera ainsi préparé à rendre le compte universel; c'est à cette époque mémorable que, toutes les destinées de l'homme étant accomplies, toutes ses facultés ayant été mises en œuvre, tous les trésors de la nature et de la création étant connus, le temps

finira et se perdra dans l'éternité. Je crois que cinq ou six cents ans suffisent à peu près pour opérer toutes ces choses.

La demoiselle de compagnie que j'avais me quitta par des raisons de famille qui la regardaient, et non par aucune espèce de mécontentement. Je me trouvai donc sans compagne, sans secrétaire, sans copiste, ayant un grand ouvrage à faire!... Je me trouvai livrée à une femme de chambre de vingt-deux ans, que je fus alors obligée de prendre, qui n'avait qu'une grosse écriture, aussi peu lisible qu'affreuse, et qui ne savait exactement pas un seul mot d'orthographe. Cependant, je ne pouvais écrire long-temps, sans une extrême fatigue; il fallut donc faire écrire cette femme de chambre sous ma dictée; c'était un étrange secrétaire auquel j'étais forcée de dicter à mesure l'orthographe de chaque mot; mais j'avais plusieurs fois enseigné l'orthographe avec succès et en peu de temps à des personnes de cet état, et sans utilité pour moi. Mais comme celle-ci montrait de l'intelligence et de la bonne volonté, je prenais intérêt à l'instruire et à la former. Il est fort ennuyeux d'enseigner les élémens de toutes les connaissances humaines; je l'ai toujours trouvé, et surtout lorsqu'on a, par les sciences

et par des talens, les moyens de s'occuper agréablement. Voilà ce que j'ai toujours pensé; et néanmoins j'ai donné, durant tout le cours de ma vie, un prodigieux nombre de leçons, parce que j'ai toujours été persuadée que la religion et seulement l'humanité prescrivent de faire, dans tous les temps, et dans toutes les situations, tout le bien que l'on peut faire; ce qui rappelle non-seulement les préceptes sacrés de l'Évangile, mais ce vers ancien d'un sens si profond :

« Qui ne vit que pour soi, n'est pas digne de vivre. »

Je ne pouvais charger mon nouveau secrétaire de me faire des extraits, même en lui marquant dans un livre les passages que j'aurais voulu prendre, car elle n'était pas en état de copier : mais je n'en lisais pas moins; et toutes les manies et les puérilités politiques me retraçaient dans un autre genre les extravagances des Gluckistes et des Piccinistes, et la folie de l'esprit de parti qui veut toujours ériger en *écrivains sublimes* ceux qui soutiennent les opinions que soi-même on professe, et le tout sans comprendre un mot du fond des choses. Je me souviens que, lorsque Gluck venait souvent chez moi, je lui dis un soir que l'injustice de ses détracteurs me faisait beaucoup

moins de peine que l'ignorance de ses partisans *écrivains;* il me répondit : *Quand je leur expliquerais ce qu'il faut dire, ils ne me comprendraient pas.*

C'est aussi une des manies de ce siècle, de mettre au rang des *grands hommes* tous ceux avec lesquels on a eu des liaisons intimes, ou tous ceux du parti qu'on a suivi. Il en résulte que dans une multitude de *mémoires historiques* de nos jours, d'éloges funèbres, de biographies, de brochures, etc., on trouve des révélations innombrables, qui nous apprennent les noms des personnages les plus *fameux*, nos contemporains, dont nous ignorions entièrement la *célébrité.* Là nous découvrons des pépinières de guerriers illustrés par des exploits inconnus, dont on n'avait jamais entendu parler; des millions d'orateurs sublimes, et d'hommes de génie, dont il ne reste pas un ouvrage que l'on puisse citer. Il est vrai que dans les mêmes ouvrages, et dans une infinité de libelles, honorés du nom de *dictionnaires, d'histoires,* etc., on trouve aussi des révélations d'un autre genre : on y renverse les réputations qui sont le plus solidement établies; on y prouve que des écrits traduits dans toutes les langues de l'Europe ne valent rien; on y fait ce qu'un an-

cien philosophe (au rapport de Bayle) attribuait à Jupiter : on y *rabaisse les grandes choses*, on y *élève les choses basses*. Tout cela est ingénieux, et surtout instructif; et voilà comme nos légions d'auteurs modernes font des livres!...

Nos *penseurs*, tous grands hommes d'état, se moquent sans cesse de la *frivolité* du dix-septième siècle et de la première moitié du dix-huitième. Il est vrai que les prétentions et l'ambition n'ont rien de *frivole*, car nous avons vu, dans ces derniers temps, une multitude d'*hommes de génie* prétendre aux premières places, à des majorats, à des royaumes.... On répète que la société n'est plus frivole; hélas! non; et, selon moi, c'est un vrai malheur. J'écrivis à ce sujet à Anatole de Montesquiou une lettre en vers et en prose, que je crois devoir placer ici, parce qu'elle peint les mœurs de ces derniers temps :

« Il y a un grand charme à pouvoir bien rai-
» sonner dans un entretien sérieux, et à dire des
» riens avec grâce dans le petit cercle d'une so-
» ciété intime: et jadis les seuls Français sem-
» blaient avoir le privilége exclusif d'exercer
» avec succès ce double talent. »

» Il est une déesse inconstante et légère,
» Badinant, folâtrant avec aménité,

» Et jadis à Paris toujours sûre de plaire,
» Sous les aimables traits d'une douce gaîté
» Réunie à l'esprit, surtout à l'élégance :
» Son nom est la frivolité.
» Fruit du luxe et de la beauté,
» Elle naquit au sein de l'heureuse abondance,
» De la paix, de l'oisiveté.
» On la vit accourir en France,
» Avec les grâces et l'amour.
» Ce qui brille un moment, ce qui ne plaît qu'un jour,
» Est, en tout pays, son domaine;
» Mais elle transporta, sur les bords de la Seine,
» Son trône aérien, et sa volage cour.
» Des fêtes et des jeux brillante souveraine,
» Durant nos anciens jours de splendeur et de paix,
» Elle eut le don charmant de plaire et de séduire;
» Mais elle sut aussi resteindre son empire;
» Et, sans blesser jamais la décence et le goût,
» Elle avait alors en partage
» Un ton si piquant et si doux,
» Que la raison souvent emprunta son langage.

» Avant l'époque affreuse où l'irréligion, la licence et l'orgueil en démence se réunirent pour enfanter tout ce que nous avons vu, la frivolité française n'était point un défaut national; elle était au contraire le préservatif de la pédanterie, de l'affectation, et de mille prétentions ridicules et dangereuses. On la trouvait où elle doit être pour le charme de la société, dans les conversations des gens du monde, dans les

» commerces épistolaires et aux spectacles les plus
» gais. Elle excluait de nos entretiens le ton dog-
» matique et tranchant, la métaphysique, la po-
» litique, les dissertations; elle était à son tour
» exclue des affaires et des ouvrages sérieux. On
» n'a jamais mieux pensé et mieux écrit que
» lorsque la société était embellie par la frivolité
» la plus aimable, qui n'était autre chose qu'un
» délassement d'esprit et une gaîté pleine de fi-
» nesse, de naturel et de grâce. Si l'on retranchait
» tout ce qu'il y a de frivole dans les lettres de
» madame de Sévigné, on en ôterait le plus grand
» charme. Telle était jadis parmi nous la frivo-
» lité; mais,

» Du fond d'un antre affreux, creusé dans un abîme,
» S'élance et paraît tout à coup
» Un monstre audacieux, enfanté par le crime,
» Bouleversant, ravageant tout;
» Ce monstre forcené, cette horrible mégère,
» Sortant du gouffre et de l'obscurité,
» Déchire avec fureur les voiles du mystère,
» Qui cachaient aux yeux du vulgaire
» Son effrayante nudité.
» Des devoirs et des lois franchissant la barrière,
» Un poignard à la main, et triomphante et fière,
» Elle se nomme enfin, c'était l'impiété...
» A son aspect hideux, reculant en arrière,
» L'innocente frivolité
» Jura d'abandonner la France;

» Mais, soit paresse, ou soit reconnaissance,
» Et souvenir des beaux jours écoulés,
» Elle resta dans ces lieux désolés.

» Les Muses, les Grâces, et le Dieu du goût, » prirent la fuite pour aller chercher de paisibles » asiles. Cette troupe charmante chercha long- » temps; elle est peut-être errante encore : es- » pérons qu'elle reviendra se fixer en France.

» En attendant, nous étions moins aimables,
» Sans devenir plus raisonnables;
» Parmi nous, la frivolité,
» Sans grâce, sans légèreté,
» Et de ses attraits dépourvue,
» Ne pouvant éviter les pédans et les sots,
» Redoute à tort d'être aperçue,
» Ou se montre mal à propos;
» Elle n'est plus un doux moyen de plaire;
» Du siècle où nous vivons prenant le caractère,
» Elle a changé de ton, de manière, de goût;
» Vainement la pédanterie
» Se vante de l'avoir bannie;
» Sous une lourde forme on la trouve partout.
» A la fausse science elle est toujours unie;
» Couverte du manteau de la philosophie,
» Elle ose se mêler aux plus graves travaux;
» Elle a, dans sa folle manie,
» Corrompu Melpomène et dédaigné Thalie;
» Elle est dans les salons, elle est dans les bureaux;
» Dans nos livres savans, dans nos pamphlets nouveaux,
» Et parfois à l'Académie.

» En effet, est-il rien de plus frivole que tous
» ces coups de théâtre sans vraisemblance, qui
» composent nos tragédies modernes; et que cette
» métaphysique ou ces madrigaux, qui dans nos
» comédies remplacent la gaîté de Molière?
» Quoi de plus frivole que la prétention ridicule
» et fatigante de certains écrivains, de placer de
» ligne en ligne un mot brillant ou une pensée
» phylosophique, méthode sûre pour écrire sans
» naturel, et par conséquent sans goût et sans
» justesse! Il n'est pas moins frivole de vouloir
» mettre de l'esprit et de jolies phrases dans des
» ouvrages scientifiques et dans des livres de mé-
» decine. Convenons donc que la frivolité exempte
» de malignité, la frivolité qui ne veut rien ap-
» profondir, qui effleure tout avec grâce, qui
» raille sans aigreur, qui juge en badinant et
» raconte sans réflexions, toujours prête à se
» moquer de ses propres jugemens, convenons
» que cette aimable frivolité fait tout l'agrément
» de la société et de la conversation, et qu'elle
» est le délassement nécessaire des grandes affai-
» res et du travail. Son étourderie ressemble à la
» candeur, et son espèce d'enfantillage ressemble
» à l'innocence; mais qu'elle est à la fois insipide
» et ridicule, quand, se méconnaissant elle-même,

» elle prend un air capable et un ton doctoral
» pour disserter gravement sur des puérilités, ou
» pour débiter des lieux communs et de fausses
» maximes!... »

Je louai un petit logement aux Bains de Tivoli; j'avais besoin de changer d'air, d'un beau jardin, d'une profonde solitude; et j'y allai en effet, au grand déplaisir de M. de Valence. Il n'y avait de vacant qu'un vilain logement; au reste ma chambre donnait sur le jardin: elle avait une jolie vue, et j'en aurais été fort contente, si ma cheminée n'eût pas fumé.

J'inventai un nouveau jeu de cartes tout en fleurs, et dont l'idée me parut ingénieuse, parce qu'elle est d'une clarté si parfaite, qu'un enfant de sept ou huit ans pourrait la comprendre en un quart d'heure et jouer tout de suite avec ces cartes. Je crois que personne ne s'est occupé de fleurs autant que moi : une ou plusieurs fleurs jouent un rôle intéressant dans chacun de mes romans, et dans presque toutes mes nouvelles; j'en ai même fait une intitulée, *les Fleurs*, et une autre qui a pour titre, *les Fleurs Funéraires*. Dans ma jeunesse, j'ai fait sortir de son obscurité la rose de Salency : j'en fis le sujet d'une pièce dans le *Théâtre d'Éducation*; on imita, depuis, cette

petite comédie, qu'on mit en opéra-comique, et j'ai été la première cause de l'établissement de toutes les rosières fondées en France, depuis cette époque. C'est à moi que l'on a dû le premier rosier de roses mousseuses que l'on ait vu en France. Mon ouvrage intitulé, *la Botanique historique et littéraire*, contient d'immenses recherches sur les événemens produits par les fleurs, sur le culte que plusieurs nations leur ont rendu, enfin sur ces charmantes productions comme attributs et comme emblèmes. J'ai fait en outre sur les fleurs, 1° l'ouvrage manuscrit dont j'ai déjà parlé, et qui se trouve dans la bibliothéque particulière du roi; 2° des arabesques mythologiques peints par moi et gravés, et que j'ai ornés de toutes les fleurs consacrées aux faux dieux; 3° toutes les plantes de grandeur naturelle dont il est parlé dans la fable, et c'est, je crois, ce que j'ai fait de mieux dans ce genre : le prince Jérôme Bonaparte, que je n'avais pas alors l'honneur de connaître personnellement, acheta cet ouvrage dont il donna six mille francs; on lui présenta cette collection sans lui dire le nom de l'auteur; il fut charmé de l'exécution et de l'idée, il en fit sur-le-champ l'acquisition; 4° des Alphabets de fleurs; 5° un volume manuscrit entièrement rempli de devises

toutes tirées du règne végétal, dont je peignis toutes les fleurs; j'y ajoutai un petit nombre de notes; ce manuscrit n'a point été imprimé, je n'en gardai point de copie; je n'ai ni donné séparément, ni cité dans mes ouvrages une seule de ces devises; tandis que j'étais chez M. de Valence, je vendis ce petit manuscrit quatre mille francs; il est entre les mains d'une dame anglaise fort aimable et très-spirituelle, lady Guilford: 6° Quatre tableaux de fleurs sur les saisons, chaque tableau contenant les fleurs de chaque saison avec des vers que je citerai plus tard; 7° un ouvrage intitulé: *Herbier Moral* composé de fables dont les sujets sont tirés du règne végétal; on a surtout remarqué *les Deux Cerisiers, la Feuille détachée d'un grand arbre*, et *le Lierre*: 8° Mon *Jeu de cartes*; 9° mes *Plantes usuelles* à l'usage des jeunes personnes, ouvrage livré depuis long-temps à M. Barrois, et qui n'a point encore paru; j'en ai déjà parlé avec détail; 10° enfin mes *Jeux champêtres*, dédiés à S. A. R. M. le duc de Chartres. J'oublie mon plus grand *titre de gloire* en ce genre et l'un des plus anciens, ma *Botanique de Fleurs Artificielles* composée de plantes des champs, que je fis à Belle-Chasse, que M. de Buffon admirait tant, et qui fut parfaite-

ment bien vendue au *profit de la nation*, avec les caisses et les vases qui la contenaient, lorsqu'on fit à Belle-Chasse l'inventaire de tout ce qui m'appartenait, tandis que j'étais dans les pays étrangers; c'est avec ma *Lanterne magique historique* et mes tableaux, de tout ce qu'on m'a pris sans rien me rendre, ce que j'ai le plus vivement regretté [1].

[1] Il manque à cette énumération deux choses sur les fleurs, que j'ai faites depuis; la première est un cantique sur les fleurs (et sur un air vulgaire) que j'ai composé pour mon arrière-petite-fille, Pulchérie de Celles; c'est un cours de morale religieuse et de botanique dans ce qu'elle a de plus curieux, car j'y ai placé une très-grande quantité de plantes *merveilleuses* dans lesquelles se montrent évidemment la divine providence et les soins bienfaisans du Créateur. D'ailleurs, cette composition est une suite de l'idée qui forme le fond de mon ouvrage sur l'éducation, qui est intitulé : *Alphonsine ou la tendresse maternelle;* cette idée consiste à attacher, dès l'enfance, un souvenir vertueux à toutes les choses qui peuvent dans la suite produire des sensations dangereuses, et ces espèces d'impressions sont peut-être plus à craindre que les passions, surtout pour les femmes. J'espère donc que mon cantique sera pour ma postérité féminine un préservatif contre les fadeurs et les flatteries qu'à l'occasion des fleurs, on prodigue sans cesse avec succès aux jeunes personnes; j'ai ajouté beaucoup de notes *scientifiques* à mon cantique qui a cent et un couplets. C'est un véritable ouvrage; j'y ai mis cette épigraphe : « Dieu a fait » connaître aux hommes la vertu des plantes; le Très-Haut » leur en a donné la science, afin qu'ils l'honorassent dans ses

Je me trouvai parfaitement heureuse à Tivoli; je finis là, sans distraction, mon roman de *Flaminie*; il ne manquait à mon bonheur qu'un piano et une harpe; mais j'exerce tous les jours mes doigts sur une petite harpe que m'a fait Alfred, et j'étais bien sûre de ne rien perdre de mon exécution; pendant ce temps, je dictais. Quant au piano, j'imaginai de m'exercer tous les jours sur une table [1]. J'avais une guitare et j'en jouais

» merveilles. » (*Ecclésiastique*, ch. XXXVIII.) J'en ai déjà envoyé une copie à ma chère petite Pulchérie, et j'en fais une pour elle en ce moment, que j'écris de ma main, que j'orne de deux vignettes, et que je lui enverrai incessamment. Mon autre et nouvelle production sur les fleurs est *La guirlande d'Hélène, née princesse de Beaufremont comtesse de Choiseul*; je peins moi-même cette guirlande dans un beau livre blanc relié en maroquin, qu'elle m'a donné, et j'ajoute à chaque fleur, quatre, ou six, ou huit vers qui lui sont adressés. Je compte y mettre une trentaine de fleurs, et j'ai déjà commencé cet ouvrage auquel je travaille avec un bien grand plaisir.

(*Note de l'auteur.*)

[1] « J'ai été vingt mois sans piano, et pendant tout ce temps je m'amusais tous les jours à exercer mes doigts, de temps en temps, quand j'avais du monde, sur le bord d'une table ou sur le bras d'un fauteuil, en appuyant assez les doigts pour ne pas perdre la force nécessaire à la pression; et, quoique je me sois moins occupée de cet exercice que de celui des harpes muettes, quand j'ai pu me procurer un piano, il y a six semaines, j'ai

sans fiction; avec tout cela un peu de peinture, un peu de lecture, beaucoup de promenades dans le jardin, de temps en temps les visites de deux ou trois amis, et mes journées s'écoulaient très-agréablement.

trouvé que mes doigts n'avaient absolument rien perdu : j'avais seulement presque entièrement oublié tout ce que je savais par cœur, ce que j'ai rappris sans peine en huit ou dix jours.

« J'ai entendu conter à une excellente musicienne (nièce de madame Errard) le trait suivant : « Un très-bon pianiste fut mis en prison pour dettes; il demanda et obtint la permission d'avoir avec lui son fils, âgé de sept ans; il eut l'idée, pour se distraire, d'enseigner à cet enfant à jouer du piano, il ne lui en avait jamais donné une seule leçon; mais il lui fut impossible de se procurer un piano; alors il imagina, ainsi que moi, d'y suppléer par l'exercice des doigts sur une table; mais, de plus, il traça sur la table les figures des notes; il marqua les dièses avec des morceaux de papier, auxquels il donna le relief nécessaire; l'enfant jouait ainsi presque toute la journée, et dans les intervalles il apprenait la musique. Son père resta une année entière en prison. Aussitôt qu'il fut en liberté, il fit étudier son enfant sur un vrai piano, et, au bout d'un mois, l'enfant fut en état de jouer, dans un concert, une sonate difficile et brillante, composée de trois morceaux, et qu'il exécuta avec une perfection très-rare à son âge. »

« Tartini, excellent compositeur italien, et le premier violon de son temps (il y a soixante ans), s'avisa de commencer le violon à trente-trois ans; il y devint supérieur en un an; on sait que durant cette année il portait toujours dans sa poche un manche de violon, afin de rompre ses doigts aux positions les

Les personnes qui sont à la tête de cette maison sont très-obligeantes et fort aimables. J'avais une jeune voisine bien malheureuse et bien intéressante, mademoiselle Clémence Gabarus. Six mois auparavant, en se relevant la nuit sans lumière, pour aller prendre une perruche qui s'était échappée de sa cage, elle glissa, tomba et se fracassa la hanche et le genou; depuis ce temps, elle était toujours dans son lit, souffrant de vives douleurs. Quand ce cruel accident arriva, elle était au moment de se marier; quelques jours après, son prétendu fit une chute de cheval et se cassa la jambe; voilà une triste sympathie! Cette jeune personne me fit témoigner le désir de me voir; j'allai chez elle sur-le-champ. Je hais les visites et je n'en fais jamais; le temps m'est très-précieux, mais ce n'est pas le perdre que d'en con-

plus difficiles et les plus extraordinaires du manche de cet instrument.

« Je joue aussi de la guitare, sur laquelle j'ai été d'une très-grande force, dont j'ai beaucoup perdu, parce que je n'ai point imaginé sur cet instrument de moyens de suppléer à des études ordinaires et journalières, de sorte que, n'en jouant que de loin en loin, ma main gauche est beaucoup moins habile; la droite est toujours bonne, car les arpégemens et les batteries exécutés sur la harpe la donnent toujours telle sur la guitare. »

(*Emploi du Temps*, Chap. vi.)

sacrer une partie à l'espoir de porter quelques consolations aux personnes qui souffrent. Mademoiselle Gabarus est belle et intéressante à tous égards : sa patience dans tous ses maux était véritablement admirable.

Madame la duchesse de Berri vint à Tivoli prendre des bains; elle charma toute la maison par sa bonté et son affabilité. Jamais princesse n'a été aussi universellement aimée, et n'a excité une admiration d'un genre aussi touchant.

M. de Valence me demandait, avec tant de grâce, d'instance et d'amitié, de retourner chez lui, que je le lui promis, d'autant plus qu'il me mandait, dans une de ses lettres et en propres termes, *que si je me refusais à ses prières, il était certain de retomber malade et de mourir.* Il m'avait déjà dit, pour me retenir, cette même phrase, à laquelle je n'ai jamais pu résister. Ainsi, je ne crus pas pouvoir me dispenser d'aller reprendre mon petit logement dans la rue Pigale; cependant je ne renonçai point au dessein positif formé depuis si long-temps de me retirer dans un couvent; mais rien n'est plus difficile à Paris que d'y trouver un logement, car ils sont tous pris ou retenus d'avance.

Je voyais toujours de temps en temps M. le

chevalier d'Harmensen; je ne connais pas de conversation tête à tête plus intéressante et plus instructive que la sienne.

Le comte de Rochefort, qui m'avait fait faire connaissance avec lui, m'en conta un trait charmant que je ne puis me défendre de rapporter ici. Dans un de nos bouleversemens politiques, M. de Rochefort se trouva dans un véritable embarras d'argent. Un jour qu'il dînait avec deux ou trois personnes chez le chevalier d'Harmensen, on le questionna sur sa situation; il répondit brièvement et légèrement qu'il avait chargé un homme d'affaires de lui trouver de l'argent à emprunter, et que, comme il n'avait pas besoin d'une grande somme, il était sans inquiétude; après cette réponse, il se hâta de parler d'autre chose. Le lendemain, à son réveil, on lui dit que le valet de chambre du chevalier d'Harmensen demandait à lui parler; il le fit entrer, et cet homme lui dit que son maître l'avait chargé de lui *rendre les* 4,000 *fr. qu'il lui devait.* Cette obligeance et cette tournure généreuse touchèrent vivement le comte de Rochefort, et il n'accepta que 2,000 francs, dont il avoit besoin; dans son billet de remercîment, il prit l'engagement de rendre cette

somme à une époque fixe, et il eut le bonheur de pouvoir la restituer beaucoup plus tôt; mais il ne crut pas s'acquitter, car il y a des dettes dont on ne se libère point par des restitutions matérielles; et la belle mémoire de M. de Rochefort conservera toujours le souvenir de ce noble procédé.

Au bout de cinq mois, je quittai Tivoli; j'y fis connaissance, dans les derniers jours, avec une personne aimable et spirituelle, qui porte un nom que je révérais depuis long-temps: c'est madame la marquise de Becdelièvre, dont le mari est petit-neveu du vertueux évêque de Nîmes, qui était adoré bien justement dans son diocèse, où il avait établi des manufactures (qui donnaient du travail à tous les pauvres), des hospices pour des malades, etc. En allant en Italie, nous avons connu avec détail le bien immense qu'il a fait dans cette province, et nous eûmes un grand plaisir à voir et à contempler ce pieux bienfaiteur de l'humanité.

J'allai donc m'établir de nouveau dans le bruyant entresol que j'avais déjà occupé chez M. de Valence; pour cette fois, j'en arrangeai le petit salon à ma fantaisie: il contint alors

tout ce qui m'occupe, une table à écrire et à peindre, une belle harpe d'Errard, que je venais d'acquérir, ma guitare, et un piano que M. de Valence eut la bonté d'y faire mettre.

Je comptais faire alors un ouvrage dont on m'avait donné l'idée, et qui était fort désiré par plusieurs personnes: c'étaient des nouvelles, dont chacune devait contenir la vie d'un poète moderne, le tout pour faire suite à mon Pétrarque. Je devais faire huit nouvelles, dont les sujets étaient *le Camoëns*, *Michel Cervantes*, *le Tasse*, *Milton*, *Savage*, *Pierre Corneille*, *La Fontaine* et *Jean-Baptiste Rousseau*; j'aurais voulu faire encore cet ouvrage, et en outre un gros volume in-12 des *Annales de la vertu*, pour finir cet ouvrage dont on a fait tant d'éditions; j'aurais voulu faire encore *le La Bruyère des antichambres*, pour les domestiques, ouvrage qui manque et qui leur serait très-utile. D'aileurs, comme je le concevais, les personnes des classes les plus élevées auraient pu le lire avec plaisir. Le milieu et la fin de cet hiver furent bien tristes pour moi; je voyais chaque jour dépérir M. de Valence: je tâchais constamment, dans nos conversations particulières, de l'amener à des sentimens religieux que les exemples

édifians de sa femme et de ses filles auraient dû naturellement lui inspirer; mais il n'avait j'amais lu dans toute sa vie que les ouvrages de nos prétendus philosophes. Je m'attachai à lui prouver que ces *esprits forts* avaient écrit autant de mensonges que de blasphèmes: M. de Valence m'écoutait avec une douceur et une attention qui m'encourageaient; jamais ces entretiens, si nouveaux pour lui, n'ont eu l'air de le contrarier ou de l'ennuyer; j'obtins même de lui d'aller régulièrement à la messe: il y venait avec moi tous les dimanches et toutes les fêtes.

Presque tous mes anciens amis étaient absens. Madame de Choiseul, qui m'avait promis de ne rester que trois mois en Franche-Comté, fut forcée, par ses affaires, d'y passer quatorze mortels mois, qui me parurent d'une longueur démesurée; Astolphe de Custine était dans sa terre de Fervagues, près de Lisieux; madame la maréchale Moreau, déjà très-malade, gardait sa chambre.

Je fis connaissance avec une Anglaise charmante, madame Canning, femme du ministre; elle a une fille qui est belle comme un ange.

Je voyais souvent M. de Saulty et son aimable

famille. M. de Saulty, quoiqu'il soit sans cesse occupé d'affaires, n'en est pas moins de la société la plus agréable. Je l'ai vu, dans son château de Baville, jouer les soirs à de petits jeux, avec une gaîté, une vivacité qui me charmaient, quand je songeais que souvent il était obligé de se lever à la pointe du jour pour se livrer tout entier aux travaux les plus arides. Je me rappelle que, dans ma jeunesse, je soupais de temps en temps avec des magistrats et des financiers, et j'avais remarqué qu'ils se *rembrunissaient* singulièrement à la fin des soirées; l'idée du lendemain matin gâtait la fin de toutes leurs soirées. Enfin, M. de Saulty a une instruction tout-à-fait étrangère à ses occupations habituelles; il a fait de très-bonnes études; il a en histoire et en littérature des connaissances beaucoup plus que superficielles, et, pour que rien ne lui manque pour m'intéresser et pour me plaire, il fait souvent de fort jolis vers; et il est l'ami le plus obligeant et le plus fidèle.

Je vis encore dans ce temps, et presque tous les jours, M. Gérono, ce jeune homme si intéressant dont j'ai déjà parlé. Il venait toujours par amitié, écrire sous ma dictée pendant des heures entières.

J'allais toujours faire ma cour à S. A. S. mademoiselle d'Orléans [1], qui est toujours aussi bonne et aussi tendre pour moi; je vis là le petit prince de Joinville, qui n'avait que deux ans, et qui parlait aussi distinctement et aussi bien qu'un enfant de six ou sept; il était d'ailleurs aussi obligeant qu'intelligent et beau; en tout, la famille de M. le duc d'Orléans est véritablement la plus intéressante que je connaisse; elle est charmante par les figures, les qualités naturelles, et l'éducation, et enfin par l'attachement mutuel des parens et des enfans. Je m'applaudis d'avoir proposé à M. le duc d'Orléans madame Mallet pour institutrice des jeunes princesses ses filles. Madame Mallet, par ses vertus et ses talens, est bien digne d'être dirigée par une princesse d'un aussi rare mérite que S. A. R. madame la duchesse d'Orléans; elle a tout ce qu'il faut pour bien concevoir les ordres qu'elle en reçoit, et pour les exécuter avec une parfaite exactitude. C'est mademoiselle d'Orléans qui, seule, enseigne à jouer de la harpe à l'aînée de ses nièces, la princesse Louise; mademoiselle d'Orléans crut devoir à sa vieille maî-

[1] Portant aujourd'hui le véritable titre qui convient aux princes du sang, celui d'*altesse royale*.

(*Note de l'auteur.*)

tresse de harpe de lui faire entendre sa jeune écolière, et elle me fit assister à une de ses leçons dont je fus charmée.

Je fis d'un trait de plume, le lendemain de ma visite au Palais-Royal, une épître en vers à ma vieille montre; et comme elle a eu du succès dans la société, je vais la placer ici.

ÉPITRE

A MA VIEILLE MONTRE USÉE ET N'ALLANT PLUS.

(16 décembre 1820.)

Durant un demi-siècle, attachée à mon sort,
Tu fus ma compagne fidèle,
Et je me flattais que ton zèle
Se soutiendrait jusqu'à la mort!
Tu réglais mes travaux, mes veilles et mes muses [1];
Au lieu de me guider, maintenant tu m'abuses!
Tous tes avis, hors de saison,
Pressent, retardent sans raison,
Et trop souvent, pour me confondre,

[1] J'ai dit *mes muses*, non pour la rime, mais pour l'exactitude, puisque j'ai cultivé plus d'*une muse*, d'abord en littérature, ayant écrit dans presque tous les genres, ensuite ayant aussi cultivé, et constamment, la musique, etc. Il n'y a point de présomption à dire un fait, puisque je ne prétends point que ce soit avec succès.

(*Note de l'auteur.*)

Tu refuses de me répondre!...
A ta solide et brillante beauté
Le temps n'a fait aucun outrage,
Tandis qu'il épuisa toute sa cruauté
Sur ma force et sur mon visage!
Mais je suis plus vieille que toi,
Car tu recevais la naissance,
Lorsque nous fîmes connaissance.
Et tu radotes avant moi!...
Est-ce folie, est-ce vengeance?
Quand tu parais être en enfance,
Dois-je croire à ta bonne foi?
Il est vrai, dans ma solitude,
Quelquefois, j'en conviens, me laissant emporter
Par l'attrait si puissant des arts et de l'étude,
J'oubliai de te consulter;
Tu ne m'en étais pas moins chère,
Et ce tort fut involontaire;
Eh quoi! prétends-tu m'en punir,
Par tes écarts et ton morne silence?
Ou plutôt veux-tu m'avertir
Que pour moi le temps va finir,
Et que sa voix s'éteint dans cet espace immense
Que je dois bientôt parcourir?...
Faite pour me survivre, ô mon ancienne amie,
Toi qui marquas presque tous les instans
De mes jours orageux et de ma longue vie,
Ne m'abandonne point dans mes derniers momens!
Et, pour me préserver de tout penser frivole,
Fixe-toi-là si près de mon tombeau;
Parmi tous ces papiers, reste sur mon bureau,
Sans mouvement et sans parole;
Et que ton immobilité,

En frappant mes regards, soit pour eux le symbole
De l'immobile éternité [1] !...

Madame la comtesse d'Hautpoul [2] m'envoya le recueil de ses poésies, formant un volume in-8°, dédié au roi. Il y a dans ce volume plusieurs pièces de vers charmans; mais il y en a quelques-unes qui sont beaucoup trop familières pour être placées dans un recueil dédié au roi, et contenant une élégie sur la mort de monseigneur le duc de Berri : ce qui est surtout étonnant, c'est que l'auteur, par inadvertance sans doute, ait mis dans ce même volume un conte burlesque et licencieux intitulé *la Savonnette*, et qui n'a pas même le mérite d'être plaisant. Avec un peu de réflexion, l'auteur aurait senti

[1] Cette épître, quelques années après, a paru imprimée, pour la première fois, dans le joli petit *Journal des Dimanches*.

(*Note de l'auteur.*)

[2] Madame Beaufort d'Hautpoul, née Marsollier, a composé une vingtaine de volumes de romans ; un *Cours de Littérature ancienne et moderne, à l'usage des jeunes demoiselles*, et un grand nombre de morceaux de poésie remarquables par la mollesse, l'abandon et une tendre mélancolie. Ses romances sont des modèles de ce genre de composition. Madame d'Hautpoul a publié, sous le titre d'*Athénée des Dames*, un journal qui paraissait une fois par mois.

(*Note de l'éditeur.*)

qu'il y a bien peu de goût à insérer un conte de ce genre dans un livre rempli d'élégies et dédié au roi. Madame d'Hautpoul eut la bonté de venir me voir : elle est très-aimable; elle s'occupait alors de faire des extraits historiques pour la jeunesse. Elle me demanda de lui faire un plan de lecture pour cet ouvrage; je lui répondis que j'en avais donné un dans *Adèle et Théodore* : elle m'a dit qu'elle le relirait et en *profiterait*, ce qui me fit sourire, parce que j'imaginai que ce plan serait copié sans me citer. C'est un honneur que l'on me fait sans cesse depuis quarante ans.

Voici les vers que j'ai faits pour les quatre saisons de fleurs, que j'ai peintes pour en former quatre tableaux :

PRINTEMPS.

Filles aimables du printemps,
Ces belles fleurs, de la jeunesse
Ont la légèreté, l'éclat et la souplesse,
La brillante fraîcheur et tous les agrémens;
Mais de leur beauté fugitive
Nous verrons bientôt le déclin :
Sous peu de jours et peut-être demain,
Sur ces coteaux et sur la rive,
Nos yeux les chercheront en vain!
Et néanmoins ce n'est qu'en apparence

Que ces fleurs reçoivent la mort;
Elles conservent l'existence,
Et pour subir le même sort,
En dépit de l'expérience.
Si quelquefois l'haleine du zéphir,
Par sa bienfaisante influence,
Vient ranimer et rafraîchir
Leurs attraits prêts à se flétrir,
Elles sont toujours sans défense
Contre l'orage, et la grêle, et les vents,
Et pour orner les bois, les champs et la prairie,
Elles renaissent tous les ans.
Je ne leur porte point envie;
Plaire et briller quelques instans,
Craindre toujours, souffrir long-temps,
Hélas! telle est pour nous la vie!
Oh! qui pourrait supporter ses tourmens,
Ses revers, ses peines cruelles,
Ses inquiétudes mortelles
Sur son incertain avenir,
Sans l'espoir de la voir finir!...

L'ÉTÉ.

Saison des doux plaisirs, des jeux de l'innocence,
A ton éclatante beauté
Tu réunis l'utilité;
Tu réalises l'espérance
Du citadin et de l'homme des champs,
Tu leur donnes la jouissance
Des biens promis par le printemps.
Le riche, au sein de l'abondance,

Le cénobite et le voluptueux,
Ne peuvent se passer de tes fruits savoureux.
Que tes jours sont brillans, que tes nuits sont charmantes!
Mais à ton soleil radieux,
J'ai toujours préféré les clartés vacillantes
De ces étoiles scintillantes
Qui parent la voûte des cieux.
Combien j'ai consacré de veilles
A contempler tes touchantes merveilles
Dans les vallons silencieux,
Quand l'astre de la nuit jette sur la nature
Son voile transparent, mais si mystérieux!
Laissons le fol amour, égaré dans ses vœux,
Vanter cette lumière et si douce et si pure;
Un sentiment religieux,
Une céleste, une divine flamme,
Peuvent seuls en goûter l'attrait délicieux!
Oui, c'est vers toi que s'élance mon âme,
O Créateur de l'univers,
En admirant de tant d'objets divers
L'ordre, les beautés, l'harmonie;
Reçois, au déclin de ma vie,
Mes derniers chants, mes derniers vers.

L'AUTOMNE.

Déjà la rose a perdu ses couleurs,
Déjà la feuille jaunissante
Du sombre hiver annonce les rigeurs;
Le temps semble hâter sa course menaçante,
La nuit s'approche, le jour fuit,
Le rossignol se tait, et le soleil pâlit!

La nature, ainsi défaillante,
En présentant à nos regards,
Une si triste décadence,
Nous invite de toutes parts
A ne fonder notre espérance,
Nos vœux, nos désirs, nos projets,
Que sur des biens de notre essence,
Et qui ne périssent jamais.

L'HIVER.

Sans fruits, sans fleurs et sans verdure,
Ennemi de toute culture,
Parmi la neige et les frimas,
Le triste hiver désole nos climats,
Et désenchante la nature.
Mais nous supportons sa rigueur,
Sans en éprouver de douleur,
Sans en gémir, et sans murmure.
On ne pense qu'au doux printemps
Qui doit terminer ses ravages;
Et vous, vieillards impatiens,
Vous osez vous plaindre du temps,
De son poids et de ses outrages!
Pour se soumettre, sans souffrir,
A tous les maux de cette vie,
Retraçons-nous le souvenir
De la véritable patrie,
Et de l'immortel avenir.

Mademoiselle d'Orléans me fit l'honneur de m'écrire une charmante lettre, en m'envoyant

une très-jolie pendule, qu'elle appelle *une suppléante* à ma *vieille montre*, car je lui avais offert l'hommage de l'Épître manuscrite à ma vieille montre. Mes arrière-petites-filles admirèrent tant cette pendule, que je ne pus résister au plaisir de la leur donner.

Madame la maréchale Moreau me donna un superbe bénitier de cristal, orné de dorures et d'améthystes, etc.

Je fus obligée de renvoyer une femme de chambre incorrigible. Je fus servie à bâtons-rompus par les gens de la maison, qui, ayant beaucoup d'autres choses à faire, m'oubliaient sans cesse; un soir on m'enferma, sans le vouloir à la nuit, sans lumière, et pendant trois heures un quart. Je sonnai inutilement quatre fois; je pris mon parti sans aucune impatience: je composai dans ma tête, je priai Dieu, je méditai et je ne m'ennuyai point; je fus délivrée de ma captivité par une visite. Je ne contai point cet incident à M. de Valence, afin de ne pas faire gronder ses gens, mais il en fut instruit quelques jours après, et rien de semblable ne s'est renouvelé depuis. Au contraire, j'étais servie par tous ses domestiques avec un zèle qui ne s'est jamais démenti jusqu'à mon départ; il est vrai que je sus le reconnaître

de manière à le redoubler encore, s'il eût été possible; malheureusement M. de Valence, si facile à vivre dans la société, était un maître impérieux et violent: il changeait très-souvent de domestiques; ce qui était fort cher pour moi par les pour-boire continuels qu'il fallait sans cesse renouveler : aussi quand j'employais tous mes soins à l'adoucir pour ses domestiques, il y avait un peu d'intérêt personnel dans *ce bon caractère*.

Je dînai chez M. de Valence avec madame la princesse de Wagram, que je trouvai fort aimable, et qui fut pour moi d'une extrême affabilité; elle me fit l'honneur de venir chez moi. Je suis toujours reconnaissante de ces marques honorables de bienveillance; mais, à l'âge où je suis, je ressemble à ces voyageurs qui trouvent que ce n'est pas la peine de cultiver les bontés qu'on leur témoigne dans des lieux qu'ils vont quitter et qu'ils ne reverront jamais.

M. de Custine revint; je fus charmée de le revoir. Il fit des vers sur mon Épître à ma montre, que je citerai ici, par vanité pour lui, et non parce qu'ils me furent adressés; on sait que la poésie et l'amitié ont le privilége et le droit d'exagérer sans mesure. Voici ces vers charmans que l'on peut appeler un impromptu, car l'auteur sortit

de chez moi à onze heures du soir, pour aller lire à madame la princesse de Vaudemont mon épître que je venais de lui donner, et, le lendemain matin, il m'envoya ces vers :

Le temps, pour nous si court, ne cessera pour vous
Que lorsqu'il finira pour la nature entière;
Vous avez arraché, de son aile légère,
Un plume immortelle, et vous bravez ses coups,
En versant comme lui la vie et la lumière.
Jouissez ici-bas de l'immortalité,
    Que le temps même vous assure;
Songez qu'il est pour vous, comme l'éternité,
    Une source abondante et pure
    De lumière et de vérité.

M. de Custine, dans cette année, m'amena un jeune homme fort aimable, parent de feu M. de Genlis, et qui s'appelle M. le marquis de La Grange; il a une figure agréable, il pense et s'exprime bien, deux choses qui me charment, surtout dans les jeunes gens qui peuvent avoir une si grande influence sur les mœurs. Je fis aussi connaissance avec un autre jeune homme, M. de Bouillé, petit-neveu du célèbre marquis de Bouillé, que j'ai beaucoup connu dans ma jeunesse, et qui a joué un rôle si noble et si courageux dans les commencemens de la révolution. Son petit-neveu me paraît digne de son nom; il est jeune,

beau, spirituel, il à les sentimens les plus religieux; il me parut aussi, autant que j'en ai pu juger dans une conversation d'une heure et demie, qu'il a beaucoup plus d'instruction que les jeunes gens de son âge, même bien élevés, n'en ont communément.

Je puis dire que j'ai également le droit de ne pas être *honteuse* de mes ennemis, et *d'être fière de mes amis*.

Ma *Palmyre* parut: un journal refusa tout net de l'annoncer; j'étais accoutumée à ce genre de politesse des journaux; je n'en fus ni surprise, ni fâchée; mais le public, toujours si indulgent pour moi, malgré le silence des journaux, se porta en foule chez Maradan pour acheter ce nouveau roman. J'avais fait cet ouvrage comme par enchantement; je ne mis pas trois mois à le dicter, en dictant aussi toutes les lettres de chaque mot; malgré cette précaution, ma femme de chambre copiste faisait des fautes grossières presque à chaque page, car elle joignait à la plus extrême ignorance la plus étonnante étourderie, et elle avait dans l'imagination un telle surabondance d'*h*, d'*i*, et d'*o*, que rien ne pouvait contenir l'impétueuse multiplicité de ces lettres; elle prenait d'ailleurs trois ou quatre caractères dans une

seule ligne, passant avec une facilité merveilleuse, non du *grave au doux*, mais de la plus grosse majuscule à l'Elzevir le plus fin. Il en est résulté qu'il me fut impossible d'estimer (chose que je fais ordinairement très-bien) ce que produirait à l'impression ce singulier manuscrit, et on l'imprima sans savoir s'il aurait un ou deux volumes. J'avais contracté, en dictant à ma femme de chambre copiste, une si grande habitude de dire à haute voix toutes les lettres des mots que j'articulais, qu'il m'est arrivé plusieurs fois, dans la conversation particulière, de faire la même chose sans m'en apercevoir, quand je n'avais qu'une phrase courte à dire. J'ai eu une véritable peine à perdre cette habitude.

Le jour où j'eus soixante-quinze ans accomplis, en remerciant Dieu qui, en prolongeant ainsi ma carrière, daignait me conserver une parfaite santé, une excellente vue qui s'était jusqu'alors passée de lunettes [1], l'ouïe que j'avais à vingt ans, de bonnes jambes, la mémoire et toutes mes facultés intellectuelles, je repassai sur tous les événemens de ma vie, et je me confirmai dans

[1] Et je puis dire encore exactement la même chose, sur la fin de l'année 1825, où je prends quatre-vingts ans.

(*Note de l'auteur.*)

l'opinion que j'avais depuis si long-temps, c'est qu'à l'exception de la perte de ceux que nous aimons, presque tous nos malheurs et toutes nos peines viennent toujours un peu de notre faute.

Je puis me rendre la justice de n'avoir jamais eu de mauvaises intentions, d'avoir été incapable de sentimens de haine et de vengeance; mais j'ai eu si peu d'égoïsme, que cette vertu est devenue en moi un défaut capital, parce que non-seulement je ne me suis jamais occupée de ma fortune, mais que je n'ai jamais réfléchi à ma conduite, ce qui m'a fait faire une infinité d'étourderies et de fausses démarches. J'ai beaucoup médité sur les intérêts des objets de mes affections, je n'ai jamais pris la peine de penser aux miens dans aucun genre; de sorte que si j'avais ma carrière à recommencer avec le souvenir du passé, je ne ferais presque rien de ce que j'ai fait qui m'a regardé personnellement, excepté en littérature; car je ne crois pas, dans ma conscience, que dans la nombreuse collection de mes ouvrages, j'eusse raisonnablement plus de dix pages à retrancher. J'ai eu, à cet égard, du courage, de la persévérance, et les intentions les plus pures, et je me flatte que mes écrits ont été utiles, et en général le seront toujours.

Mais la plupart de mes actions ont été d'une imprudence peu commune. Si j'eusse mieux calculé ma vie, je me serais épargné de cruels chagrins, et je serais très-heureuse aujourd'hui. Que Dieu me fasse la grâce de bien employer le temps qui me reste; je ne désire vivre encore quelques années que pour achever de réparer et d'expier mes fautes. Je finirai cet article par un avertissement utile à la jeunesse spirituelle et studieuse: elle doit se défier de deux très-bonnes choses dont l'excès est dangereux: le désintéressement poussé jusqu'à la duperie, et l'esprit observateur que donne une curiosité qui peut entraîner facilement dans des démarches inconsidérées. Tout excès est mauvais; la sagesse, fondée sur la religion et sur la défiance de soi-même, peut seule en préserver. On ne s'instruit point, ou l'on s'instruit à ses dépens, en se plaçant volontairement dans des situations périlleuses. Quant au désintéressement, la raison doit y mettre des bornes: quand il devient romanesque, il n'est plus qu'une folie causée par l'orgueil, et non par la délicatesse de l'âme et des principes. Par exemple, pourquoi refuser ce qui est légitimement dû de gens qui peuvent payer sans s'appauvrir? Ne vaudrait-il pas mieux recevoir pour donner à ceux qui sont

dans le besoin? Il est beau de se dépouiller par bienfaisance, il est absurde de rejeter le paiement d'une dette par vanité, et voilà ce que j'ai fait mille fois. Ces sortes d'actions sont toujours punies, car elles n'inspirent jamais de reconnaissance. Il est très-louable de remettre, quand on le peut, une dette que le créancier ne pourrait acquitter sans se ruiner; mais, je le répète, il y a de la sottise à ne pas accepter l'acquit d'une dette qui ne saurait déranger la fortune du débiteur.

Je trouvai chez M. de Valence un secrétaire qui me dédommagea pleinement de toutes les bévues de ma femme de chambre copiste : c'était une jeune personne fille de la concierge, femme de charge de M. de Valence, qui n'avait dans la maison aucune espèce d'emploi; sa mère, qui n'était pas née pour servir, obtint, pour prix de l'utilité de ses soins, de garder sa fille avec elle, et à condition qu'elle n'aurait rien de commun avec M. de Valence et qu'elle n'entrerait même jamais dans sa chambre, ce que M. de Valence approuva entièrement comme une mesure indispensable de décence pour une personne aussi jeune et aussi jolie. Cette personne, appelée Julie, est charmante par sa figure, sa modestie et ses sentimens;

elle employait son temps très-pieusement et d'une manière utile; elle est fort habile dans tous les ouvrages à l'aiguille, elle a une jolie écriture, et son orthographe, à fort peu de choses près, était fort bonne. J'achevai, en peu de temps, de la perfectionner; ce qu'elle me dut particulièrement, ce fut d'écrire des billets et des lettres avec une convenance parfaite et avec toutes les formules d'usage qui varient prodigieusement suivant l'âge, le sexe et le rang des personnes auxquelles on écrit. Je ne connais point de femme qui écrive une lettre ou un billet avec plus de goût et un meilleur ton. Elle récompensait mes soins par le zèle le plus empressé et l'affection la plus touchante; elle venait régulièrement tous les jours écrire pour moi sous ma dictée. Je n'aurais jamais pu, sans elle, débrouiller les notes presque indéchiffrables qui m'étaient remises pour écrire les mémoires de madame de Bonchamp : je reparlerai encore d'elle à ce sujet.

M. de Valence, malgré le déplorable état de sa santé, allait toujours à la Chambre des pairs; il a rempli ce devoir, devenu si fatigant pour lui, avec un courage bien digne d'éloges, mais il ne pouvait presque plus travailler à ses discours.

Jusque-là il n'avait fait que me les lire et me demander quelques petits conseils sur le style; mais voulant proposer à la Chambre un projet de loi véritablement intéressant [1], il me conjura de faire tout ce morceau; je lui répondis que je le ferais avec plaisir, mais que, ne pouvant écrire moi-même sans une extrême fatigue, je ne pourrais *lui donner* cet article, c'est-à-dire, lui promettre le secret à cet égard, puisque je serais obligée de le dicter à Julie. M. de Valence répliqua que cela ne lui *faisait rien du tout*, et qu'il ne cacherait nullement le nom du *véritable auteur*. Je dictai donc à Julie ce morceau tout entier; il se trouve dans les discours imprimés de M. de Valence, qui le lut avec le plus grand succès à la Chambre, qui en ordonna l'impression. Voilà toute la part réelle que j'ai eue à ses discours, quoiqu'on ait dit que je les faisais tous; il ne m'a jamais consultée d'ailleurs que sous les rapports littéraires, et encore assez rarement, et seulement

1 Peu de temps auparavant, un infortuné (Lesurgues) avait été faussement accusé d'un crime, condamné à mort, et exécuté, sa parfaite innocence venait d'être authentiquement reconnue. M. de Valence voulait demander une loi qui non-seulement réhabilitât la mémoire de l'innocent injustement condamné, mais qui offrît des dédommagemens à sa malheureuse famille.

(*Note de l'auteur.*)

sur quelques phrases isolées qu'il croyait lui-même susceptibles de critique.

Palmyre fut accueillie par le public, comme mes autres ouvrages; et de plus les journaux qui en parlèrent en firent les plus grands éloges, surtout le journal des Débats, qui dérogea, dans cette occasion, à la loi qu'il s'était faite de charger M. Hoffman de faire tous les articles qui me concernent; c'est M. Dussault qui rendit compte de *Palmyre*, et avec une extrême bienviellance et tout le talent qu'on lui connaît; les journaux libéraux refusèrent tous de l'annoncer. Ce n'est assurément pas l'intrigue, la faveur, et la cabale, qui ont fait mes succès; je n'ai ni le génie, ni le talent du grand Corneille, mais je puis dire comme lui :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

C'est une chose plaisante de voir aussi avec quel peu de pudeur les auteurs mes contemporains se font louer; c'est un art qui est poussé très-loin aujourd'hui, mais celui de bien écrire vaut mieux. Il est mieux encore de voir avec quelle effronterie on me pille de tous côtés, surtout depuis quinze ans. Si je revendiquais tout ce qu'on m'a volé, je n'aurais plus le temps de composer.

On a pillé mon *Théâtre d'Éducation* dans des milliers de Dialogues faits depuis pour la jeunesse, on a même pillé une pièce intitulée *la Curieuse* pour la mettre au Théâtre-Français sous un autre nom [1]. Toutes les femmes, sans exception, qui, depuis vingt ans, composent des romans, ont mis dans leurs ouvrages tous les miens à contribution.

Toutes mes recherches historiques, presque sans exception, ont été pillées de même, sans jamais me citer. On a copié dans des Dictionnaires des articles entiers de mes ouvrages sur la mythologie [2]. Il y a quinze ans que je les ai publiés, et depuis ce temps, on a fait une quantité

[1] On vient encore de mieux faire, comme je l'ai déjà dit; on vient de prendre toute entière cette pièce de *la Curieuse*, qu'on a mise au théâtre; on y a seulement inséré quelques phrases burlesques, qui ne sont point dans l'original. On voit, entre autres, à l'Opéra-Comique, une pièce qui a pour titre, *les Deux mots*, ou *Une Nuit dans la Forêt*, et qui est entièrement prise d'une pièce de madame de Genlis, intitulée *Minuit*, qui se trouve à la suite des *Souvenirs de Félicie*. On pourrait citer une énorme quantité d'autres plagiats de ce genre, et que l'auteur même ignore.

(*Note de l'éditeur.*)

[2] Mes *Arabesques Mythologiques*, contenant l'histoire des dieux, déesses, demi-dieux, et des divinités allégoriques.

(*Note de l'auteur.*)

de petits Dictionnaires, pour y insérer une grande partie de mon travail sur ce sujet. On a fait depuis une quantité de petits Almanachs sur les fleurs, et tout le texte en est presque entièrement tiré de ma *Botanique historique et littéraire*, ouvrage qui, je l'ose dire, est amusant et très-curieux par l'immensité et la singularité des recherches. Enfin mes ouvrages ont produit une énorme quantité de pièces de théâtre, de ballets, de mélodrames, etc. Ainsi je puis me flatter d'avoir été d'un très-grand secours à tous les auteurs de mon temps qui manquaient d'imagination.

L'anniversaire de la mort si tragique et si touchante de l'infortuné duc de Berri renouvela visiblement l'impression terrible de cet événement funeste; ce jour malheureux fit faire bien naturellement de tristes réflexions : le crime qu'il rappelait en retraçait tant d'autres!... Que de forfaits, de meurtres, de guerres injustes, de scandales, d'impiétés monstrueuses et d'excès dans tous les genres depuis trente ans!... Quand les opinions nouvelles ne produisent que des bouleversemens, des crimes, la perte de la morale publique, des erreurs, des sophismes, la décadence des lettres et l'abaissement des âmes de la

masse d'une nation, certainement ces opinions ne sont pas bonnes. Personne ne s'entend plus; aucun parti ne sait au juste ce qu'il veut; les discours et les écrits politiques manquent en général de franchise et de loyauté; on y sent partout des arrière-pensées; on n'y voit de clair et de positif que des intérêts personnels. Le véritable amour de la gloire n'existe plus, le besoin et le désir des richesses l'ont remplacé. Les écrits politiques n'instruisent plus, ils sont sans aucun plan, et leur langage souvent barbare est presque toujours inintelligible : ils offrent la confusion morale des langues. On peut quelquefois y trouver quelques bonnes maximes, quelques paragraphes intéressans; mais presque toujours l'ensemble n'en vaut rien, faute de résultats utiles et de conclusions satisfaisantes. Il est vrai que les sciences ont fait de grands progrès; mais il est absurde de penser que sans les guerres, les conscriptions, les gardes nationales, l'interruption de toutes les études, on n'aurait point porté jusqu'à leur perfection l'agriculture, la chimie, la physique, la chirurgie, la mécanique, etc.; et qu'il fallait le bouleversement de l'Europe pour produire en médecine, en chirurgie, etc., un Alibert, un Moreau (de la Sarthe), un Dupuytren, un Ri-

cherand, etc.; et si nous n'avions pas perdu par les guerres des millions de bras, l'agriculture serait beaucoup plus florissante. Au reste, la naissance miraculeuse de M. le duc de Bordeaux ouvre un champ sans limites aux plus douces espérances, et semble nous annoncer et nous promettre un meilleur ordre de choses.

On célébra à Saint-denis l'anniversaire de la mort du malheureux duc de Berri, et, malgré le mauvais temps, il y eut un monde énorme. Les ennemis de la monarchie auront beau faire, il y a dans la masse de la nation un grand fonds d'attachement pour la famille royale. On peut dire qu'il serait difficile de trouver dans une famille particulière plus de vertus et de bons exemples que, depuis la restauration, on en voit dans la famille royale [1]. Madame, duchesse d'Angoulême, Madame, duchesse de Berri, par la pureté de leur vie et par leur conduite, sont des anges; M. le duc d'Orléans est le modèle des époux et des pères: Madame la Duchesse d'Orléans douai-

[1] Louis XVIII avait certainement beaucoup d'esprit, d'instruction et de fort bonnes intentions. Notre monarque actuel, Charles X, monseigneur le dauphin, ont la piété la plus exemplaire, l'affabilité la plus aimable et une immense charité.

(*Note de l'auteur, faite en* 1825.)

rière était généralement admirée; S. A. R. Madame duchesse d'Orléans et mademoiselle d'Orléans sont révérées et chéries de tout ce qui les approche. Tout le monde rend justice à l'affabilité, aux qualités du cœur et à la bonté parfaite de M. le duc de Bourbon. Madame la duchesse de Bourbon se refusait tout personnellement pour donner aux pauvres, et pour soutenir les établissemens de charité qu'elle avait fondés. La perfection de la vertu n'a dans aucun temps été contestée à madame la princesse de Condé [1]. Si l'on était équitable, on bénirait universellement le ciel qui a rétabli dans ses droits une telle famille, et dont les ancêtres ont illustré la France en la rendant la première nation de l'Europe.

M. Fiévée fit paraître une petite brochure intitulée : *Ce que tout le monde pense, ce que personne ne dit.* On pourrait critiquer ce titre sous plus d'un rapport, mais un titre ne vaut pas la peine d'être discuté. On doit admirer dans cet écrit ce que l'on trouvera toujours dans les ouvrages de l'auteur, une grande supériorité de talent et d'esprit. Je ne puis mempêcher de citer ici un passage de cette brochure :

« L'habitude qu'on a prise en France de faire

[1] Abbesse du Temple. (*Note de l'auteur.*)

» reposer la politique sur des opinions [1], a con-
» duit nécessairement à isoler les faits de leur
» conséquence. Les esprits s'épuisent dans les
» vains efforts qu'ils font pour comprendre cha-
» que événement, sans le rapprocher des évé-
» nemens qui l'ont précédé.

« Le monde n'a jamais été gouverné que par
» des doctrines et des talens...

« A mesure que la civilisation avance, l'his-
» toire ne s'occupe plus uniquement de ceux
» qui gouvernent; on sent que les nations ont
» une force qui n'est pas concentrée dans l'ad-
» ministration...

« Renoncer aux doctrines du gouvernement
» qu'on est appelé à défendre, et se soutenir
» avec éclat dans l'opinion publique est une
» chose impossible...

« Tout le monde vise à l'importance, il ne
» faut que rétrécir le cadre. Renfermez ensemble
» les trois députés les plus muets, il y aura au
» moins un orateur. »

L'auteur dit ceci avec beaucoup de justesse

[1] L'écrivain confond ici le mot *reposer* avec les verbes *fonder* et *appuyer*, ce qui donne un sens louche à cette phrase, et telle est aujourd'hui, en écrivant, la négligence habituelle des esprits les plus distingués.

(*Note de l'auteur.*)

sur le danger des réunions particulières où l'on prépare les délibérations des chambres. Ces dangers sont expliqués dans la brochure avec beaucoup de sagacité.

« Depuis que tous les services publics sont » soldés, quiconque sollicite une fonction de- » mande de l'argent.

« Quand vous aurez donné toutes les places » à un parti, depuis les directions générales » jusqu'aux bureanx de loterie et de tabac, » ceux qui n'en auront pas obtenu (et ce sera » neuf sur dix) resteront là encore pour crier » que tout est perdu, que le gouvernement » néglige ses plus sincères partisans. Jamais folie » n'a été plus grande que celle de prêtendre » fonder la stabilité d'un état sur le zèle des » hommes qui offrent pour garantie le besoin » qu'ils ont d'un emploi lucratif.

« Ce n'est jamais ceux qui veulent être payés, » qu'il faut avoir la prétention de satisfaire, » mais bien ceux qui paient, par conséquent, » la nation propriétaire, industrieuse et commer- » ciale. Ceux qui la composent ne demandent » rien pour eux que la part qui leur appar- » tient dans les libertés publiques; ils appor- » tent au trésor pour tous. Entrez franchement

» dans un système qui les satisfasse..., vous au-
» rez une majorité fixe dans la chambre et hors
» de la chambre..... Comme le pouvoir est une
» condition indispensable de tout état social, le
» pouvoir aura gagné en moyens dans les mêmes
» proportions que la société aura acquis; seule-
» ment pour jouir de toutes les forces qui ré-
» sultent des nouveaux développemens de la
» civilisation, il faudra qu'il cherche les forces
» où elles sont, et non où elles ne sont plus,
» du moins exclusivement; c'est là tout le secret
» des gouvernemens modernes...

« L'union par les hommes n'est presque tou-
» jours qu'un amas de trahisons secrètes; l'u-
» nion des esprits est la seule bonne, durable,
» et elle ne s'opère que par des doctrines. *Les*
» *doctrinaires* sont ceux qui font des doctrines;
» les hommes d'état sont ceux qui cherchent
» leur force dans les doctrines de l'état [1]; ils ne
» les font pas pour les circonstances, ils s'en
» appuient contre les circonstances. Mais lors-
» qu'il y a dans un état des doctrines publi-
» ques et des doctrines secrètes, tout est impos-

[1] C'est-à-dire, appuyées sur les doctrines religieuses, fondement de tout.

(*Note de l'auteur.*)

» sible, même la répression d'autres doctrines
» secrètes professées dans des intentions qui ne
» sont ni françaises, ni constitutionnelles, ni
» ministérielles. »

Je dois réfuter ici quelques articles d'un ouvrage estimable à beaucoup d'égards, mais qui contient plusieurs choses inexactes et même fausses; cet ouvrage est d'un M. Lemaire, qui n'est pas le latiniste. L'auteur de cette histoire raisonne souvent avec beaucoup de sens; il paraît avoir de la modération et de bons sentimens; on ne sent point en lui le projet de mentir ou d'exagérer; mais il a été très-mal informé d'une quantité de faits qu'il conte d'une manière inexacte, et souvent, comme je l'ai dit, tout-à-fait fausse, ce que je puis affirmer avec vérité comme témoin oculaire; par exemple, le malheureux duc d'Orléans, père de mon élève, est sans cesse calomnié dans cet ouvrage. Voici un des mensonges qu'on y rapporte à son sujet, celui-là suffira pour donner une idée des autres; on y dit que la principale cause de *sa haine contre la cour* vient du refus que l'on y fit de la main de mademoiselle d'Orléans pour monseigneur le duc d'Angoulême. Toute la cour et tout le monde savent que ce mariage fut positivement arrêté

peu de temps avant la révolution, que les paroles furent données, les complimens reçus, et que le mariage ne se fit pas sur-le-champ, parce que les futurs époux n'avaient pas tout-à-fait l'âge fixé par les lois; il leur manquait à l'un et à l'autre quelques mois pour atteindre cet âge; mais l'entrevue fut faite, la chose publiée de part et d'autre; et j'ai déjà dit que Monsieur, qui fut depuis Louis XVIII, me fit l'honneur de m'écrire pour me demander d'accorder une place de lectrice auprès de la princesse à une femme qui avait été attachée à son éducation; car la princesse, en se mariant à douze ans, devait rester à Belle-Chasse jusqu'à seize pour y finir son éducation, et l'on savait que l'on m'avait donné la disposition de toutes les places subalternes de la maison. La révolution vint qui rompit tout.

Il y a dans le premier volume de cette histoire trois pièces authentiques rapportées tout au long, et très-curieuses à lire ainsi réunies et de suite: ce sont trois discours prononcés par le roi, le garde des sceaux, et M. Necker, à la séance royale des états-généraux en 1789. J'étais à cette séance royale, et je me souviens que je trouvai les discours très-maladroits; mais avec

l'expérience que je dois à trente années écoulées depuis, et à tous les événemens qui ont signalé cette époque, je ne revins pas de ma surprise, en relisant ces discours, et en réfléchisant à l'effet qu'ils durent produire. Le roi s'y livre aux révolutionnaires, il autorise tout ce qu'il devait réprimer, il sanctionne tout ce qu'il devait craindre. Le garde des sceaux, dans sa harangue, oublie les intérêts du roi; M. Necker, dans la sienne, les trahit tous. D'ailleurs son discours, sous le rapport du style et du talent oratoire, est véritablement bien au dessous de sa réputation d'écrivain.

En tout, en pensant à tous les faits de la révolution, et en se retraçant le tableau de la conduite irréfléchie de la cour, on n'est nullement étonné de la plupart des choses qui y sont arrivées; elles n'ont été que les conséquences nécessaires d'une telle conduite.

Je voyais quelquefois chez M. de Valence Monsieur et madame d'Argenson, monsieur Victor de Broglie (fils de madame d'Argenson, d'un premier mariage), et monsieur de Chauvelin. J'ai beaucoup vu madame d'Argenson dans sa première jeunesse, et avant son mariage; elle est fille de madame de Rosen, qui était sœur du

comte d'Harville. Madame d'Argenson avait la figure la plus agréable, et sa personne le sera toujours, parce qu'elle est gracieuse, qu'elle a de la douceur, de la gaîté, la politesse la plus aimable, et beaucoup de naturel.

M. d'Argenson est très-spirituel[1], il y a de l'intérêt et de la vivacité dans sa conversation.

On loue généralement l'esprit et l'instruction de M. le duc de Broglie[1], je n'ai pu en juger,

[1] M. le marquis Voyer d'Argenson, né à Paris, en 1771, entra fort jeune au service ; il fut aide-de-camp du général Wittgenstein qui, au commencement de la révolution, commandait une division sur la Meuse. Bientôt M. d'Argenson quitta l'armée et rentra dans l'intérieur. Il épousa la veuve du prince de Broglie, mère du duc de Broglie, pair de France, et petite-fille du maréchal de Rosen. En 1804, il fut nommé préfet des Deux Nèthes, et se distingua dans cet emploi par la plus honorable résistance à un ordre illégal d'arrestation, donné par décision de l'empereur, contre le maire et contredes habitans d'Anvers; il fallait obéir ou se retirer. M. d'Argenson donna sa démission. Il fut nommé, en 1815, membre de la chambre des représentans, et réélu, dans le cours de la même année, par le département du Haut-Rhin. (*Note de l'éditeur.*)

[1] M. le duc Victor de Broglie, pair de France, né en 1785, n'avait que neuf ans lorsqu'il perdit son père, condamné par le tribunal révolutionnaire de Paris. Nommé auditeur au conseil d'état, en 1809, il fut bientôt chargé de missions importantes, en Illyrie, en Espagne, en Pologne et en Autriche. Il prit séance à la chambre des pairs, au moins de juin 1814. Madame de Broglie est fille de madame de Staël. (*Note de l'éditeur.*

il parle très-peu, et cette réserve annonce certainement un grand nombre de qualités rares dans une personne qui passe généralement pour avoir un esprit très-distingué; mais il a dans la physionomie quelque chose de moqueur et de persifleur qui ne me plaît pas. Je n'ai vu cette espèce d'expression aussi singulièrement marquée que sur le visage du feu vicomte de Custine.

Il arriva à M. de Broglie une aventure qui fit beaucoup de bruit. Il s'apercevait, depuis quelque temps, que, malgré ses défenses expresses, on dérangeait dans son cabinet, sur son bureau, ses lettres, ses papiers, les brouillons de ses discours oratoires; on les changeait de place, et souvent même il lui en manquait plusieurs pages; on l'avertit que l'on voyait presque tous les jours de la lumière jusqu'à quatre ou cinq heures du matin dans les chambres de deux domestiques. M. de Broglie conçut des soupçons, et, pour les éclaircir, il feignit un soir d'être un peu malade, et se coucha à dix heures; il se releva, sans bruit et sans appeler, à minuit, et il alla visiter son cabinet : alors il trouva qu'on avait enlevé tous ses papiers; il alla sur-le-champ dans les chambres des domestiques qui conservaient de la lumière toute la nuit, et il les surprit copiant ses manus-

crits. M. de Broglie, dans cette occasion, qui pouvait naturellement causer un violent mouvement de colère, se conduisit avec beaucoup de modération et de sang-froid; il se contenta d'obtenir un ordre qui forçait ces deux misérables, qui sont Suisses, à quitter sur-le-champ la France, et M. de Broglie eut la générosité de leur donner l'argent nécessaire pour retourner dans leur pays.

Rien certainement ne nous appartient mieux que le fruit de notre travail et les productions de notre esprit. Ainsi le vol d'un manuscrit est, s'il est possible, plus condamnable encore qu'un vol d'argent; par conséquent je ne crois pas que la licence de l'espionnage puisse s'étendre jusqu'à faire dérober des lettres et des papiers inédits, c'est-à-dire, en secret et par des domestiques; car le domestique capable de commettre un tel délit ne se fera aucun scrupule de voler de l'argent pour son compte, et avec un peu de temps il pourra bien en venir à assassiner son maître, et à le faire sauter avec de la poudre à canon, comme fit alors le valet de chambre de l'ex-ministre de la marine. En général les moyens de force et d'autorité, dans les temps orageux, sont beaucoup moins funestes dans leurs conséquences que les moyens

obscurs et corrupteurs ; outre qu'ils renversent tous les fondemens de la morale, ils ont toujours peu de sûreté, et s'ils échouent, ils déconsidèrent le gouvernement. Quand la violence ne réussit pas en ce genre, son audace au moins la sauve du mépris; et si elle a du succès, elle acquiert une sorte de grandeur, qui, aux yeux du vulgaire, efface son injustice.

M. le marquis de Chauvelin avait alors la réputation d'être trop *libéral* pour me plaire; je n'admire les *ultrà* dans aucun genre, excepté les vrais dévots; et j'appelle ainsi ceux qui sont également catholiques, apostoliques, romains, et *évangéliques;* ceux qui ne pensent pas que l'unité de l'église soit rompue par les *libertés gallicanes*, puisque ces libertés ont été accordées par les chefs suprêmes de l'église, par les papes que la religion nous prescrit de croire infaillibles, et par conséquent toujours sincères en matières de foi. J'appelle enfin vrais dévots ceux qui, d'après l'Évangile (qui défend jusqu'au mensonge officieux), ne croient pas permis de faire un petit mal pour opérer un grand bien; admirable précepte qui réprouve le zèle violent et inconsidéré qui produit le fanatisme sanguinaire! Pour en revenir à M. de Chauvelin, il me semblait, d'après sa con-

duite publique, qu'il aimait les scènes et le bruit; et c'est un travers d'amour-propre qui mène loin dans les temps de faction; car, lorsqu'on vise à l'*effet*, on perd toujours un peu de vue le bien public.

On donna promptement, après la première, une seconde édition de *Palmyre*. L'article d'annonce, fait encore par M. Dussault [1], contenait de nouveaux éloges de l'ouvrage; mais l'auteur de l'article me faisait un étrange reproche; il prétendait que j'avais dit *que toutes les dames du faubourg Saint-Germain sont fausses*. Il n'est point dit, dans le passage indiqué, qu'elles le soient *toutes*; et, en second lieu, ce n'est point moi qui les accuse. J'étais alors moi-même, à l'époque

[1] M. Dussault, critique judicieux, mais excessivement sévère, n'a guère écrit que dans les feuilles publiques. Après la révolution du 9 thermidor il rédigea avec Fréron, et sous sa direction, l'*Orateur du peuple*, feuille dans laquelle il attaque, avec beaucoup de force, les auteurs de la tyrannie populaire. Il travailla ensuite au *Véridique*, ce qui le fit condamner à la déportation, mais il sut se soustraire à cette peine. Enfin, il a coopéré à la rédaction du *Journal des Débats*. M. Dussault publia plusieurs écrits, après la chute de Robespierre; le plus remarquable est intitulé : *Fragmens pour servir à l'Histoire de la Convention*. Ce savant critique est mort depuis très-peu de temps. Il était né en 1769, à Paris.

(*Note de l'éditeur.*)

indiquée dans l'ouvrage, une des dames du faubourg Saint-Germain, puisque je logeais rue de Grenelle, chez M. de Puisieulx, à l'hôtel de Sillery. J'ai placé ce mot satirique dans une lettre d'un homme qui appelle la *sensibilité* une duperie, et l'*innocence* une niaiserie, d'un homme enfin qui, en parlant des trois personnages les plus vertueux du roman, ne les appelle jamais que des hypocrites et des tartuffes. Ainsi, le reproche vague en deux lignes que me fit M. Dussault était de la plus extrême injustice, et si l'article d'ailleurs était malveillant, on pourrait appeler ce reproche une fausseté calomnieuse, et d'autant plus qu'il mit en rumeur contre moi toutes les dames du faubourg Saint-Germain, quoiqu'elles eussent lu l'ouvrage avec ravissement; mais ce mot de M. Dussault changea leurs dispositions, elles dirent que j'avais eu les plus mauvaises intentions, puisqu'un littérateur si distingué, qui a tant loué le reste de l'ouvrage, le trouvait ainsi; et voilà comme on juge dans le monde, et voilà comment tournent à mon désavantage les éloges même qu'on me donne.

J'écrivis une réclamation sur cet article; elle était remplie de douceur, de modération et d'égards pour l'auteur. Je l'envoyai à Maradan pour

la faire insérer dans le *Journal des Débats*; mais M. Dussault, auquel Maradan la montra, fut désolé, et vint me supplier d'y changer une infinité de choses. Ennuyée de cette tracasserie, je dis à M. Dussault que je le priais de faire lui-même ces changemens.

Je réfléchis depuis que, s'il n'avait pas eu la bonne foi que je lui supposais (je le connaissais à peine personnellement), et s'il eût été gagné par mes ennemis, il aurait arrangé ma réclamation de manière à me nuire tout-à-fait et sans retour, puisque j'y aurais mis ma signature (cependant l'ouvrage restait pour le démentir). Je fus persuadée cependant qu'il était incapable d'une telle noirceur; mais du moins j'aurais dû demander à revoir cette lettre arrangée par lui, avant de la livrer à l'impression. Le temps et l'expérience n'ont pu me corriger d'un excès de confiance et de droiture, qui rendent tous mes premiers mouvemens d'une extrême imprudence; mais, dans cette occasion, je n'eus point à m'en repentir : je lus, le surlendemain, ma réclamation dans le *Journal des Débats*. Ma confiance en l'honnêteté de M. Dussault ne fut point trompée; on changea seulement deux ou trois expressions qui ôtèrent un peu de la force de ma réplique;

mais je l'avais permis, et même j'autorisais à faire beaucoup plus; ainsi je n'eus qu'à me louer de M. Dussault et de la promptitude avec laquelle il fit insérer cette réponse; elle dut calmer l'agitation des dames du faubourg Saint-Germain. Il est singulier que ces dames soient si disposées à s'irriter contre moi, elles dont les mères et les grand's-mères ont supporté avec tant de douceur et de bonhomie les peintures scandaleuses, ridicules et fausses que Crébillon fils, Marmontel et Duclos ont faites des gens du monde, de la cour, et de la société...

J'ai réfuté avec un succès qui n'a jamais été contesté toutes ces faussetés extravagantes; je m'en suis moquée surtout dans *Adèle et Théodore*, et dans mon conte intitulé *les Deux Réputations*, dans lequel je passe en revue les contes prétendus moraux de Marmontel; ce littérateur vivait alors; il ne répondit pas à mes critiques, et comme je crois l'avoir déjà dit, lorsque, plusieurs années après, il fit une nouvelle édition de ses contes, il retrancha de sa préface cette phrase : *Si ces contes n'ont pas le mérite de bien peindre le grand monde, ils n'en ont aucun.*

J'ose croire que, sous ce rapport, mes ouvrages seront le seul monument littéraire qui puisse

donner une idée juste et parfaitement vraie de la société, du ton et des mœurs du dix-huitième siècle, et des vingt premières années de celui-ci. J'ai vécu à la cour, et dans le grand monde; j'ai su observer, et j'ai peint sans humeur, sans exagération, et avec une parfaite vérité. J'ai justifié les gens de la cour et de la société d'une infinité de platitudes et même de bassesses que leur attribuaient les gens de lettres; cependant ces mêmes écrivains n'ont inspiré aucun ressentiment aux gens du monde, tandis que mes ouvrages ont excité beaucoup d'inimitiés, de ressentimens et de calomnies ridicules. Des peintures vraies qui renferment quelques traits de critique blessent tous ceux qui s'y reconnaissent; c'est pourquoi les Caractères de La bruyère ont fait tant d'ennemis à l'auteur; ses contemporains l'ont déchiré, mais la postérité l'admirera toujours. L'attribut inséparable du vrai est la durée.

Pour revenir aux injustices que j'ai éprouvées, non-seulement des littérateurs, mais des gens du monde et de ma propre classe, je terminerai cette digression par un trait qui prouvera que même la bienveillance personnelle ne saurait empêcher de me juger avec cette rigueur outrée.

Une femme de beaucoup d'esprit, qui a tou-

jours paru s'intéresser à moi, en causant sur mes ouvrages, il y a peu de temps, faisait un grand éloge de mes *Petits Émigrés*, et puis tout d'un coup elle ajouta : mais je ne me console pas que vous y ayez si maltraité la noblesse émigrée. Ce reproche me confondit; car il est tout-à-fait extravagant, puisque dans cet ouvrage je suis continuellement occupée du soin de faire valoir les vertus, le courage, et les sentimens de la noblesse émigrée, et que je n'en représente pas un seul qui soit intrigant, envieux, vicieux; et néanmoins dans le grand nombre, il s'en est trouvé de tels; mais ce que madame de *** appelait *maltraiter les émigrés*, c'est d'avoir peint une dame de la cour parlant ridiculement sur la politique, et mettant mal l'orthographe. Je représente dailleurs cette femme comme une personne très-bonne et très-honnête, et je lui oppose une autre royaliste remplie d'instruction, d'esprit et de vertus. A en croire quelques libéraux d'aujourd'hui, toutes les personnes de la vieille cour étaient ignorantes, arrogantes, à peu près imbéciles, et ne sachant pas un mot d'orthographe; et en prononçant ce beau jugement, ils n'admettent que deux ou trois exceptions. La vérité est qu'en général la classe élevée n'était nullement dépourvue d'ins-

truction, et qu'on ne pouvait citer qu'un très-petit nombre de gens d'une ignorance honteuse, mais il en existait; et l'on a long-temps parlé, quelques années avant la révolution, des lettres de deux grandes dames de la cour, dont l'orthographe était si ridicule qu'elle en était devenue fameuse; c'est l'une de ces deux dames qui, étant en Suisse, écrivait de Schaffouse qu'elle venait de voir *dans les envi-ronds une belle chute de reins*. Cette lettre toute entière écrite dans ce genre, fut communiquée à plusieurs personnes, et il en courut plusieurs copies.

Je dînais souvent chez lord Bristol : je m'y trouvai un jour avec M. Canning[1] qui se mit à table à côté de moi, et dont l'entretien m'a vivement intéressée; il a beaucoup d'esprit et de sagesse, deux choses aussi agréables que précieuses lorsqu'elles sont réunies.

Je fus charmée de revoir là le savant voyageur, si justement célèbre, M. de Humboldt; il était à table à côté de M. Canning: je causai beaucoup avec lui; il a vu tant de choses, il en parle si bien, et il a une si profonde instruction et un si excellent esprit, qu'on ne peut se lasser de le questionner

[1] Maintenant premier ministre en Angleterre.
(*Note de l'auteur.*)

et de l'écouter. Il m'a confirmé tout ce que j'avais lu dans les estimables ouvrages de mon ami le docteur Alibert sur les belles expériences de M. Mutis sur les diverses sortes de quinquina. M. Mutis, le plus persévérant observateur de tous les botanistes, a passé trente-cinq ans dans l'Amérique méridionale, pour y étudier la botanique, et surtout les propriétés des différentes espèces de quinquina. M. Mutis est mort il y a peu de temps dans ce pays où la science l'avait naturalisé.

M. de Humbolt me confirma aussi dans la foi des merveilles du guaco, cette plante admirable, qui préserve de la piqûre mortelle du plus venimeux et du plus redoutable de tous les serpens; il suffit, pour cela, de faire passer dans le sang quelques gouttes du jus de cette plante, et alors on peut se faire piquer impunément par le serpent; sans quoi une seule piqûre de ce reptile fait mourir en quelques secondes; c'est avec son venin que les sauvages empoisonnent leurs flèches, dont la blessure donne à l'instant la mort, si l'on n'a pas fait usage de guaco. Ces flèches empoisonnées conservent leur propriété meurtrière pendant un grand nombre d'années [1].

[1] Il semble qu'on devrait employer cette plante contre la rage. (*Note de l'éditeur.*)

C'est une bien belle découverte que celle de cette plante, et qui contribue à faire admirer la Providence, qui partout et toujours place le remède à côté du mal.

M. de Humbolt, me demanda de me venir voir avant son départ pour de nouveaux voyages, car il comptait aller incessamment en Perse; cet infatigable voyageur est d'une santé si robuste, qu'il n'a jamais eu un seul accès de fièvre. C'est un don du ciel, bien heureusement placé pour l'intérêt de la botanique et des sciences. Je veux me vanter ici du suffrage dont il a honoré mon ouvrage intitulé : *la Botanique historique et littéraire*; j'avais appris par plusieurs personnes qu'il en avait fait l'éloge en *s'étonnant* (ce fut son expression) des recherches prodigieuses que contient cet ouvrage. Son approbation, toujours si honorable, fut doublement précieuse pour moi, puisqu'elle ne m'avait point été adressée; et il me fut très-doux de trouver l'occasion de le remercier personnellement de cette aimable indulgence.

Je vis encore à ce dîner un homme très-célèbre, lord Sidney Smith; dans de longs voyages sur mer, il a sauvé la vie, il y a vingt ans, à un pacha d'Égypte; ce pacha, au bout de tant d'années, s'en est ressouvenu, et, se rappelant que lord Sid-

ney Smith est savant et curieux d'antiquités, il venait d'envoyer à ce grand amiral anglais une très-belle chose qui a été trouvée en creusant la terre sous les ruines d'un antique temple païen : ce sont deux grandes plaques d'or extrêmement pur, portant des inscriptions en grec, et parfaitement conservées, qui apprennent que ces plaques ont été mises en terre avec les fondemens du temple par la reine Bérénice, femme et sœur du roi Ptolomée, qui éleva ce temple; ceci nous apprend un usage des anciens que nous ne connaissions pas, et qui cependant s'est perpétué jusqu'à nous, puisqu'en posant la première pierre d'un édifice, nous mettons toujours sur cette pierre une médaille de métal portant la date de la fondation et le nom du fondateur et de l'architecte. Lord Sidney Smith avait apporté ces plaques dans sa poche pour me les montrer; quoiqu'il eût un cabinet de curiosités, il n'y mit point ces plaques : il en fit le sacrifice pour enrichir le Musée public de Londres, et c'est une très-belle action pour un antiquaire. Revenons à la littérature.

Je crois avoir peint les femmes dans mes romans et mes Nouvelles, mais je ne les ai jugées que dans un petit discours fait pour être placé à la tête d'un de mes ouvrages. Comme il ne fait point

partie de ce livre, et que le *jugement* ne paraît manquer ni d'originalité, ni de justesse, je ne résiste point à la tentation de le placer ici, et ce sera le seul *double emploi* qu'on trouvera dans la collection de mes ouvrages.

Les hommes de lettres ont sur les femmes auteurs une supériorité de fait qu'il est assurément impossible de méconnaître et de contester : tous les ouvrages de femmes rassemblés ne valent pas quelques belles pages de Bossuet, de Pascal, quelques scènes de Corneille, de Racine, de Molière, etc.; mais il n'en faut pas conclure que l'organisation des femmes soit inférieure à celle des hommes. Le génie se compose de toutes les qualités qu'on ne leur conteste pas, et qu'elles peuvent posséder au plus haut degré; l'imagination, la sensibilité, l'élévation de l'âme. Le manque d'études et l'éducation ayant dans tous les temps écarté les femmes de la carrière littéraire, elles ont montré leur grandeur d'âme non en retraçant dans leurs écrits des faits historiques, ou en présentant d'ingénieuses fictions, mais par des actions réelles; elles ont mieux fait que peindre, elles ont souvent, par leur conduite, fourni les modèles d'un sublime héroïsme. Nulle femme, dans ses écrits, n'a peint la grande âme de Cor-

nélie; qu'importe, puisque Cornélie elle-même n'est point un être imaginaire? et n'avons-nous pas vu, de nos jours, durant les tempêtes révolutionnaires, des femmes égaler les héros par l'énergie de leur courage et par leur grandeur d'âme? *Les grandes pensées viennent du cœur* [1]; et de la même source doivent (quand rien ne s'y oppose) résulter les mêmes effets.

On répète, pour prouver l'infériorité des femmes, que nulle d'elles n'a fait une bonne tragédie, ou un beau poème épique. Une multitude innombrable d'hommes de lettres ont fait des tragédies, et nous ne comptons que quatre grands poètes tragiques, et c'est beaucoup; nulle autre nation n'en peut compter autant. Nous n'avons qu'un seul poème épique, et il faut avouer qu'il est extrêmement inférieur au *Paradis perdu* et à la *Jérusalem délivrée*. Cinq femmes seulement parmi nous ont essayé de faire des tragédies, et non-seulement aucune n'a éprouvé, comme tant d'auteurs, le chagrin d'une chute honteuse, mais toutes ces tragédies eurent un grand succès dans leur nouveauté [2]. Les jeunes gens au collège,

[1] Vauvenargues.

[2] *Arrie et Pétus*, de mademoiselle Barbier, eut seize représentations; toutes ses autres pièces furent de même reçues

nourris de la lecture des Grecs et des Latins, font presque tous des vers, et pour peu qu'ils aient de talens, ils forment le désir ambitieux de travailler pour le théâtre. On doit convenir que ce n'est pas une idée qui puisse se présenter aussi naturellement à une pensionnaire de couvent, et à une jeune personne qui entre dans le monde. Dira-t-on que nul des rois, des grands capitaines, des hommes d'état, n'a eu de génie, parce qu'aucun d'eux n'a fait une tragédie, quoique néanmoins plusieurs d'entre eux aient été poètes? Dira-t-on que les Suédois, les Danois, les Russes, les Polonais, les Hollandais, ces peuples si spirituels, si policés, ont une organisation inférieure à celle des Français, des Anglais, des Italiens, des Espagnols et des Allemands, parce qu'ils n'ont pas produit de grands poètes dramatiques? Nous ne pouvons exceller dans un art que lorsque cet art est généralement cultivé dans notre nation, et dans la classe où le ciel nous a placés. Le peu-

avec de grands applaudissemens. *Laodamie*, de mademoiselle Bernard, eut vingt représentations; *Brutus*, de la même, en eut vingt-cinq. *Les Amazones*, de madame du Bocage, eurent aussi un grand nombre de représentations. Son poëme épique, la *Colombiade*, eut beaucoup de succès, et fut traduit en plusieurs langues.

(*Note de l'auteur.*)

ple le plus célèbre dans l'histoire, les Romains, n'ont point eu de bons poètes tragiques. Des millions de porte-faix, et des milliers de religieuses et de mères de famille auraient pu, avec une éducation différente, et dans une autre situation, composer d'excellentes tragédies. La faculté de sentir et d'admirer ce qui est grand, ce qui est beau, et la puissance d'aimer, sont les mêmes dans les deux sexes : ainsi l'égalité morale est parfaite entre eux.

Mais si trop peu de femmes (faute d'étude et de hardiesse) ont fait des tragédies et des poèmes pour avoir pu s'égaler aux hommes à cet égard, elles les ont souvent surpassés dans plusieurs ouvrages d'un autre genre. Aucun homme n'a laissé un recueil de lettres familières que l'on puisse comparer aux *Lettres de madame de Sévigné* et à celles de *madame de Maintenon* ; *la Princesse de Clèves*, les *Lettres Péruviennes*, les *Lettres de madame Riccoboni*, les romans de *madame de Staël*, de *madame de Souza*, les deux derniers de *madame Cotin*, sont infiniment supérieurs à tous ceux des romanciers français, sans en excepter les romans de Marivaux, et moins encore les ennuyeux et volumineux ouvrages de l'abbé Prévôt. Car *Gilblas* est un ouvrage d'un

autre genre; c'est la peinture des vices, des ridicules produits par l'ambition, la vanité, la cupidité, et non le développement des sentimens naturels du cœur, l'amour, l'amitié, la jalousie, la piété filiale, etc. L'auteur, si spirituel et souvent si profond dans ses plaisanteries, n'avait étudié, et ne connaissait bien que les intrigans subalternes et les ridicules de l'orgueil; quand il quitte son pinceau satirique, il devient commun; tous les épisodes de Gilblas qu'il a voulu rendre intéressans et touchans, sont fades et mal écrits.

Madame Deshoulières n'a point de rivaux dans le genre de poésie dont elle a laissé de si charmans modèles. Les hommes qui assignent les rangs dans la littérature, puisqu'ils en dispensent les honneurs et en distribuent les places, dont toutes les femmes sont exclues, donnent souvent de la célébrité à des talens fort médiocres. Par exemple, si d'Alembert n'eût été ni géomètre, ni académicien, malgré son acharnement contre la religion, son mépris pour les rois et pour la France, ses écrits sont si froids, si dénués de grâce, de pensées et de naturel, qu'ils seraient oubliés déjà. Une femme qui aurait eu le malheur de composer la plupart de ses éloges académiques, ne paraîtrait à tous les yeux qu'une précieuse ridicule. Ce-

pendant l'Académie reçut d'Alembert comme le littérateur le plus distingué. Et l'auteur d'*Ariane* et du *Comte d'Essex*, frère du créateur parmi nous de la tragédie et de la comédie, ne fut élu qu'après la mort du grand Corneille; mais on reçut le marquis de Saint-Aulaire pour un madrigal, tandis que le fils du grand Racine, auteur lui-même d'un beau poème, ne fut jamais admis dans son sein! Cette même Académie fit la plus injuste critique du *Cid*, le premier chef-d'œuvre qui ait honoré la scène française, et elle prît le deuil à la mort de Voiture!... S'il existait une Académie de femmes, on ose dîre qu'elle pourrait sans peine se conduire mieux et juger plus sainement.

Il est difficile de concilier entre eux les jugemens universellement portés sur les femmes; car ils sont, ou contradictoires, ou vides de sens: on leur accorde une extrême sensibilité, on dit même qu'elle est plus vive que celle des hommes, et on leur refuse de l'énergie; mais qu'est-ce qu'une extrême sensibilité sans énergie, c'est-à-dire, une sensibilité qui ne rendrait pas capable de tous les sacrifices et d'un grand dévoûment? Et qu'est-ce que l'énergie, sinon cette force d'âme, cette puissance de volonté qui, bien ou

mal employées, donnent une constance inébranlable pour arriver à son but, ou fait tout braver, les obstacles, les périls, la mort même, pour l'objet d'une passion dominante? La ténacité de volonté des femmes pour tout ce qu'elles désirent ardemment a passé en proverbe : ainsi donc on ne leur conteste pas ce genre d'énergie qui exige une extrême persévérance. Qui pourrait ne pas reconnaître en elles l'énergie qui demande un courage héroïque? En manquait-elle, cette princesse infortunée qui se précipita au milieu des flammes pour chercher sa fille [1]? — Et parmi tant de nobles victimes de la foi, parmi tant de martyrs qui ont persisté dans leur croyance avec une énergie si sublime, et malgré l'horreur des plus affreux supplices, ne compte-t-on pas autant de femmes que d'hommes?.....

On prétend que les femmes, par leur organisation, sont douées d'une délicatesse que les hommes ne peuvent avoir; ce jugement favorable ne me paraît pas plus fondé que tous ceux qui leur sont désavantageux : plusieurs ouvrages faits par des gens de lettres prouvent que ce mérite n'est nullement exclusif chez les femmes; mais il est vrai que c'est un des caractères distinctifs

[1] La princesse de Schwartzenberg.

de presque tous leurs écrits. Cela doit être, parce que l'éducation et la bienséance leur imposent la loi de contenir, de concentrer presque tous leurs sentimens, et d'en adoucir toujours l'expression : de là ces tournures délicates, cette finesse exercée à faire entendre ce que l'on n'ose expliquer. Ce n'est point de la dissimulation ; cet art en général n'est point de cacher ce qu'on éprouve ; sa perfection au contraire est de le faire bien connaître sans l'expliquer, sans employer des paroles que l'on puisse citer comme un aveu positif. L'amour surtout rend cette délicatesse ingénieuse ; il donne alors aux femmes un langage touchant et mystérieux, qui a quelque chose de céleste, car il n'est fait que pour le cœur et l'imagination ; les paroles articulées ne sont rien, le sens secret est tout, et ne peut être bien compris que par l'âme à laquelle il s'adresse. Indépendamment de tous les principes qui rendent la pudeur et la retenue si indispensables dans une femme, que de contrastes résultent de cette timidité d'un côté, et de cette audace, de cette ardeur de l'autre ! que de grâces dans une femme jeune et belle, lorsqu'elle est ce qu'elle doit être ! Tout en elle est d'accord ; la délicatesse de ses traits, de ses formes et de ses discours ; la modestie de son maintien et de ses longs

vêtemens, la douceur de sa voix et de son caractère; elle ne se déguise point, mais elle se voile toujours; ce qu'elle dit d'affectueux est d'autant plus touchant, que, loin d'exagérer ce qu'elle éprouve, elle doit l'exprimer sans véhémence; sa sensibilité est plus profonde que celle d'un homme, parce qu'elle est plus contrainte; elle se décèle et ne s'exhale point; enfin, pour la bien connaître et pour l'entendre, il faut la deviner; elle attire autant par l'attrait piquant de la curiosité que par ses charmes. Quel mauvais goût il faut avoir pour dévoiler tout ce mystère, pour anéantir toutes ces grâces, en présentant dans un roman, ou dans un ouvrage dramatique, une héroïne sans pudeur, s'exprimant avec tout l'emportement de l'amant le plus impétueux! c'est cependant ce que nous avons souvent vu depuis quelques années. En transformant ainsi les femmes, on a cru leur donner de l'*énergie*, on s'est trompé : non-seulement on ne pouvait les dépouiller de leurs grâces naturelles sans leur ôter toute leur dignité, mais ce langage véhément et *passionné* leur ôte tout ce qu'elles avaient de véritablement touchant.

Si l'on veut réfléchir aux situations et aux scènes qui, dans les ouvrages d'imagination et au théâtre, produisent le plus d'effet, on verra tou-

jours que ces grands effets sont dus aux *réticences* et aux *sentimens contraints*, c'est-à-dire, aux sentimens que l'on n'ose montrer ouvertement, ou que l'on voudrait cacher.

Lorsque Orosmane dit :

> Je ne suis point jaloux ; si je l'étais jamais...

il fait frémir, parce qu'il parle à l'imagination qui se représente aussitôt à la fois et vaguement des vengeances terribles et des excès inouïs ; et si Orosmane eût déclaré qu'il serait capable de tuer sa maîtresse, il n'aurait fait aucune impression.

Le beau vers de situation des Troyennes :

> Ces farouches soldats ; les laissez-vous ici ?

ne fait une si vive sensation que parce que cette mère, tremblante pour son fils qu'elle vient de cacher, n'ose demander ouvertement qu'on éloigne ces soldats ; elle contraint sa frayeur pour ne pas trahir son secret, et l'on frémit avec elle ; car le spectateur qui connaît sa situation, croit lire dans son âme ; il y découvre une inquiétude déchirante que nul langage ne pourrait exprimer.

Quand, dans *Bajazet*, Roxane dit :

> Écoutez, Bajazet ; je sens que je vous aime,

elle fait infiniment plus d'effet que si elle em-

ployait l'expression la plus passionnée. Si elle s'écriait *je t'adore*, le spectateur resterait froid; mais on voit que, voulant intimider Bajazet, et redoutant de lui donner des armes contre elle, son dessein est de cacher sa passion, et que, même dans ce mouvement qui la décèle, elle en contraint l'expression: alors ce mot si simple, surtout dans une femme naturellement si emportée, si violente, *je sens que je vous aime*, est mille fois plus théâtral que ne pourraient l'être le retour et les transports d'amour les plus véhémens.

Dans *Phèdre*, l'intérêt de la belle scène entre Hippolyte et Thésée n'est fondé que sur *la contrainte* que s'impose le jeune prince qui ne veut point se justifier en accusant Phèdre.

Une des plus belles scènes de *Zaïre* est celle dans laquelle Orosmane veut cacher à Zaïre sa jalousie et sa colère.

Il serait facile de multiplier à l'infini ce genre de citations, qui prouvent que la contrainte et la retenue qui, dans mille occasions, donnent aux sentimens tant de délicatesse, leur peuvent donner aussi souvent beaucoup plus d'énergie que les expressions les plus fortes, et que le langage le plus passionné. Le caractère naturel des femmes offre toutes ces ressources, tous ces moyens dra-

matiques; il présente de plus le contraste le plus agréable ou le plus touchant avec celui des hommes : c'est donc une grande maladresse de le dénaturer, et qui décèle une extrême ignorance de l'art d'émouvoir et de plaire. Aussi les anciens et les modernes du bon temps n'ont fait parler avec véhémence que des femmes capables de commettre des crimes [1]. Hermione, Phèdre, etc. Mais quel doux langage dans les situations les plus violentes, que celui d'Andromaque, d'Iphigénie, de Josabet, de Zaïre, etc.! et comme elles savent aimer! quelle profondeur dans leurs sentimens!... Josabet craint pour sa religion et pour l'enfant qu'elle aime uniquement; mais quel contraste admirable perdu, si, dans ses discours, elle avait la force et la véhémence du grand-prêtre!

On reviendra à la nature et à la vérité, c'est toujours par un défaut de réflexion et de goût qu'on s'en écarte. Ici une objection se présente : *Les femmes, parmi nous si différentes des sauvages, sont-elles réellement ce que la nature a voulu qu'elles fussent, et ce qu'elles doivent être?* Oui, parce que les sauvages ne sont que dans un état

[1] Ou nées chez des barbares, ou peu civilisées encore.
(*Note de l'auteur.*)

de dégradation et d'anarchie. Dieu, qui n'a rien fait en vain, n'a pas donné à l'homme tant de facultés intellectuelles pour que ces facultés admirables restassent enfouies. Les développer, les étendre, c'est remplir le vœu de la nature. L'homme est évidemment fait pour vivre en société, pour avoir un culte, des lois, et pour cultiver les sciences et les arts. Chez les sauvages, toutes les lois de la nature sont outragées, tous les droits usurpés au hasard, parce qu'ils y sont méconnus : de profondes réflexions, l'expérience des siècles, l'accord unanime de tous les peuples civilisés, ont fixé les idées sur la véritable destination des femmes, et par conséquent leur état dans la société.

Les femmes, plus faibles physiquement que les hommes, et dépositaires des enfans, ne sont pas destinées par la nature à combattre, à porter les armes; et qui ne peut *défendre* n'est pas fait pour *commander* et pour régner. Par la même raison, elles ont droit à la protection; la force généreuse doit les dédommager, par les égards et toutes les déférences, du pouvoir que la raison leur refuse. Beaucoup de princesses ont gouverné avec génie, avec succès, mais elles auraient acquis plus de gloire encore si elles eussent été des hommes. Les grâces sont si nécessaires à un être dont le vé-

ritable empire est fondé sur l'amour, que ni la morale ni la politique n'empêcheront les femmes d'attacher un grand prix à ce frivole avantage : on n'en trouverait peut-être pas une seule de vingt ans [1], qui, possédant une éclatante beauté, consentît (si l'échange était possible) à la perdre, pour acquérir un trône. Et dans une souveraine, quels pernicieux résultats peut avoir cette frivolité! ce fut une rivalité de figure et d'agrémens qui décida Élisabeth, reine d'Angleterre, à violer tous les droits sacrés de l'hospitalité, de la justice et de la royauté, en faisant périr sur un échafaud, au bout de dix-neuf ans de captivité, la reine infortunée qui était venue volontairement se remettre entre ses mains et lui demander un asile.

Il faut donc convenir qu'en général les femmes ne sont faites ni pour gouverner, ni pour se mêler des graves intérêts de la politique. Doit-on en conclure qu'en elles la supériorité de l'esprit est un malheur? Non sans doute, puisque, épouses et mères, elles peuvent en faire un utile usage par l'ascendant de l'amour, de l'amitié, et par l'autorité maternelle. Enfin, pourquoi leur serait-il interdit d'écrire et de devenir auteurs? je connais tous les raisonnemens qu'on peut opposer à cette

[1] A l'exception des recluses. (*Note de l'auteur.*)

espèce d'ambition, je les ai moi-même employés jadis avec ce sentiment de justice qui fait souvent pousser l'impartialité jusqu'à l'exagération; maintenant, à la fin de ma carrière, je puis à cet égard parler plus librement, parce que je me sens tout-à-fait désintéressée dans une cause que je ne regarde plus comme la mienne.

L'argument le moins profond, le plus vulgaire, mais le plus fort aux yeux de tout le monde, contre les femmes auteurs est celui-ci : que le goût d'écrire et le désir de la célébrité leur donnent du dédain pour la simplicité des devoirs domestiques. Comme ces devoirs, dans une maison bien ordonnée, ne peuvent jamais prendre plus d'une heure par jour, cette objection est absolument nulle. Dans le siècle où les gens de lettres mènent la vie la plus dissipée, dans le siècle où l'on voit si peu d'auteurs laborieux, on feint de croire que, pour cultiver la littérature, il faut écrire sans relâche depuis l'aurore jusqu'au milieu des nuits : les personnes actives et sages trouvent sans peine le moyen d'acorder leurs devoirs avec des goûts nobles et utiles. S'il faut qu'une femme, après avoir le matin réglé ses comptes, et donné ses ordres à ses gens, se concentre ensuite dans cette pensée pendant tout le reste du jour, il faut non-

seulement lui défendre de cultiver les arts, mais lui interdire aussi la lecture. Ce ne sont pas des goûts sédentaires qui peuvent distraire les femmes de leurs devoirs; laissons les écrire, si elles sacrifient à cet amusement les spectacles, le jeu, les bals et les visites inutiles. Voilà les dissipations dangereuses qui empêchent de bien élever ses enfans, qui désunissent et qui ruinent les familles. L'abus d'une chose jette toujours dans l'extrémité opposée. On a voulu faire de toutes les jeunes personnes des artistes célèbres; aujourd'hui l'on soutient qu'une ignorance absolue est tout ce qui leur convient.

On doute que cette manière de simplifier l'éducation répande beaucoup de charmes dans l'intérieur des ménages; les dons de la nature sont si précieux, qu'on ne doit en rejeter aucun: ainsi toutes dispositions véritables, toute aptitude non douteuse à un art, méritent d'être cultivées, parce qu'alors on a la certitude de donner un grand talent, c'est-à-dire la plus noble de toutes les ressources dans l'adversité, et l'amusement le plus agréable et le plus innocent dans toutes les situations de la vie. Qu'on ne donne de maîtres de chant et d'instrument qu'aux jeunes personnes qui ont de la voix, de l'oreille, et le sentiment

de la musique; qu'on n'enseigne le dessin qu'à celles qui ont le goût de cet art, et le nombre des amateurs sera infiniment restreint, et l'on ne rencontrera plus cette foule de petits talens à grandes prétentions, qui jettent tant d'ennui dans la société. La même règle peut s'appliquer aux élèves qui annoncent un esprit très-distingué. On doit mettre un soin particulier à former, à orner leur mémoire, et même à leur enseigner les langues savantes. Celles-là, par la suite, deviendraient vraisemblablement auteurs; mais elles entreraient dans cette carrière avec l'avantage immense que peuvent donner de bonnes études. Les femmes ignorantes et sans talent n'oseraient lutter contre elles avec cette inégalité de fait: on ne les compare point aux hommes, elles bravent leur supériorité; mais elles craindraient celle des personnes de leur sexe: de sorte que le nombre effrayant des femmes auteurs serait excessivement réduit, et il n'y en aurait plus de ridicules. Mais il faut que les femmes sachent à quelles conditions il leur est permis de devenir auteurs : 1° elles ne doivent jamais se presser de faire paraître leurs productions; durant tout le temps de leur jeunesse, elles doivent craindre toute espèce d'éclat, et même le plus honorable;

2° toutes les bienséances leur prescrivent de montrer invariablement dans leurs écrits le plus profond respect pour la religion, et les principes d'une morale austère; 3° elles ne doivent répondre aux critiques que lorqu'on fait une *fausse citation*, ou lorque la censure est fondée sur un fait imaginaire. Une femme qui, dans ses réponses, prendrait le ton violent de la colère, ou qui se permettrait la moindre personnalité, aurait beaucoup plus de tort qu'un homme, parce que son sexe lui impose plus de délicatesse, de modestie et de douceur. Je n'exhorte point les femmes à jouer un rôle de *victimes;* au contraire, je les invite à prendre un avantage immense sur la plus grande partie des critiques modernes, par un ton noble et sérieux quand l'ironie est déplacée, et par des égards et une bienséance qui seraient aujourd'hui très-remarquables dans les discussions littéraires.

Les femmes, par la finesse d'observation dont elles sont capables, par la grâce et la légèreté de leur style, seraient elles-mêmes (avec des études et de l'instruction) d'excellens critiques des ouvrages d'imagination: mais ce genre a des règles comme tous les autres; il n'est pas inutile de les rappeler brièvement ici.

La critique aujourd'hui n'est qu'un éternel persiflage, plus ou moins spirituel, et toujours plus ou moins usé; car depuis les *Lettres provinciales*, création et chef-d'œuvre de ce genre de critique, les auteurs ont pris un tel goût pour la moquerie, qu'ils en ont adopté le ton, même dans leurs propres fictions. Voltaire et ses imitateurs ne savent conter qu'en se moquant de ce qu'ils disent, de leurs personnages, de leurs héros, de leurs propres principes. Cette manière peut avoir de la grâce dans une courte narration, mais cette continuelle ironie, dans une multitude de contes, y jette une monotonie que l'esprit seul de Voltaire pouvait faire pardonner.

Comme il y aurait autant d'inconséquence que d'impolitesse à se moquer d'une personne qu'on estime, il n'est ni plus honnête ni plus convenable de prendre ce ton insultant en rendant compte d'un ouvrage estimable, et qu'on reconnaît pour tel. La censure alors doit être sérieuse; la sévérité n'est point offensante, la raillerie l'est toujours dans cette occasion; l'ironie, c'est-à-dire la moquerie, n'est bien placée que lorsque l'on critique un ouvrage ridiculement écrit, ou qui contient des principes dan-

gereux, ou lorsque l'auteur, en parlant de lui-même, montre sans pudeur un orgueil révoltant; car, comme le dit un ancien cité par Pascal: *Rien n'est plus dû à la vanité que la risée.* Hors ces trois cas, il est injuste, il est de mauvais goût de joindre de petites moqueries à des éloges mérités: mais on veut être toujours *piquant*, on n'a qu'une manière, et l'on est commun.

Après les injures, rien ne nuit à l'effet de la critique comme le ton de malveillance, et l'ironie le donne toujours. Plus la critique est délicate, polie, plus elle paraît ménagée; et plus elle porte coup. Le lecteur va beaucoup plus loin que le critique s'il peut croire qu'il ménage celui qu'il censure; une teinte d'exagération aux éloges mettrait le comble au poids des critiques; ce soin de les contrebalancer les rendrait plus piquantes. Je ne propose point un art perfide, je propose d'adopter, dans les écrits, la grâce, l'urbanité, la politesse, dont rien ne dispense dans la société et dans la conversation.

Il est étrange que, dans une classe où l'éducation a été plus soignée, où les études ont été meilleures, des hommes bien nés, et distingués par leur esprit et leurs connaissances, se permettent, en écrivant, ce qu'ils rougiraient de se permettre

dans de simples entretiens, et ce qui, en effet, ne pourrait être toléré en bonne compagnie. S'il existait un état où l'on eût, impunément et sans conséquence, la liberté d'injurier publiquement ceux qu'on n'aime point, d'attaquer sans ménagement ceux dont on n'a point à se plaindre, et de manquer d'égards à tout le monde, cet état serait bien méprisable; heureusement il n'en est point de tel. L'état de journaliste, très-honorable et très-utile aux lettres, demande autant de qualités morales que de talens littéraires. Il est même nécessaire qu'un journaliste ait l'usage du monde, afin qu'il puisse contredire sans impertinence, décider sans prendre un ton doctoral, et critiquer sans offenser: celui-là réservera les traits piquans, pour ridiculiser le vice, le mauvais goût; il emploiera la raillerie, la moquerie contre l'orgueil et les sots présomptueux, et il aura assez d'occasions d'en faire usage.

Le bon goût, les vrais principes de la littérature bien médités, suffiraient pour établir, parmi les gens de lettres, des égards, une délicatesse qui auraient une grande influence sur les sentimens; le respect pour soi-même, l'intérêt personnel les emploieraient; mais l'esprit, le talent y gagneraient, et même la morale et les moeurs. L'au-

teur, critiqué sans être outragé, serait forcé de répondre sans humeur; on ne verrait plus de ces querelles grossières, aussi ridicules que scandaleuses, qui font triompher les sots, toujours charmés de pouvoir se persuader qu'on manque de savoir-vivre et d'honnêteté dès qu'on se consacre à la littérature.

Chez toutes les nations civilisées, le pouvoir suprême des formes l'emporte presque toujours, dans la société, sur le fond des choses. Il semble que nos procédés, inspirés par l'exemple et par des principes reçus, nous appartiennent moins que nos manières qui nous sont propres. C'est ainsi que la reconnaissance et l'amitié naissent moins des bienfaits que des formes qui les accompagnent; et de même, ce n'est pas la critique qui nous blesse et qui nous irrite, c'est la manière dont on la fait.

N'oserais-je parler des égards particuliers que des gens de lettres, des *Francais*, doivent aux femmes qui sont entrées dans la même carrière? pourquoi le craindrais-je? On peut faire librement ces réflexions quand on écrit depuis un demi-siècle. Je dois être accoutumée au ton de critique dont je suis l'objet. Je reconnais même avec plaisir que souvent j'ai eu lieu d'en être

contente : ainsi je m'oublierai, sans aucun effort, dans l'examen que je vais faire.

J'ai lu dans un journal cette étrange sentence contre les femmes auteurs : qu'*elles ne méritent aucun égard, parce qu'en devenant auteurs elles abjurent leur sexe et renoncent à tous leurs droits, etc.*

Cet arrêt est d'autant plus foudroyant, qu'il est formel, absolu, sans adoucissement, sans aucune exception...... Quoi! madame de La Fayette, madame de Lambert, madame de Graffigny, ces femmes charmantes, d'une conduite si irréprochable, d'un talent si distingué, *abjurèrent leur sexe* en devenant auteurs, *et ne méritaient plus d'égards!* On ne pensait pas ainsi dans le temps où elles ont vécu. A quoi doivent donc s'attendre les femmes auteurs qui n'ont ni ce rare mérite, ni cette considération personnelle? Elles seront donc poursuivies, injuriées, bafouées impitoyablement et sans relâche! Et celles qui auraient eu le malheur de faire de mauvais ouvrages, et d'y insérer des erreurs répréhensibles, quel serait leur sort? On les lapiderait apparemment.

Si l'on disait que celui qui a prononcé une telle sentence contre les femmes *abjurait* dans ce moment *son sexe* et sa patrie, ce jugement rigoureux serait approuvé de tous les Français.

Une femme qui n'a écrit que des ouvrages moraux ou utiles, et avec succès, mérite tous *les égards* dus à son sexe et tous ceux que l'on ne peut refuser aux auteurs estimables : celle que son imagination égarerait et qui publierait un ouvrage condamnable, en mériterait moins sans doute; mais il faudrait encore, en la critiquant, se rappeler toujours que l'auteur est une femme : elle n'aurait point *abjuré son sexe*; un écart n'est point une abjuration.

Enfin, on veut au vrai nous persuadêr que, dès qu'une femme s'écarte de la route commune qui lui est naturellement tracée, alors même qu'elle ne fait que des choses glorieuses, et qu'elle conserve toutes les vertus de son sexe, elle ne doit plus être regardée que comme un homme, et qu'elle n'a aucun droit à un respect particulier : par conséquent, madame Dacier, qui traduisit Homère avec une si profonde érudition; la maréchale de Guébriant, qui remplit les fonctions d'ambassadeur, et qui en eut le titre, n'étaient au vrai que des espèces de *monstres!* De toutes les carrières, celle qui convient le moins aux femmes est assurément celle des armes. Néanmoins les héros ont cru devoir se montrer plus magnanimes envers des femmes guerrières qu'avec des enne-

mis de leur sexe. Hercule, qui vainquit les Amazonnes, leur rendit les plus grands honneurs; dans les combats littéraires de nos jours, on ne voit rien de semblable; les journalistes n'ont ni la massue d'Hercule, ni sa générosité.

Dans le siècle de Louis XIV, où l'on vit tant d'hommes d'un talent éminent, où l'on vit briller tous ces génies sublimes qui ont à jamais illustré la littérature française, dans ce siècle où les mœurs furent infiniment plus graves que les nôtres, il y eut une multitude de femmes auteurs dans tous les genres et dans toutes les classes; et non-seulement les gens de lettres ne se déchaînèrent point contre elles, ne déclamèrent point contre les femmes auteurs, mais ils se plurent à les faire valoir et à leur rendre tous les hommages de l'estime et de la galanterie. Cette conduite, ces procédés n'ont rien qui doive surprendre. Alors nulle *rivalité d'auteurs* ne pouvait raisonnablement exister entre les hommes et les femmes, et l'on sait que la supériorité incontestable est toujours indulgente, et que la force est toujours généreuse.

FIN DU TOME SIXIÈME.

AVIS
DU LIBRAIRE-ÉDITEUR.

Beaucoup de nos souscripteurs nous ont témoigné le désir de voir imprimer dans le même format et de la même manière que les *Mémoires* de madame la comtesse de Genlis, les *Souvenirs de Félicie*, qui contiennent tant de traits et d'anecdotes du dix-huitième siècle, qu'ils sont absolument nécessaires pour compléter entièrement cet important ouvrage. La réputation non contestée des *Souvenirs de Félicie*, leur vogue constante dans tous les pays de l'Europe, nous permettent d'espérer que nos nombreux souscripteurs nous sauront gré de cette nouvelle réimpression, d'autant plus que les initiales des noms de tous les personnages célèbres désignés dans cet ouvrage seront remplacées par les *noms mêmes*, et qu'on trouvera un grand nombre d'anecdotes et traits curieux (près de deux cents pages) que l'auteur, depuis la publication des six premiers volumes de ces Mémoires, a retrouvés dans ses papiers.

Les Souvenirs de Félicie seront terminés par le *Dictionnaire des étiquettes* (1), dont l'auteur a retranché tout

---

(1) La seule chose qu'on ait blâmée dans cet excellent Dictionnaire est la bigarrure des articles, qui n'avaient aucun rapport avec son titre.

ce qui était étranger aux *étiquettes*, *usages* et *mœurs* de la cour et du grand monde. Ainsi, grâces à quelques articles sur les *étiquettes* et *usages* ajoutés à ce dictionnaire, il offrira tout ce qu'on peut désirer à cet égard.

La précieuse et piquante collection, composée des *Mémoires de madame de Genlis*, des *Souvenirs de Félicie* et du *Dictionnaire des étiquettes, des usages et des mœurs*, contiendra certainement le tableau le plus vrai, le plus détaillé et le plus complet d'une grande partie (soixante ans) du dix-huitième siècle, et d'un quart du dix-neuvième.

Les *Souvenirs de Félicie* et le *Dictionnaire* formeront deux volumes semblables aux Mémoires.

Ces deux volumes paraîtront le 15 octobre prochain, et seront imprimés in-18, in-12 et in-8°.

TABLE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

DES NOMS

CITÉS DANS LE SIXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.



